



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



31. l. 20



LES FÉLIBRES

AUX

JEUX FLORAUX D'APT

Tiré à 200 exemplaires sur papier grand-raisin.

» 25 » » petit-soleil.

LES FÉLIBRES

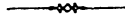
AUX

JEUX FLORAUX D'APT

EN 1862

Par ALFRED ARTAUD,

Auteur de l'Étude sur le Cantique à Sainte-Anne
et de la Réplique à M. Roumanille.



Amicus Plato, sed magis amica veritas.

MARSEILLE

CAMOIN, frères. — BOY.

APT
ARCHIAS.

AIX
MAKAIRE.

—
1864.



Dans notre *Étude sur le Cantique à Sainte-Anne couronné aux Jeux Floraux d'Apt* le 14 septembre 1862, nous avions (p. 37, 2^e éd.) appelé de tous nos vœux des explications qui nous paraissaient indispensables pour éclairer les questions soulevées par ce travail.

Au lieu des explications littéraires que nous attendions, fut lancé contre nous un pamphlet dans lequel on espérait, au moyen d'injures grossières, donner le change à l'opinion publique et déplacer la question. Aujourd'hui, les regrets plus que probables de son auteur nous défendent de qualifier ici ce factum.

Quoi qu'il en soit, le silence ne nous ayant plus, dès-lors, paru permis, aux yeux du public, nous dûmes répliquer, et nous répliquâmes..

Mais, si notre adversaire avait paru s'adresser à des lecteurs de baigne ou de vauxhall, nous-même, né au milieu d'une cité

aussi éclairée et aussi polie que notre excellente ville d'Apt, pouvions-nous oublier la dignité d'une question littéraire et le respect dû à nos lecteurs ? « Ce n'est pas une bonne chose, vient de dire un savant (1), que la guerre de personnes. Sachons respecter les hommes et leurs idées, jusques chez nos adversaires : mais tenons ferme pour les faits qui seuls restent... Surtout ne cherchons pas à amoindrir nos adversaires : tout le monde y perd. »

Nous croyons, quant à nous, ne pas nous être écarté d'une règle de conduite aussi sage.

Force nous eût été, d'ailleurs, d'avouer notre insuffisance dans le genre, si l'on nous eût imposé l'obligation de suivre le ton adopté par l'auteur de la *Réponse*.

Nous nous bornâmes donc, dans notre *Réplique*, à relever les erreurs de toute espèce semées à chaque ligne de la diatribe ; et, si le front du lecteur s'est déridé plus d'une fois, en parcourant notre opusculé, nous le prions de vouloir bien l'imputer à la matière elle-même, plutôt qu'à la malice de nos intentions.

L'on se souvient, peut-être, qu'en tête de notre *Réplique*, nous annoncions une publication déjà sur le chantier, par laquelle nous nous proposions de compléter, en le rectifiant, l'historique de notre concours poétique, déjà tracé par des plumes trop évidemment intéressées.

(1) M. A. Béchamp, professeur de chimie à la Faculté de Médecine de Montpellier. — *Courrier des Sciences*, 1864, p. 32.

C'est cette publication que , après quelques retards indépendants de notre volonté , nous venons soumettre aujourd'hui au public. Heureux si nous parvenons à jeter quelque jour sur des questions que l'on s'est attaché tour à tour, jusqu'à présent , à couvrir du voile protecteur de l'ombre et du silence, ou à dénaturer par tous les artifices de l'intrigue la plus soutenue !

Si nous n'avons point la satisfaction d'avoir atteint complètement notre but , nous aurons du moins celle d'avoir donné une preuve de plus du culte que nous avons voué à l'honneur compromis de notre ville natale , en nous chargeant du rôle que leurs fonctions et les convenances semblaient assigner à d'autres.

Rappelons d'abord que les questions annoncées et que nous nous sommes proposé d'élucider sont celles-ci :

1° Admission au concours de compositions écrites dans des langues non appelées à concourir ;

2° Couronnement de pièces déjà éditées , ou n'ayant pas traité les sujets imposés par le programme ;

3° Violation du secret des signatures des concurrents non couronnés.

Mais , avant d'aborder ces questions , pour en préparer la discussion et leur donner le degré de clarté et d'intérêt qu'elles méritent , nous avons cru utile de faire passer sous les yeux de nos lecteurs :

1° Le compte-rendu de nos Jeux Floraux, publié par M. J.-B. Gaut , l'un des membres du jury , dans l'almanach de Provence de 1863 ;

2° Le rapport lu en séance publique à Apt , par M. Mistral , président de ce jury, le 14 Septembre 1862 ;

3° Le compte-rendu de cette séance , par M. Roumanille , autre membre du jury, extrait de *l'Armana Comtadin*, soi-disant *provençau*, de 1863.

En reproduisant textuellement ou traduisant littéralement ces pièces, nous les avons , toutefois , accompagnées de notes destinées à en faciliter l'intelligence , ou à en compléter le sens , lorsqu'il nous a paru en avoir besoin.

LES FÉLIBRES

AUX JEUX FLORAUX D'APT

DE SEPTEMBRE 1862.

CHAPITRE I.

L'HISTORIQUE.

§ I.

L'Article de M. Gaut.

« La ville d'Apt a été témoin, le 14 Septembre 1862, d'une des plus belles manifestations de la poésie provençale. Elle a vu renaître les véritables *Jeux Floraux* en langue méridionale, tandis que les joutes poétiques instituées, à Toulouse, par la célèbre Clémence Isaure (1), dégénérées de leur origine, ne produisent plus que des fleurs étiolées dans le pâle idiome du Nord. » (2)

« Apt, grâce à l'initiative du maire de cette Ville, M. le Docteur Bernard, *troubaire* de mérite, et magistrat aussi habile

(1) M. Gaut se trompe. Les premiers Jeux Floraux ont eu lieu à Toulouse en 1324; et Clémence Isaure, si elle a jamais existé, aurait vécu dans la dernière moitié du XV^e siècle.

(2) C'est ainsi que la coterie des félibres appelle la langue de Corneille, de Bossuet, de Victor Hugo et de Lamartine.

que courtois, avait ouvert, à l'occasion de grandes fêtes locales, un tournoi pour la poésie provençale. Quarante-six concurrents sont entrés en lice, et, le 17 Août, les juges du camp se sont réunis à Arles pour décerner les prix aux vainqueurs (1). Le jury poétique était composé des sept *Félibre* : F. Mistral, de Maillanne, président ; Joseph Roumanille, de Saint-Rémy, secrétaire ; Théodore Aubanel, d'Avignon ; J.-B. Gaut, d'Aix ; Crousillat, de Salon ; Ludovic Legré, de Marseille ; Anselme Mathieu, de Châteauneuf-du-Pape. » (2)

« Les récompenses ont été attribuées dans l'ordre suivant :

« Pour le thème d'un cantique en l'honneur de Sainte-Anne d'Apt, *Joio* ou premier prix, consistant en un bouquet de violettes d'argent émaillé :

A Mademoiselle Rose-Anaïs Gras (3), de Mallemort (Vaucluse), pour sa pièce intitulée : *Cantico à Santo-Ano d'At.* »

« Deuxième prix : cinq volumes richement reliés, contenant *Mirèio*, de Mistral, *Lis oubreto*, de Roumanille, *La Miougrano entreduberto*, d'Aubanel, *La Farandoulo*, d'A. Mathieu : (4)

(1) M. Gaut oublie de dire qu'une partie de la journée du 17 août suffit au Jury pour lire, apprécier et classer les 46 poèmes envoyés au concours.

(2) Ce jury a été choisi par M. Mistral. Cette circonstance a, sans doute, paru trop indifférente à M. Gaut, pour qu'il ait jugé à propos de la faire connaître à ses lecteurs.

(3) Madame Roumanille.

(4) Si MM. les membres du jury ont paru faire les honneurs de leurs œuvres, en les donnant en prix, il est juste de dire que cette circonstance ne fut point l'effet d'un vœu émis par eux, mais bien d'une galanterie qui leur fut faite par une décision de la Commission Aptésienne des Jeux Floraux.

Cette Commission, qui avait cru devoir confier le jugement des pièces du concours à un jury étranger au pays, se composait, d'après le *Mercurie Aptésien* du 2 mars 1862, de MM. le D^r C. Bernard, maire de la ville, président ; Castion, juge d'instruction, vice-président ; Seymard, avocat ; Artaud, inspecteur honoraire de l'Université ; Frédéric Rousset, ancien sous-préfet ; l'abbé Barret, chanoine, ancien vicaire-général ; Seymard, secrétaire en chef de la mairie ; l'abbé Rose,

« A M. Emile Ranquet, de Villeneuve-lez-Avignon (Gard), âgé de 17 ans, pour sa pièce intitulée : *Cantico à l'oucasien de Santo-Ano*. »

« Première mention d'honneur : à Mademoiselle Azalaïs, *Félibresso dou Cauloun* (pseudonyme), pour sa pièce intitulée : *Stanço à Santo-Ano*. »

« Deuxième mention d'honneur : à M. Jules Caulet, cafetier à Sault (Vaucluse), pour sa pièce intitulée : *Oumagi à la santo Patrouno d'At*, à l'oucasien dou counours dubert en aquelo vilo en 1862. »

« Pour le thème de l'*Éloge de la Provence*,

Joio ou premier prix : un rameau d'olivier fleuri en argent, avec une abeille de vermeil :

A M. François Vidal, cadet, d'Aix, compositeur typographe (1), pour son ouvrage intitulé : *Lou Tambourinaire, método dou galoubet et dou tambourin, coumençado per uno noutici sus l'estru-men prouvençau, seguido deis air naciounau et cant populari d'en Prouvenço*. »

« Deuxième prix : à M. Marius Girard, architecte à Saint-Rémy (Bouches-du-Rhône) (2), pour sa pièce intitulée : *Éloge de la Prouvenço*. (3) »

chanoine, curé de Lapalud ; Seymard, médecin et pharmacien ; Elzéar Gaufridy, avocat ; Sauveur Jean, archiviste de la mairie ; Fortuné Pin, ancien magistrat ; J.-S. Jean, rédacteur du *Mercuré Aptésien*, secrétaire de la Commission.

Nous donnons ici cette liste pour faire connaître des noms honorables, que l'on a semblé avoir beaucoup trop pris à tâche de tenir dans l'ombre.

(1) M. Vidal, aujourd'hui concierge de la bibliothèque d'Aix, était, à l'époque du concours, compositeur typographe du journal le *Mémorial d'Aix*, dont M. Gaut, membre du jury, était et est encore le principal rédacteur.

(2) Saint-Rémy, petite ville des Bouches-du-Rhône, est la patrie de M. Roumanille, l'un des membres du jury.

(3) C'est par un oubli, sans doute tout involontaire, que M. Gaut ne dit pas que cette pièce était dédiée à M. Mistral, président du jury, ainsi qu'on peut le voir dans l'*Armana* de 1863, p. 64.

« Première mention d'honneur : à M. Émile Ranquet, de Ville-neuve-lez-Avignon (déjà nommé), pour sa pièce intitulée : *Éloge de la Prouvenço*. »

« Deuxième mention d'honneur : à M. Alphonse Michel, à Pertuis, pour sa pièce intitulée : *Éloge de la Prouvenço*. »

« Mention d'honneur supplémentaire : à M. Octave Bringuier, à Montpellier, pour sa pièce intitulée : *A la Prouvenço*. »

« Pour le thème d'un épisode de mœurs provençales (genre comique),

Joio ou premier prix : une Fleur de grenadier en argent émaillé :

A M. Louis Roumieux, de Nîmes (1), pour une comédie provençale en trois actes et en vers, intitulée : *Quau vou prendre dos lèbre à la fes, nen prend ges*. »

« *Joio* ou prix extraordinaire,

Un rameau d'olivier en argent : à M. Victor-Quintius Thouron, septuagénaire, Président de la Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Toulon, pour la pièce intitulée : *Dialoguo entre un plai-dejaire et un avocat*. »

« Première mention d'honneur : à M. Camille Bernard, de Saignon (Vaucluse), docteur en médecine, maire d'Apt, chevalier de la Légion-d'Honneur, lauréat des sociétés impériales de médecine de Lyon et de Marseille, de celle de Bruxelles, etc., pour sa pièce intitulée : *Trioumfe de la crinolino, pouèmo éroui-coumique, en siei cant*. »

« Deuxième mention d'honneur : à M. J.-A. Perrin, d'Apt, propriétaire à Marseille, pour sa pièce intitulée : *La canestèlo*

(1) M. Roumieux était l'ami et le compère de M. Mistral, ainsi que nous l'apprend M. Mistral lui-même dans la préface de l'œuvre de M. Roumieux. M. Gaut. ignorait probablement encore cette circonstance.

de bouquet de Santo-Ano d'At, pouèmo à bastoun roumpu, en siei troué (1). »

« Troisième mention d'honneur : à M. Marcelin Giraud, d'Éguilles (Bouches-du-Rhône), pour sa pièce intitulée : *Tribulacien de Micoulau Bagegi, bastidan à. . . . ni ben istori, ni ben conte, lou tout racounta per eù-même, et preceda d'uno atestacien de mestre Blase, soun ami et pas poète. »*

« La distribution solennelle des prix a eu lieu à Apt, le 14 septembre, dans une vaste salle où se pressait une foule d'élite. Mistral présidait la cérémonie, ayant à sa droite M^{re} l'Archevêque d'Avignon, et à sa gauche, M. le comte de Pontbriant, sous-préfet d'Apt. Le maire de cette ville, toutes les autorités locales et les sept *felibre* du jury étaient sur une estrade (2). »

« Mistral a fait un rapport sur le concours de poésie, chef-d'œuvre de saine critique et de prose provençale, qui a été dit avec l'accent de la conviction et la voix du cœur. Il a tressé une couronne à toutes nos gloires, donné un éloge à toutes nos grandeurs, un sourire à toutes nos beautés, un espoir à toutes nos libertés, une larme à toutes nos douleurs. »

Etc., etc.

Ce compte-rendu, extrait textuellement d'un article publié, dans l'Almanach de Provence de 1863, édité à Marseille par M. Gueidon, sous le titre de : *Jeux Floraux d'Apt en 1862*, est signé par M. J.-B. Gaut, l'un des sept membres du jury, et présente ainsi un caractère d'authenticité que l'on ne saurait révoquer en doute.

(1) Le mérite de cette pièce, qui ne manque ni de verve ni d'esprit, aurait-il suffi pour lui obtenir une mention honorable, sans les excuses que l'auteur a présentées au jury, pour avoir écrit en provençal et non en langue félibrique ? Il est regrettable que M. Gaut n'ait pas dit, en passant, un petit mot de cette question.

(2) Et la Commission, était-elle donc absente ?

M. Gaut , connu d'ailleurs très-avantageusement par quelques gracieuses productions poétiques en langue provençale et en langue française , non moins que par les nombreux articles publiés par lui dans le *Mémorial d'Aix* , dont la rédaction lui est confiée , pouvait mieux que personne apprécier à sa juste valeur le mérite du rapport de son ami , l'illustre auteur de *Mirèio* , le digne président du Jury.

Cependant, pour ne pas priver nos lecteurs du plaisir de faire connaissance eux-mêmes avec le grand chantre de *Mirèio* , nous allons reproduire , en les traduisant en français pour ceux qui , quoique provençaux ou parce que provençaux, ne seraient point familiarisés avec le langage du rapporteur, les plus beaux passages , les parties les plus saillantes du rapport de M. Mistral , celles surtout qui ont le plus spécialement trait au concours. On nous saura gré d'avoir fait connaître ce morceau vraiment académique.

§ II.

Le Rapport de M. Mistral.

« Monseigneur (1) , *Mesdame* (2) et Messieurs,

« Le troubaire Virgile dit quelque part, en parlant des *abeille*, qu'elles portent une grande âme dans un corps tout petit. Moi, à

(1) Monseigneur l'Archevêque d'Avignon, qui assistait à la séance et dont la modestie aurait sans doute refusé la présidence, si elle lui eût été offerte.

(2) Nous conservons l'orthographe du rapporteur, pour en faire connaître toute la grâce et la nouveauté.

la vue de vos *fête* de Sainte-Anne *conçue* (1) avec un tel patriotisme , *ordonnée* avec un si beau biais , *célébrée* avec tant de joie , je ne puis *m'empêché* de *comparé* la ville d'Apt aux *abeille* de Virgile , et de *considééré* que si ses *rempart* sont *étroit* , *haute* sont les *idée* qui y croissent , *large* les *sentiment* qui s'y abritent. »

« Il n'en manque pas dans la Provence , il n'en manque pas dans le midi de *ville* plus *riche* et plus *puissante* et plus *brillante*. Elles aussi établissent des concours : et *pleuve* des *médaille* et *pleuve* des *couronne* !... Mais si vous avez vu ces fameux concours , disons le vrai ! vous êtes-vous jamais *aperçu* d'une chose ? Ils semblent là par force , ils sont *emprunté* et *froid* , comme s'ils n'étaient pas d'ici , et, — comme à Bertrand d'Apt, — toujours il leur manque une aile pour *volé*. »

« Eh ! beau bon Dieu ! quelle preuve plus claire de la pleine vigueur de notre parler (2), que la belle assemblée qui m'écoute, que tant de gentilles *Dame venue* autour de nous pour *illuminé* de leur beauté la *Court* d'Amour nouvelle(3) et que tant d'*homme remarquable* , *amassé* de partout , pour *illustré* de leur présence cette lutte. »

« Mais venons aux temps *moderne*. »

(1) Le rapporteur a sans doute voulu dire « conçues ». Mais le verbe *councebre* , concevoir , fait au participe passé *counçut* , *counçudo* , mais jamais *counceupudos* , comme a dit M. Mistral. Aurait-il dérivé ce mot du catalan *concebid* ou du portugais *concebido* ?

(2) Le vieux mot français « parler » rend exactement le mot roman *parladura* employé par M. Mistral.

(3) On a vu que cette cour d'amour était présidée par M. Mistral , ayant à sa droite Monseigneur l'Archevêque d'Avignon.

« La France découragée , triste , ensanglantée des *roche* qui l'entravent dans sa marche, tout d'un coup se revanche contre le sort mauvais qui la tenait dans le *roudan* (1). Mais les *roche* sont *apre*, et qui soulève les *montagne*? Sûr, il n'y a que le tron! »

« La France désolée appelle ses *filles* à son aide. La Provence monte à Paris et lui présente Mirabeau! »

« Ainsi donc , puisque nous faisons race , maintenons comme des *homme* l'honneur de notre langue ; car cela est l'héritage de nos *grand-père* et le plus riche monument de notre gloire. »

« Certes, il serait tout fier, le pauvre porcher, de savoir le français ! mais , comment l'apprendra-t-il ? Qui gardera ses *bête* du temps qu'il est à l'école? Quelques-uns répliqueront : « il vaut mieux un mauvais français que le meilleur des *provençau* ; qu'il l'estropie ! » Il n'y a que des *nigaud* (2) qui peuvent dire cela. »

« Mais , c'est l'heure néanmoins , *Mesdame* et Messieurs , de vous rendre compte des Jeux *Florau*. »

« La ville d'Apt, dans sa munificence et son intelligence, avait offert trois prix et donné trois *sujet* aux *écrivain* de notre langue. »

« Le premier *tème* était un cantique en l'honneur de Sainte-Anne , patronne d'Apt , et la *joie* (3) promise était un bouquet de *violette* en argent. »

(1) *Roudan* ne se trouve dans aucun dictionnaire provençal. Nous ignorons dans quel patois il a été pris et quelle en est la signification. On nous a dit pourtant que, dans quelques pays de la Provence, les rouliers donnent ce nom à l'ornière ou train de leurs charrettes.

(2) Le mot *Arleri* employé par M. Mistral, viendrait-il d'*Arles*, comme *martegaou* de *Martegue*, etc ? Nous livrons ce problème à la sagacité de M. Louis Méry, s'il refait jamais sa préface des œuvres de Bellot.

(3) Le mot provençal *joie*, au singulier, avons-nous dit ailleurs, signifie en français « joie ». Ce n'est qu'au pluriel *joïos* qu'il signifie « prix. »

« Le second *tème* était l'éloge de la Provence , et la *joie* promise, un rameau d'olivier fleuri, en argent, avec dessus (sic) une abeille de vermeil. »

« Était, le troisième (1) *tème*, un épisode de *mœur provençale* (genre comique) , et la *joie* promise , une fleur de grenadier, aussi en argent. »

« Monsieur le Maire d'Apt, véritablement digne de la reconnaissance de tout le Midi , car il a été l'instigateur de cette lutte glorieuse , avait nommé dans Apt une commission de *juge*. La commission *atèse* (sic) pour *donné* belle preuve de son impartialité, délégua ses *pouvoir* au Félibrige (2). Le 17 d'août passé , le consistoire félibren , composé de 7 *membre* , s'amassa donc en ville d'*Arle*; et, justement, loyalement, sans *décacheté* (3) les *nom* des *concurrent* , il examina et divisa en trois (4) les *pièce* du concours. »

(1) *Tresen*, employé par M. Mistral, signifie « trois cent » (HON). Nous avons pourtant cru devoir le traduire par troisième, comme le sens nous l'indiquait.

(2) Le mot *Félibrige*, étranger à la langue provençale, a été fabriqué à Avignon, et semble désigner l'être collectif composé de MM. Roumanille, Mistral, Aubanel, Crousillat, Gaut, Legré et Mathieu. *Félibre* ne peut d'ailleurs signifier que *faiseur de livres*, et la paternité du mot est attribuée, dès lors, avec quelque apparence de fondement, à MM. Roumanille et Aubanel, l'un imprimeur et l'autre libraire.

(3) Nous faisons nos réserves au sujet de cette assertion.

(4) L'original dit *terceje*, qui signifie bien « divisa, partagea en trois parties, en trois qualités ». Ces trois parties, ces trois qualités correspondaient-elles aux trois sujets traités ? Ou bien désignaient-elles, d'un côté, les concurrents couronnés, de l'autre, ceux qui étaient jugés dignes seulement d'une mention honorable, et enfin, les concurrents n'appartenant à aucune des deux premières catégories ? Ou bien, a-t-on voulu indiquer, d'un côté, la catégorie des amis ou amies dont on connaissait déjà les compositions, de l'autre, celle des concurrents dont on savait les dispositions à être enfélibrés, et qu'il convenait d'encourager, enfin ceux que l'on jugeait indignes à tout jamais d'entrer *in nostro docto corpore* ? En l'absence de toute explication de la part du rapporteur, nous en sommes réduit à ces conjectures, que nous livrons au jugement de nos lecteurs.

« Il paraît que ce terroir convient à la menue graine poétique (1). Nous vous annonçons une moisson superbe. A votre voix convieuse (2), ô Consul d'Apt, 45 *troubaire* (3) ont répondu, et, je vous assure d'une : il y en a de la côte pleine et du gros grain. Ce qui fait plaisir, là dedans, et ce qui sort de cette noble *boule-gado* (4), c'est la folâtrerie, c'est l'ébullition de sang qui réjouit le Midi, du moment qu'il s'agit de notre langue nourricière. A peine avez-vous crié : « Qui veut venir au romérage ? » des *Pyrénée* aux *Alpe*, des *Cevenne* à la mer, jeune et vieux, riche et pauvre, homme et femme, tous répondent : Moi ! Le Gay-Savoir, à travers des *siècle*, des *révolution* et des *gouvernement* qui passent, l'éternel Gay-Savoir, c'est la table de famille où nous venons nous reconnaître, où nous venons nous *embrassé*, nous *régaté* et nous *ravigoté*. »

« Pour *reveni*, — après avoir criblé les *gerbe* du concours, — nous avons réglé, chacun pour son mérite, le paiement des *moissonneur*; et qui sont les *chef*, nous allons vous le faire savoir : »

« *Premièrement*, »

CANTIQUE EN L'HONNEUR DE SAINTE ANNE. »

« Il y a 18 *chanteur* qui ont pris part à la joute. »

« La pièce qui a gagné la *Joie* de la violette porte pour *épi-grafe* : Ora pro nobis. »

(1) La grosse graine ne vient, paraît-il, que dans le Comtat.

(2) Le mot *convieuse* nous a semblé rendre exactement celui de *counvidarello*, qui n'est point provençal, mais que l'on a dérivé du verbe provençal *counvidar*, convier.

(3) Les concurrents étaient au nombre de 46, d'après M. Gaut (voir plus haut p. 10), et d'après le *Mercure Aptésien* du 24 août 1862.

(4) Ce mot n'est point provençal. Il signifie en languedocien « tas, troupe »

« Trois chose , à notre connaissance , font le bon cantique : d'abord la foi , — car, sans foi , tout est gelé, et le transport est impossible ; — l'élévation , car celui qui s'adresse aux *esprit* d'en haut , pour être digne d'eux , doit *élevé* son âme au-dessus des *commun souci* ; — puis la simplesse , car un cantique , étant le merci de la reconnaissance populaire , du peuple tout entier doit être *ouïble* (1). »

« La pièce couronnée remplit à plaisir cette triple condition : pour vous mieux dire , elle est accomplie. Ecrite purement (2), coulante , harmonieuse , vous y sentez courir encore une jeunesse, une fraîcheur, une tendre nouveauté (3) qui vous enchanteront. Aussi bien l'auteur ne nous a guère *étonné* (4), quand il se déclare , à sa dernière stance , être une demoiselle. Le bouquet de violette ne pouvait pas mieux *tombé*. »

« Fillette bienheureuse, qui que tu sois, je te le dis : l'ingéniosité provençale brûle ton sein ! Tu n'as qu'à suivre la veine que tu as *vu étincelé*. Sainte Anne d'Apt , qui est ta patronne , aujourd'hui te consacre *félibresse* (5) ! Les Comtesse de Die , les Marie de Ventadour et les Claire d'Anduze , en toi voient *veni*

(HON). Ne sachant quel sens lui attribuer, nous avons préféré le donner textuellement sans le traduire. L'auteur a-t-il voulu traduire par *boulegado* le mot français *levée*, avec le sens qu'il a dans « une levée de boucliers ? »

(1) Nous avons dérivé *ouïble* de *ouïr*, comme le rapporteur a dérivé *ausible* de *ausir*.

(2) Voir à cet égard notre *Étude* sur ce cantique.

(3) Le mot *nouvelun*, employé par M. Mistral, signifie en provençal « drageon, nouveau jet d'une plante » (HON). Nous avons cru pouvoir le traduire par « nouveauté. »

(4) Cet aveu est précieux ; mais il était inutile.

(5) La prédiction s'est accomplie huit mois plus tard.

une sœur de gloire (1), et peut-être une reine !... Félibresse Anaïs ! je lis la devise de la Cité Julienne : *Fœlicibus Apta triumphis*, Apt porte bonheur ! »

« Voici les *cantique autre* qui ont eu des récompense :

« SECOND PRIX à celui de l'épigrafe : *Tuos misericordes oculos ad nos convertite*. Il a de l'ardeur, il a de l'élan, avec une forme majestueuse. Seulement l'expression est un peu trop lettrée (2). »

« PREMIÈRE MENTION D'HONNEUR à celui de l'épigrafe :

Una reials verga sera
Que de la razitz eissira
De Jesse, jitans una flor
Que s'en pujara sus l'aussor. »

« Il est aussi l'œuvre d'une demoiselle. Qu'il vienne des *félibresse* ! et nous les couronnerons de *rose* et de *violette* qui ne se flétriront pas. La pièce mentionnée ne manque ni de grâce, ni d'abondance, ni même de gay-savoir. Il n'y a que le lien de la gerbe qui ne serre pas assez. »

« SECONDE MENTION D'HONNEUR à celui de l'épigrafe :

Sias la grand-maire dou bon Diéu,
Santo Ano d'At, pregas pèr iéu. »

« Il est ajusté joliment ; mais il ne serait que plus galant, s'il n'avait pas autant de *paillette*. »

« Passons à l'autre *tème*, qui était l'éloge de la Provence. »

(1) Reconnaître, à une jeune fille, Sainte Anne pour patronne, et lui donner ensuite pour sœurs, des courtisanes, des dévergondées, telles que la Comtesse de Die et Claire d'Anduze ! De telles alliances d'idées sont probablement dans le génie de la nouvelle littérature, de la littérature félibrique. On n'en rencontrerait certainement pas de semblables dans la littérature provençale.

(2) C'est assurément la première fois que, dans un concours poétique, une pièce a été reléguée au second rang, pour avoir été trop littéraire.

« *Secondement* ,

ELOGE DE LA PROVENCE. »

« 14 *troubaire* ont couru le prix. Mais, à dire le vrai, soit que la matière pendit de trop haut, ou que sa splendeur éblouît les *coureur*, presque tous ont été *court* ou de côté. »

« Cependant, Messieurs, il n'y a rien de perdu. Seulement, nous avons fait comme les *couveuse*, qui croient *cuvé* des *poulet*, et qui, parfois, éclosent des *pintade*. Vous désiriez l'éloge de notre pays. Si je ne m'abuse, la qualité recherchée d'un éloge est la forte passion du sujet qui est à *traité* ; et, il n'y a tel vantard d'une jeune fille comme son amoureux. Mais, vous savez, les amoureux sont un peu *freluquet*, et s'ils veulent vous faire l'éloge de leur belle, ils vous loueront précisément ce à quoi vous *autre* vous n'eussiez jamais pensé. Précisément, c'est ce qui nous arrive. »

« Il s'est présenté un amoureux de la Provence, mais si joyeux, si empressé, si fringant, que, tous d'une voix, nous avons garni sa tête de l'argental rameau. Voici le mot : »

« Nous avons donné la JOIE DU RAMEAU D'OLIVIER à l'œuvre qui a pour titre : Le Joueur de Tambourin (*Lou Tambourinaire*), et qui a pour *épigrafe* : Honos alit artes. »

« Et qu'est cela ? »

« C'est un traité complet sur le Tambourin et le Galoubet (1), écrit en gaie prose provençale (2), entremêlé de vers et de

(1) Le Tambourin est un tambour allongé, qui ne se bat qu'avec une baguette. Le Galoubet est une petite flûte à trois trous qui se joue d'une main, pendant que l'autre bat le Tambourin. Ces deux instruments sont le complément l'un de l'autre; ils sont peu connus hors de la Provence.

(2) Le lecteur n'a pas oublié, sans doute, que le concours était *poétique*.

musique et divisé en trois *partie* : une faisant l'histoire de ces *instrument* , l'autre enseignant le biais de s'en *servi* , et l'autre contenant nos *air nationau*. »

« Il faut avoir de sûr le tron de l'air (sic) dans les *moelle* pour entreprendre ce prix fait ; il faut , dans son cœur , avoir la dévotion de la sainte patrie. En voyant donc luire une idée si gentille , si artistique , si nationale , le Consistoire félibren a cru de son devoir de la *récompensé*. »

« Continuons. »

« La pièce qui a le mieux réussi l'éloge de la Provence , et qui a gagné le SECOND PRIX , a pour *épigrafe* : *Lou prouvençau pòu pas mouri* (J.-B. Gaut). Le caractère provençal , vif , joyeux et fougueux , fait là des éclairs et vous emporte. Il y a de la couleur , il y a de la fierté , il y a de l'hystérie (*de masclun*) (1) et de l'allégresse. Nous en avons été *ravi*. »

« PREMIÈRE MENTION D'HONNEUR à la pièce de l'*épigrafe* : *Hic amor, hoc patria est* (Virg.). Il s'y exhale tout le long , et sans mesure , un souffle épique et il y flamboie un tourbillon d'enthousiasme. L'auteur de cette pièce , et celui de la précédente , ont tous deux l'air jeune. Tant mieux ! Qu'ils soient les *bienvenu* ! Le chant et les *couronne* vont bien à la jeunesse. »

« SECONDE MENTION D'HONNEUR à la pièce de l'*épigrafe* : *Prouvènço , per pinta coume fau , ti merviho* , etc. Un style propre , élégant , une imagination riante , des *peinture gracieuse* , discernent (2) cette composition. »

(1) L'affection hystérique ou hypocondriaque s'appelle en provençal , chez les personnes du sexe , *maou de la mèro* , ou simplement *la mèro* , et , chez les hommes , *maou masclun* , ou simplement *masclun*. (V. tous les dict. prov.). Nous ne connaissons pas d'autre signification de ce mot.

(2) Le mot *destriar* , employé par M. Mistral , signifie « démêler , discerner , distinguer , reconnaître , » mais jamais « faire discerner ou faire reconnaître , » comme le voudrait le sens de la phrase.

« Il nous est venu de Montpellier , malheureusement après la clôture, une pièce avec *l'épigrafe* :

O Prouvénço, ma maire,
Tant de chato e de flour,
Tant de joio e d'amour,
Soun que dins toun terraire ! »

(T. AUBANEL.)

« L'auteur n'a pas eu le temps de *l'achevé*. Mais peu importe: il ne faut pas qu'il se décourage! car, comme on dit des femmes en couche, il a le bon mal; et son œuvre, finie, serait un brillant tableau de notre histoire. Les *retardataire*, comme on dit, n'ont pas les prix ; et cependant , nous ne serions pas *juste* si nous ne lui accordions, à tout le moins , UNE MENTION SUPPLÉMENTAIRE (SOUBRENCO) (1). »

« Arrivons au dernier prix fait. »

« *Troisièmement* ,

ÉPISE DE *mœur provençale* (genre comique). »

« Nous y voici : 14 *lutteur* sont *entré* dans le pré. »

« La pièce qui a gagné la FLEUR DE GRENADE porte cette *épigrafe*:

L'amour, aquéu terrible glàri,
Qu'is amo tëndro e nouvelàri
Se plais qu'à faire de countràri,
L'avié donna d'ardour pèr lou meme jouvènt. »

(MIRÈIO).

(1) Ce mot, étranger à la langue provençale, est probablement dérivé de *subre*, par dessus, et nous a semblé pouvoir être traduit par « supplémentaire » ; mais il devrait alors s'écrire *subrenco*.

C'est une *coumèdi* (1), en vers et en trois *acte*, intitulée : *Quau vou prendre dos lèbre à la fes, n'en pren ges*, (qui veut prendre deux lièvres à la fois, n'en prend point). Certes, la ville d'Apt peut être fière de sa fête, car pour faire éclore des *petit* de cette espèce, il faut, mes amis de Dieu, avoir l'aile chaude ! L'œuvre en question, étant considérable, ne vous sera pas lue ; mais, en deux *mot*, en voici l'argument : »

« Deux *filles*, deux *camarade*, Aguète et Isabelle, sont *amoureuse* du même galant, Denis. Et voici qu'un nigaud, ayant pour nom Durbec, vient *demandé* en mariage une des deux *fillette*, Aguète, qui l'envoie *raclé* des *tonneau*. Le nigaud vire bride, et vient *courtisé* l'autre, Isabeau. Mais le mauvais sujet, pour *veni* à ses *fin*, emploie, sous main, contre son rival, l'arme des *lâche* : la calomnie ; — et le fil de la pièce s'embrouille et se dévide là dessus. A la fin tout se raccommode : le mauvais locataire saute sur la couverture (2) ; Aguète se marie avec Denis, et Isabelle avec Marcel, frère d'Aguète. »

« La *coumèdi* est bien menée ; elle est conduite avec du goût, et surtout écrite par une main de maître. Si elle était jouée, elle a des situations qui feraient florès. Le dialogue est vif ; la passion parle, elle est émouvante ; les *caractère*, *tiré* du monde bourgeois, sont *retailé* comme il se doit ; et les *entrée* en scène

(1) Nous avons conservé la forme *coumèdi* adoptée par M. Mistral. Cependant les latins disaient *comedia* ; les Troubadours disaient aussi *comedia* :

Comedia que es una maniera de dictar

(*Elucid. de las propr*)

Brueys a dit, il est vrai :

Uno Comedi non l'y a gaire. . . .

Que la Comedi ero trop grasso. . . .

(*Ballet de cridaïres d'aïgo ardent.*)

Mais c'était une licence poétique commandée par les besoins du vers. Partout ailleurs il dit *comédie*, *commedie*, même *commedi*, mais jamais *coumèdi*.

(2) Qui potest capere, capiat.

viennent toujours *d'apoint*. Il y a longtemps et longtemps que , sur le théâtre provençal, l'art *dramati* n'avait rien fait paraître de sérieux (1) autant que cela. »

« Et voici maintenant une autre pièce , ayant pour *épigrafe* :

Vitam quæ faciunt beatiorum
Lis numquam.

MART. 7.

qui tellement nous a paru supérieure (*subrevalento*) , que nous avons demandé pour elle , — et obtenu gracieusement de M. le Maire d'Apt, — UN PRIX SUPPLÉMENTAIRE (*uno joio soubrenco*) (2). »

« Ce morceau recherché , intitulé le Plaideur et l'Avocat (*lou Pleidejaire e l'Avoucat*) , sans mensonge , est digne de Molière. Chaque vers fait son trou, chaque mot frappe juste : c'est l'appeau (*lou simbéu*) de la nature. Et , depuis les *pièce* de notre fier comique Claude Brueys , d'Aix , nous ne connaissions rien de si bien étudié ni de si bien rendu. »

« Il nous reste à *proclamé* trois *mention honorable* : »

« PREMIÈRE MENTION D'HONNEUR à un poème plaisant , intitulé : *Le Triomphe de la Crinoline* , étude curieuse des *dévôte ratatinée et niaise*. L'auteur, dans cette épopée de six *chant*, bonne parente de la *Campano mountado* (la Cloche montée), nous conte en badinant l'héroïque entreprise de quelques cous de côté (*pènjo-còu*) qui , après tant et plus de *comméragé* , de *criaillerie* et de *dispute*, arrivèrent enfin à *vêti* leur patronne en crinoline. Le coup de fouet est vigoureux : bon bien leur fasse ! »

(1) Il suffit, en effet, de pouvoir la lire jusqu'au bout, pour comprendre, à chaque scène, combien cette *comédie* est *sérieuse*.

(2) Dans quelle intention le rapport présente-t-il cette antithèse entre le mérite de la pièce et le titre de la récompense ? L'œuvre est *SUBREVALENTO*, et le prix *SOUBRENCO* !

« SECONDE MENTION D'HONNEUR à un recueil intitulé : La Corbeille de Sainte Anne d'Apt (*la Canestello de Santo Ano d'At*) : c'est un galant bouquet de *paysage* et de *portrait* recueilli sur les *rive* du Calavon. Si ce travail pêche peut-être parce qu'il est trop local, il est, comme langue, bien touché, et il ressent la bonne odeur de son terroir. »

« MENTION D'HONNEUR enfin à la martégallade : Les Tribulations de Nicolas Bajèji (*Lei Tribulacien de Micoulau Bajèji*), bouffonnerie facilement écrite, et qui complète, et clot en faisant la farce, la série du comique. »

« Messieurs, depuis qu'en ville d'Aix, le Gay-Savoir tint son romérage (1853), sous la présidence de notre bien-aimé et vénérable chef de bande (*capoulié*) M. d'Astros, un pauvre maçon, Mathieu Lacroix, de la Grand-Combe, fit *pleuré* tout l'auditoire, en nous contant la mort d'un de ses *camarade*, enterré sous les *ruine* d'une mine. Car, notre douce langue (1)—si elle se prête volontiers à la joie du peuple, — toujours, aussi, au cri de ses *douleur* elle sert d'épanchoir. »

« Cet hiver, vous avez bien sûr lu l'affreux malheur des *charbonnière* de Bessèges : cent *charbonnier mineur* périrent *étouffé* sous une inondation qui s'engorgea subitement dans les *caverne* de la mine. Eh bien ! un jeune ouvrier mineur, de 17 an, Albert Arnavielle, a envoyé de Bessèges au concours d'Apt le récit effrayant de ce désastre. Sa complainte, le pauvre ! gonflée de sentiment et d'espérance poétique, est en dehors du concours ; mais nous lui dirons : Jeunesse, l'émotion compatissante de tes

(1) Ces mots porteraient à croire que le languedocien Mathieu Lacroix a écrit sa *Pauro Martino* en provençal. Qu'on lise ce petit chef-d'œuvre dans le *Roumavogi deis troubaires* p. 162, et l'on se convaincra qu'il est écrit en pur languedocien.

vers crie que tu es *troubaire*. Allons ! étudie la langue (1), étudie avec courage : toi aussi, quelque jour, tu sauras faire *pleuré* ! »

« Nous n'avons plus qu'à *remercié*, du fond du cœur, l'avenante filleule de César, la brave hôtesse de Sainte Anne, la gentille ville d'Apt, si noblement représentée. »

« Que sans mesure lui advienne la bénédiction du bon Dieu ! et que longtemps encore elle soit honorée, car elle honore les *poète* ! »

« Maintenant, dans l'avenir, qui de nouveau empoignera le cochonnet ? Je ne sais. »

« Toujours, il y a de *bon signe*. Les *œuvre des Troubadour ancien*, — trésor de nos *ancêtre*, caché et perdu dans les *bibliothèque*, — sont *recherchée* avec ferveur par les *savant* et *remise* en lumière : l'*Académi* de Béziers, à cette heure même, publie un curieux poème de 30,000 vers, le fameux *Breviari d'amor* de Matfre Ermengaud. »

« Les *Académi* de Béziers et de *Castre* vont dans le droit chemin : tous les *an*, à leurs concours de poésie, elles reçoivent les *chanson* du Gay-Savoir ; et nos *frère Catalan*, se rappelant aussi que la bannière provençale n'a pas été sans gloire, ont rétabli dans Barcelonne les *Jeu Florau célèbre*, que l'ingrate Toulouse a laissé détruire et *anéanti*. »

« Une comparaison, et puis je me tais. »

« Le sort de notre langue me fait *souveni* d'une sornette que ma mère me contait, quand j'étais petit : il s'agissait d'un pauvre enfant que sa marâtre avait tué, que son père avait mangé,

(1) Quelle est la langue dont on conseille l'étude au jeune Arnaviello ? Est-ce sa langue maternelle, le languedocien, ou bien la langue provençale, ou celle des félibres ? On a oublié de le lui dire et de nous le dire.

que sa sœur avait enterré , et qui ressuscitait en forme d'oiseau blanc, et qui chantait cette chansonnette : »

Ma marâtre,	Et mon père,	Et Lisette,
Dans le pétrin	Le laboureur,	Ma petite sœur,
M'a massacré,	M'a mangé	M'a pleuré
Puis fait bouillir;	Et maché ;	Et m'a enterré.

Et piéu ! piéu ! je suis encore en vie !

« Mes *belle dame* , ainsi en est du provençal. Depuis 400 *an* , au moins , trois fois par an , les *faiseur d'histoire* , de *préface* , de *statistique* , de *dictionnaire* et de *journal* , nous condamnent régulièrement , nous poignardent piteusement , nous enterrent honorablement ; puis tout d'un coup le pauvre oiseau , étalant ses *aile blanche* , chante dans la montagne : piéu ! piéu ! Je suis encore vivant ! »

§ III.

Le Compte-Rendu de M. Roumanille.

« Ce discours , dit M. Roumanille (*Armana* comtadin so-disant *prouvençau* de 1863), entrecoupé d'*applaudissement* , remplit d'enthousiasme l'assistance ; et le soir , aussi bien , une touchante récompense venait à l'improviste *régalé* l'orateur : Madame de Montigny , une agréable et noble dame , apporta à Mistral , au milieu d'un banquet , une couronne de *fleur* de lierre , de la part du Comte de Mirabeau (1), arrière-neveu du grand tribun. »

(1) N'eût-il pas été plus convenable que la noble dame fût représentée , non comme une simple messagère , mais comme apportant d'elle-même la couronne ?

« M. le Maire d'Apt décachette les *pli* où étaient *caché* les *nom* des concurrents (1), et Roumanille, Secrétaire du Consistoire, proclame les *vainqueur* : »

(Suivent les noms des lauréats, que l'on a déjà vus dans l'article de M. Gaut).

« Et les *gagnant*, à mesure que leurs *nom* étaient *publié*, venaient *cherché* leurs prix, et chacun recevait, pour faire foi de sa victoire, un superbe diplôme, orné des *arme* d'Apt, et, selon de qui il était, portant ceci d'écrit :

JEUX FLORAUX DE SAINTE ANNE D'APT

(14 de Septembre 1862.)

Le Consistoire félibren, rassemblé en ville d'Apt, au nombre de sept *membre* : Théodore Aubanel, d'Avignon ; Antoine Crou-sillat, de Salon ; Jean-Baptiste Gaut, d'Aix ; Ludovic Legré, de Marseille ; Anselme Mathieu, de Château-Neuf-du-Pape ; Frédéric Mistral, de Maillanne ; et Joseph Roumanille, de Saint-Rémy, a décerné la *Joie* du bouquet de violette, pour le *tème* : Cantique en l'honneur de Sainte Anne, à Mademoiselle Rose-Anaïs Gras, de Mallemort (Vaucluse) ; et nous lui avons, en foi de ce, signé le présent diplôme.

Délivré par le Maire d'Apt et par la Commission *Atèse*. »

« Le quart de journée est achevé par la lecture (2) du *cantique* de Rose-Anaïs, que trop de modestie dérobe à son triomphe ;

(1) Des concurrents couronnés seulement. Les plis contenant les noms des concurrents non couronnés étaient déjà décachetés. (Voir plus loin ch. V. § IV).

(2) C'est M. Roumanille lui-même qui lut cette pièce admirable. On comprend assez qu'il n'ait voulu céder ce plaisir à personne.

de *l'éloge de la Provence*, de Marius Girard; du *cantique* et de *l'éloge* d'Emile Ranquet, petit jeune homme de 17 an, tout feu et flamme, belle et tendre espérance, que l'archevêque bénit, et que les *dame* voudraient *toute embrassé* (1); enfin du dialogue *Le plaideur et l'avocat*, du *troubaire* Thouron, joyeux patriarche de la littérature provençale, que nous avons, avec plaisir, couronné d'olivier, à ses 85 an. (2). »

« La belle expiration (sic) de la gentille félibresse avait été mise en musique par le Félibre Gaudemar. A vêpres, elle fut chantée en pompe, dans la cathédrale d'Apt : le musicien lui-même, chanteur de renom, en disait les *estance*; l'orphéon de la Ville en lâchait le refrain; et l'église tremblait; et Sainte Anne écoutait, d'en haut en paradis. Oh !... »

« A la veillée, le nom des *triomphateur* fut solennellement jeté au peuple. La ville entière, avec ses innombrables *convie*, était réunie sur la place; et du perron de la Commune, à la clarté des *lampe* et des *étoile*, Mistral parla comme suit : »

« Peuple d'Apt et *gent* de Provence, au nom du Consistoire, »
» je viens vous faire savoir les *nom* de ceux qui ont gagné, »
» aux *premier Jeu Florau* du Félibrige. »

« A gagné la *joie* du bouquet de *violette*, etc., etc. »

« Et quand les *nom* furent *proclamé* : »

« Peuple d'Apt, continua le chef de la bande, voilà les *nom* »
» des *prince* de la fête ! Longtemps le provençal fleurisse ! et »
» longtemps fleurisse la bonne ville d'Apt ! »

(1) Pourquoi le rapporteur ne nous fait-il pas connaître celles de ces dames qui lui ont fait pareille confidence ?

(2) M. Gaut nous a déjà appris (p. 12) que M. Thouron n'était que septuagénaire. Auquel des deux rapporteurs faut-il ajouter foi ?

« Il courut dans la foule un frémissement *patrioti*, et il s'éleva à l'instant ce cri, du sein du peuple : Vive la Provence ! Vive Mistral ! »

» Le cœur de notre race, ce jour-là, battait dans Apt. »

« L'empressement public força le Consistoire de *fourni* le lendemain un autre quart de journée poétique : nouvel empressement, nouveau triomphe... »

« Il y aurait, s'il fallait tout redire, de quoi *parlé* quinze jour de suite; et du banquet d'agriculture, où le Gay-Savoir paya son merci en poésie campagnarde ; et du banquet de poésie, où le rire et les *larme* unirent tant de *cœur*, et tant de *noble cœur*, dans un même bonheur ! Mais de la cité d'Apt ont été trop *grande les largesse*, pour que nos *louange* fussent seulement à la *remercié*. »

Les annotations dont nous avons accompagné l'élégant article de M. Gaut, le rapport si académique de M. Mistral et le brillant compte rendu de M. Roumanille, nous dispensent de toute réflexion.

Nous ne chercherons donc point à dépeindre l'étonnement manifesté par le public, en entendant M. Mistral adresser la parole en patois à Monseigneur l'Archevêque d'Avignon, qu'il avait à sa droite, et à qui le jargon qu'on lui parlait était complètement étranger. Si, du moins, on avait eu la précaution, dont on a usé avec l'Académie Française, de lui remettre une traduction en langue connue, qui lui eût permis de suivre et de comprendre la scène qui se jouait devant lui !

Quant à la population Aptésienne et aux nombreux étrangers réunis dans son sein par l'attrait des fêtes qu'elle leur offrait, ils conserveront longtemps, sans doute, le souvenir mémorable de

ces journées, où il leur fut donné de savourer à longs traits les délicieuses émanations de cette poésie en langue néo-romane , dont le nom même leur était jusqu'alors inconnu, et que d'habiles traductions françaises s'efforcent d'acclimater en Provence , pour la substituer à ce trop vulgaire provençal que parlaient nos pères , et que nous nous permettons , à tort peut-être, de parler quelquefois encore nous-mêmes.

Mais cette langue, peut-être mieux comprise sur les bords du Rhône où elle a pris naissance, était-elle bien la langue qu'avait en vue l'appel fait aux poètes provençaux, la langue qui entrait dans les intentions de la Commission Aptésienne , la langue que la ville d'Apt voulait couronner?

L'examen de cette question fera l'objet du chapitre suivant.

CHAPITRE II.

LA LANGUE DU CONCOURS.

§ 1^{er}.

Le Programme.

Nous lisons dans le *Mercure Aptésien* du 27 Octobre 1861 :
CONCOURS DE POÉSIE PROVENÇALE.

Ces mots « POÉSIE PROVENÇALE » semblent indiquer assez clairement que la langue provençale était la langue imposée et la seule permise aux concurrents.

Mais qu'entendait, que pouvait entendre la municipalité Aptésienne par la langue PROVENÇALE ?

Est-ce la langue qui se parle actuellement en Provence ?

Est-ce aussi celle de quelque province voisine ?

La réponse à chacune de ces questions peut, seule, jeter du jour sur notre discussion ; et l'on comprend, dès lors, l'importance que nous y attachons.

La première n'a besoin que d'être posée, pour être résolue. Ceux des concurrents qui, aux termes du programme, ont écrit en provençal, ont si bien compris que c'est la langue parlée de nos jours en Provence qu'on leur demandait et qu'on leur imposait, que tous, sans exception, ont écrit dans la langue que chacun d'eux parle dans son pays, et cela sans protestation ni observation quelconque de la part du Jury, ni de la Commission.

La langue imposée et permise aux concurrents était donc bien la langue parlée DE NOS JOURS en Provence.

La seconde question , quoique aussi facile à résoudre , à nos yeux , que la première , est celle que nous traiterons avec le plus de développement , parce que c'est celle que l'on s'est attaché à obscurcir le plus , dans un intérêt que nous avons eu le malheur de deviner.

Précisons les termes dans lesquels elle nous paraît devoir être posée.

La langue que l'on appelait à concourir par ces mots de « CONCOURS DE POÉSIE PROVENÇALE » , est-ce la langue parlée dans les limites de la Provence , ou celle de quelque province limitrophe ? Et nous pouvons ajouter : est-ce la langue Félibrique ?

Nous démontrerons , dans le cours de ce travail , que ce que l'on appelle la *langue félibrique* est un jargon fabriqué à Avignon , avec des mots empruntés indistinctement aux idiomes provençal , languedocien , comtadin , gascon , auvergnat , catalan même. On y a mêlé quelques expressions tirées de l'italien et de l'ancienne langue des Troubadours , qui n'a jamais été usuelle nulle part (1), et l'on a broché sur le tout avec des mots créés de toutes

(1) Elle n'était pas même parlée par les Troubadours , qui ne l'employaient que dans leurs poésies , quoi qu'en ait dit M. Sardou , dans son introduction de *La Vida de Sant Honorat*. Nous n'éprouverions que l'embarras du choix , si nous voulions énumérer seulement les preuves qui justifieraient notre proposition. Les chants populaires de l'époque , les cantiques en langue vulgaire , les délibérations des Conseils Municipaux , les statuts de Provence et ceux d'un grand nombre de cités provençales , etc., etc., tout cela est écrit dans une langue qui n'est évidemment qu'une modification de la langue *romane rustique* , mais qui n'a aucun air de ressemblance avec la langue écrite des Troubadours.

pièces. C'est ce jargon, inintelligible pour les Provençaux, armés même de tous les dictionnaires provençaux connus, dont *Mirèio* offre aujourd'hui le type le plus complet et le plus curieux (1).

Le *Mercure Aptésien*, organe officiel de la Municipalité et de la Commission Aptésiennes, après avoir annoncé le Concours en langue PROVENÇALE, ajoute : DANS LA LANGUE PROVENÇALE, ON N'IMPOSE PAS DE DIALECTE PARTICULIER. Ce qui signifie, pour tout homme connaissant la valeur des mots français : ON N'IMPOSE PAS DE DIALECTE PARTICULIER A TELLE OU TELLE VILLE DE LA PROVENCE ; en d'autres termes : ON ADMETTRA TOUS LES DIALECTES, POURVU QU'ILS SOIENT PROVENÇAUX. Étaient donc formellement exclus du Concours les dialectes des provinces qui ne sont pas LA PROVENCE, et, à plus forte raison, un idiôme fabriqué de nos jours HORS DE LA PROVENCE, avec quelque habileté qu'il cherche à se produire et à s'insinuer, sous le masque trompeur dont il se couvre.

Si donc nous prouvons que le jury a couronné des pièces écrites en Comtadin, en Languedocien ou en Félibren, nous aurons démontré notre première proposition, à savoir : que le jury a admis au Concours des compositions écrites dans des langues non appelées à concourir.

(1) Le reproche que nous adressons aux Félibres était déjà adressé, dès le XVI^e siècle, par César de Nostredame aux Troubadours, ainsi qu'aux poètes patois de son temps. Il dit, en parlant des Troubadours : *au moyen de quoi il y eut une merveilleuse peine d'entendre la langue, pour autant que leurs poèmes étaient de diverses phrases et locutions. Car les uns avoient écrit en leur langue maternelle provençale, les autres qui n'y étoient pas si bien versés pour estre de diverse nation : Espagnole, Italienne, Gasconne et Françoisse avoient farci et entremeslé leurs compositions poétiques de plusieurs mots et idiomes de leur ramage qui les rendoient tant obscures et si mal intelligibles qu'a peine en pouvoit-il (le Monge des Iles-d'Or) tirer le sens.*

Et ailleurs, en parlant des poètes de son temps : *Il est advenu que cette langue meslée de termes François, Espagnols, Gascons, Tuscans et Lombards... s'est tellement abastardie, qu'à peine est-elle de nous qui sommes du pays entendue.*

§ 2.

La Provence et le Comtat.

Lorsque, dans notre *Étude* sur le Cantique à Sainte Anne, que nous avons attribué à M^{lle} Gras, aujourd'hui M^{me} Roumanille, et que M. Roumanille a défendu comme son œuvre propre, nous avons montré à chaque page la langue comtadine substituée, dans cette pièce, à la langue provençale, nous avons cherché en même temps à établir (p. 11 et 12, 2^e éd.) que le Comtat ne fait point partie de la Provence, ou, du moins, que ces deux provinces sont, depuis longtemps, distinctes et séparées l'une de l'autre.

L'on a contesté cette assertion (*Rép.* de M. Roumanille, p. 3, et *Mémorial de Vaucluse* du 11 janvier 1863, art. signé J. C.), en disant que le Comtat Venaissin s'appelait au XII^e siècle le Marquisat de Provence. Ne se serait-on pas aperçu que cette dénomination seule est un signe évident que la contrée à laquelle seule était resté le nom de Provence, se trouvait dès cette époque, au XII^e siècle, divisée en deux parties : la Provence proprement dite, et le Marquisat de Provence ou le Comtat ?

La séparation et la nature bien différente des pouvoirs qui ont régi, séparément, depuis ces temps reculés et surtout depuis 1348 (1), l'un et l'autre de ces deux pays, n'ont-elles pas consacré, d'une manière définitive et incontestable, cette distinction que nous retrouverons même encore de nos jours ?

(1) Avignon fut cédé par la reine Jeanne au pape Clément VI, par contrat du 19 juin 1348. Clément V résidait dans cette ville dès 1309. — Le Comtat-Venaissin était entre les mains du Saint-Siège depuis 1209.

Nous n'aurons pas besoin de fouiller bien avant dans l'histoire , pour nous faire une opinion à cet égard.

« A l'approche de Louis VIII , menant en personne la seconde » croisade proclamée (contre les hérétiques albigeois) par (le » pape) Honorius III , la république d'Avignon , émue devant » une puissance si formidable , lui envoya des ambassadeurs » pour traiter ; mais comme le roi de France voulait introduire » des troupes , les consuls lui en fermèrent les portes, ce qui le » contraignit d'en commencer le siège. Le comte de Provence » lui porta des secours, dans l'espoir *d'obtenir une part de la ville » ou du marquisat de Provence* ». (*Rés. de l'Hist. de Prov.* par Rouchon-Guigues , édit. de 1862, p. 123).

Le Comte de Provence cherchant à acquérir une partie du Comtat ! Et cela en 1226 ! Le Comtat n'appartenait donc point , dès 1226 , au souverain de la Provence.

Si nous nous rapprochons des temps modernes, nous trouvons les limites de la Provence ainsi déterminées par Bouche : « Du » côté du vent Zéphirus ou Fauonius , vulgairement dit en Pro- » vence Ponent et à l'Occéan, Oest, elle (la Provence) est bornée » inclusivement des villages de Gordes , de Gault , de Rossillon , » de Bouulz , de la Coste et de Mérindol et finalement de la » rivière de Durance, depuis ce dernier village jusques au Rhône » inclusivement , pour toutes ses emboucheures jusques à la » mer. » (*Orog. de la Prov.* LIV. I, chap 3.)

Bouche , pas plus que nous , ne considérait donc le Comtat comme faisant partie de la Provence.

Les auteurs contemporains professeraient-ils une autre opinion ?

« La ville d'Arles avait été jusqu'au onzième siècle la capitale d'un vaste royaume qui se composait de la Provence , du Comtat Venaissin , d'une partie du Languedoc , de la Savoie et du Dauphiné. » (Gimon—*Chron. Salonnaises*, chap. 3.)

M. Gimon, distinguant la Provence du Comtat Venaissin , partage donc aussi notre opinion à ce sujet.

Ce royaume n'était d'ailleurs ni le royaume de Provence, ni le royaume du Comtat , ni le royaume de Languedoc , etc. C'était un royaume composé de ces différentes provinces et qui portait le nom générique de Royaume d'Arles. Les provinces qui le composaient étaient aussi distinctes les unes des autres que le sont de nos jours les différents territoires , les différentes nationalités qui forment l'empire d'Autriche , pour ne citer que cet exemple.

« Le département de Vaucluse est un des quatre que forment la Provence, le territoire d'Avignon, le Comtat Venaissin et la Principauté d'Orange. » (P. Achard—*Annuaire de Vaucluse* , pour 1841-1842 , p. 199.)

« Ce département (Vaucluse) est formé du ci-devant Comtat Venaissin, de la Principauté d'Orange et d'une petite partie de la Provence. » (Id. de 1850 p. 338.)

M. Achard , l'érudit archiviste avignonnais , distingue donc , comme nous , et comme tous les auteurs que nous venons de citer, la Provence du Comtat.

La Provence enfin fut réunie à la France par lettres patentes de Charles VIII , du mois d'octobre 1486 , tandis que le Comtat n'a été incorporé à la France qu'en 1791 , par décret du 14 septembre , bien que les armes de France eussent été substituées , dans Avignon , à celles du Pape , dès le 10 juin de l'année précédente.

Cette distinction si évidente, et si bien établie par l'histoire entre la Provence et le Comtat (1), est-elle effacée aujourd'hui, du moins, qu'il n'existe plus ni Comtat ni Provence, mais seulement des départements dont la création n'a pas tenu compte de ces anciennes dénominations ?

L'*Armana* Comtadin, soi-disant *prouvençau*, lui-même n'a pas voulu que nous puissions le croire ; et, dans la crainte que nos raisonnements ne puissent amener dans l'esprit de nos lecteurs une conviction entière, il vient nous prêter un précieux appui que nous ne répudierons certes pas.

Il porte dans son frontispice même des années 1855, 1856, 1857, 1858 et 1859 :

Tan pèr la *Prouvènço* que pèr la *Coumtat*.

Le Cantique à Sainte Anne couronné par le jury ne dit-il pas lui aussi, sans que le jury ait fait la moindre réserve, la moindre observation sur cette distinction :

D'aperamount, ô Benurado !
Te plaigue sèmpre de sousta
E la *Prouvènço* e la *Coumtat*
Que ti relicle an counsacrado !

L'*Armana* de 1859, en annonçant *Mirèio*, p. 19, exprime son bonheur de pouvoir « le dire à la *Provence*, au *Comtat* et au *Languedoc*. » (2)

(1) Sans doute, les limites du sol physique de la Provence sont données à l'ouest par le Rhône ; mais il s'agit dans notre discussion de ses limites politiques, civiles, administratives et religieuses.

(2) L'on pensait que la proximité de ces trois provinces rendrait le livre à peu près intelligible pour chacune d'elles. L'illusion n'a pas été longue, et une traduction en langue connue a bien vite paru indispensable.

Celui de 1860, p. 98, est aussi explicite que celui de 1859 :

Venès lèu gènt de *Prouvènço*,
Venès lèu gènt de *Coumtat* !

Celui de 1864, p. 62, constate, comme tous ses devanciers, cette même distinction :

Eici dins lou *Coumtat* coume dins la *Prouvènço*. . .

Ceux enfin de 1862 et de 1863 nous disent encore, p. 2 :

E pèr tout caire e cantoun de *Prouvènço*, de *Coumtat* et de *Lengadò*.

Si quelqu'un pouvait contester cette distinction que nous trouvons si bien établie entre la *Provence* et le *Comtat*, ce ne serait donc pas, assurément, la coterie qui publie cet *Armana*.

Le programme publié par la Commission d'Apt excluait donc du Concours la langue parlée dans le *Comtat*, en n'appelant à concourir que les idiomes parlés dans la *Provence*.

Voilà, ce nous semble, une vérité évidente, incontestable, et que tous les artifices ne sauraient obscurcir.

§ 3.

Le Provençal et le Comtadin.

Mais, dira-t-on, l'idiome parlé dans le *Comtat* se rapproche tellement de celui qui est parlé dans la *Provence*, qu'il est facile de les confondre ; et, les racines des deux langues étant les mêmes, le *Comtadin* n'est qu'un dialecte du *Provençal*.

Voyons la valeur de cette objection.

La langue latine , quoique restée jusqu'à François I^{er} la langue officielle , n'avait jamais été pure dans la bouche du peuple , pas même à Rome et du temps des Romains (1), et elle devint peu à peu , en traversant les âges , depuis la conquête de Jules-César jusqu'au XII^e siècle, ce que l'on nommait la langue romane , et même , pour mieux la caractériser , la langue *romane rustique* (2).

Cette langue , que l'on parla dans tout le midi de la France et le nord de l'Espagne, dégénéra à son tour et donna, par la suite, naissance aux divers idiomes qui sont devenus les langues particulières à chaque province. De là, le Provençal, le Comtadin , le Languedocien, le Gascon, l'Auvergnat, etc. Ces diverses langues, idiomes , ou patois , qui, à l'origine , se distinguaient à peine les unes des autres , ont acquis , avec le temps , une physionomie plus tranchée , qui ne permet plus aujourd'hui de les confondre.

Leur commune origine permet pourtant à tout habitant du midi de la France , à quelque province qu'il appartienne , de comprendre en partie chacun de ces idiomes , ceux surtout des provinces les plus rapprochées de son pays natal. C'est ainsi qu'un Provençal comprend presque entièrement, mais sans pouvoir le parler, le langage Comtadin , un peu plus difficilement l'idiome Languedocien, etc.; et, qu'à son tour, un Languedocien

(1) On connaît ce conte d'Apulée, dont le héros, transformé en âne, et faisant le métier d'âne, allait avec un jardinier, son maître. Un soldat romain, qu'ils rencontrent, dit arrogamment au jardinier : — *Quorsum ducis vacuum asellum ?* — Où conduis-tu cet âne non chargé ? — Le jardinier ne comprend pas ; le soldat se fâche, le frappe et lui dit enfin : *Ubi ducis asinum illum ?* Le soldat s'exprime incorrectement, et il est compris.

(2) Désobry. *Dict. des Lettres et des Sciences*. — Mary-Lafon. *Hist. Litt. du Midi de la France*. — Villemain. *Tabl. de la Litt. au moyen-âge*, etc., etc.

comprend assez facilement les idiomes du Comtat, de la Provence et de la Gascogne, sans pouvoir cependant s'exprimer dans ces divers idiomes, à moins d'en avoir fait une étude spéciale.

Quant à l'idiome comtadin, qui a motivé cette observation, s'il était permis de l'appeler un idiome de la Provence, ou un dialecte provençal, parce qu'il reconnaît la même origine que le Provençal, et qu'il a bon nombre de termes provençaux, l'on pourrait avec autant de raison l'appeler un dialecte languedocien, parce qu'il a la même origine que le Languedocien et un bon nombre d'expressions languedociennes.

Ces ressemblances qui, aux yeux du vulgaire, pourraient justifier une confusion entre tous les idiomes issus du roman, n'ont pu produire la même confusion chez les auteurs de l'*Armana*, chez les membres du jury, dont les lumières étaient une garantie suffisante contre une erreur *involontaire* de ce genre. Mieux que personne, ils étaient à même de connaître les différences qui distinguent le Provençal et le Comtadin, deux idiomes aussi distincts entr'eux, que sont distinctes l'une de l'autre les deux provinces où ils se parlent.

Pour démontrer cette distinction d'une manière plus évidente, nous n'avons qu'à résumer, dans un tableau comparatif, les observations qui constituent le fond de notre *Étude* sur le Cantique à Sainte Anne de M^{lle} Gras (M^{me} Roumanille.)

Voici ce tableau :

FRANÇAIS	COMTADIN	PROVENÇAL
Fruit	Fru	Fruit
Genoux	Geinoun	Ginous
Doucement	Planplan	D'aise
Admirer	Bela (1)	Admirar
Lys	Ile	Yeli
Compatissant	Piétadous (1)	Piétous
Mère	Enfantarello	Maire
Aux	I	Eis
Tes	Ti	Teis
Nos	Nosti (2)	Nouestreis
Les	Li	Leis
Ciel	Cèu (3)	Ciel
Source	Font	Sourço
Bonne	Bono	Boueno
Des	Di (4)	Deis
Troupe	Vou	Bando
Ses	Si	Seis
Continuellement	De countunio	De countuni
Toujours	Sempre (5)	Toujours
Petit fils	Felen	Falen
Poésie	Felibrige	Pouesio
Bégayer	Bretouna	Bretounegear
Chant	Piéupiéu	Cant
Fillette	Chatouno (6)	Filheto

(1) Ce mot appartient aussi au dialecte languedocien (HON.)

(2) Ce mot appartient aussi au patois de Nîmes (HON.)

(3) Ce mot, autrefois usité aussi en Provence, a cessé d'y être en usage.

(4) Honnorat nous apprend que ce mot est aussi usité à Arles.

(5) Ce mot appartient au langage antérieur à 1500.

(6) Le mot *chat*, *chato*, dont *chatouno* est le diminutif, est aussi employé dans le Languedoc pour dire « une fille. »

Ce tableau présente entre le Provençal et le Comtadin , ou la langue couronnée , dans la personne de M^{lle} Gras (M^{me} Roumanille), par le jury presque tout comtadin lui-même , des différences trop tranchées pour qu'il soit possible de confondre ces deux idiomes. A peine trouverait-on de plus grandes différences entre le Provençal et l'Italien ; et qui , pourtant , oserait soutenir qu'un ouvrage écrit en italien eût pu avoir des prétentions fondées à concourir dans nos Jeux Floraux de 1862 ?

Que sera-ce si, à ces différences dans les mots, nous ajoutons celles, bien autrement caractéristiques, que présentent les syntaxes des deux langues !

1°

Le Comtadin n'admet aucune forme , aucun signe caractéristique du pluriel :

Ah ! n'en passeres de *bèu jour*. . .

O benesido entre li *maire*. . .

A Betelèn meno tres *rèi*. . .

Fan lis *aletò*, *bèu* d'amour. . . etc.

(*Cantique* de M^{lle} Gras—M^{me} Roumanille.)

La langue provençale ne manque jamais de caractériser les pluriels comme le fait le français :

Oou pays de Santa-Anna d'Apt,

Tant renouma per seiS reliqueS,

SeiS santS et seiS genS mounastiqueS. . .

(Frero Bonaventuro—D^r Bernard, d'Apt—*Lou cat de misè de Lary*, p.5.)

De teiS doS manS guido l'outourita. . .
MeiS jouineiS surS riran de moun ramage. . .
AquesteiS jourS, doou tem deiS sanS oouficiS,
MeiS dés pourran courre su lou clavié.

(M^{lle} Jean—*Mercur* Aptésien du 28 décembre 1862.)

Lou mes de Mai risiet dins soun nis de flourettoS ;
EiS couelloS de l'entour,
L'aubetto expandissiet la bouco deiS auretteS ,
Ero p'ancaro jour !

(Gaut⁽¹⁾—*Roumavagi deis Troubaires*, p. 65.)

Lou gusas, toueiS leiS jourS , fasiet pas talo festo. . .
LeiS bestiS quauqueiS feS ant de moumenS d'esprit.

(D'Astros—id. p. 130 et 131.)

De provoS , n'ai de bouenoS et fidelloS :
Sarqua lei, se voules , aprenes , estudias ,
Liges , fes coumo ai fach , gausisses de candelloS.

(Gros—*Au Public*, éd. de 1763, p. 8.)

2°

Le Comtadin supprime toute distinction entre les participes et les infinitifs :

Lis ange venien d'aroundaut
Espincha de tout caire. . .
Te plaigue sèmpre de sousta. . .
De vèire e de beisa tis os. . .
Bretoune , e vole te canta ! . . .
Posque moun piéupieu t'agrada !

(*Cantique* de M^{lle} Gras—M^{me} Roumanille.)

(1) M. Gaut n'était pas encore *félibre* , lorsqu'il écrivait cela , en 1853.

Le Provençal ne manque jamais d'écrire les infinitifs avec le R caractéristique :

Mai, li fasènt bouquetto,
Avèm vist lou soulèu
AnaR, souto lou jèu,
DurbiR sa cadauletto !

(Gaut (1)—*Roumav. deis Troub.* p. 4.)

Èri nou coumo un fifre en durbènt toun papie.
Vague de lou viraR, l'alòqui, lou relòqui,
Li coumpreni pa' n mot; per lou legiR m'ensùqui.
Aussito, qu se pout veniR parlaR de ver....

(Martelly, de Pertuis.—id. p. 44.)

Alin darrier leis Baux, lou soulèu trecoullàvo ;
Un jour anàvo mai feniR.
Lou lavouaire las seis muous desatalàvo
Per à la villo s'enveniR.

(Crousillat, de Salon.—id. p. 182.)

Oh ! qu'un tron cûre leis affaires
Que, just et just, après deman,
Me fant mancaR, meis gais counfraises,
De vous anaR toucaR la man !

(Gimon, de Salon.—id. p. 28.)

Dou plus luench que mi vient, si sèntount tramblaR l'amo. . .
Mi mandount de marans, de pouyouns et de pesto
Mai que noun un cura n'en pourriet benesiR.

(Richard, chan. curé à Toulon.—id. p. 133.)

(1) Voir la note de la page précédente.

Le Comtadin écrit la première personne du pluriel des verbes par un N.

Tout , eici , crido que t'amaN. . .
CantaN en lengo de Prouvènço!
Et se vos que renouveleN. . .

(*Cantique* de M^{lle} Gras—M^{me} Roumanille.)

Dans le provençal , le M final caractérise toujours cette première personne du pluriel :

Vous demandeM ben excuso ,
Vous demandeM ben pardoun
Se laisseM qu'auques espigos. . .

(D. Arbaud. *Chants pop. de la Prov.* p. 5.)

SiaM estads teis esclaus , mai va voulèM plus èstre. . .
Vai-ti faire de Dieu ! cerco-ti de varlets ,
Nautres vouleM vieure soulets !

(H. Laidet , de Marseille. *Roum. deis Troub.* p. 102.)

AveM touteis sachu que sur lou banc d'Arguin ,
La Meduso en vougant , touquet et prenguet fin.

(Thouron , de Toulon. *Lou naufrage de la Meduso.* p. 2.)

PitareM quauquaren , restareM ben unis ,
GagnareM coumo aco nouestro marrido vido ,
VioureM , mourreM toujours amis ,
Après aver courru bourrido.

(Diouloufet. *Lou singe et lou chin , fablo.*)

En plano o per mountagno ,
CanteM doun en coumpagno !
Et reveneM lontèm. . .

(Mistral , de Maillanne (1). *Roum. deis Troub.* p. 24.)

Nous prouverions également que, contrairement au Provençal, le Comtadin supprime le T à la 3^e pers. du singulier des verbes et aux participes, où, conformément à l'analogie et à ses règles (2), le Provençal conserve cette lettre finale, etc., etc. Mais nous croyons superflu de pousser plus loin la démonstration.

Nous avons donc trouvé dans les deux langues, non-seulement des mots complètement différents, et d'autres qui, quoique se ressemblant par leur radical, ont cependant des terminaisons dissemblables, mais encore des règles syntaxiques tout-à-fait spéciales, et nous pourrions dire opposées.

Nous nous croyons donc maintenant plus qu'autorisé à conclure que la langue Comtadine n'est pas le Provençal, ni même un dialecte du Provençal, et que, dès-lors, le jury ne pouvait point admettre au Concours, encore moins couronner le *Cantique* à Sainte Anne écrit en Comtadin par M^{lle} Gras (M^{me} Roumanille).

Cette conclusion, qui ressort toute entière de notre *Étude* sur ce cantique, a paru si juste que la *Réponse* de M. Roumanille, après avoir donné un instant l'espoir de la voir discuter, l'a

(1) en 1853, ni M. Mistral, ni M. Gaut, ni M. Crousillat ne songeaient encore à fabriquer une nouvelle langue.

(2) Si nous prétendons que la langue provençale a ses règles orthographiques et syntaxiques fixes et déterminées, nous ne voulons pas dire que ces règles n'aient été souvent violées par un grand nombre d'écrivains qui manquaient d'instruction classique, ou qui, croyant que n'écrire pour des lecteurs sans littérature, se mettaient peu en peine de règles gênantes et incommodes.

laissée de côté pour insinuer, et c'est là la pensée dominante de la *Réponse* et de tous les écrits de la coterie, que la langue couronnée par le jury, encouragée par les auteurs de l'*Armana*, n'est ni le Comtadin, ni le Provençal, mais une langue renouvelée des Troubadours dont les félibres, dit M. Roumanille, l'un d'eux, se glorifient d'avoir retrouvé la tradition.

On a vu dans notre *Réplique* à M. Roumanille ce que l'on doit penser de cette prétention.

§ IV.

Le Provençal et le Languedocien.

Il ne nous sera pas plus difficile de prouver que l'idiome languedocien n'était pas appelé à concourir, et que, dès lors, le jury ne devait pas couronner la prétendue comédie : *quau vòu prendre dos lèbre à la fes n'en pren ges*.

Ici nous nous croyons dispensé, nous l'espérons du moins, de démontrer que le Languedoc n'est pas la Provence. Tout protesterait contre une pareille confusion : et la langue, et les mœurs, et la géographie. Ce serait donc puéril que de s'arrêter là-dessus : la clarté du soleil ne se démontre pas.

Quant aux langues parlées dans ces deux provinces, si l'on veut bien se souvenir de ce que nous avons dit plus haut (p. 41), on comprendra combien est hasardée l'assertion du *felibre de Bellovisto* (M. Mistral) qui, dans l'*Armana*, prétendu *prouvençau*, de 1856, annonçait à ses lecteurs, dont la surprise n'a pas dû être médiocre, que le Provençal se parle non seulement en Pro-

vence , mais dans le Comtat , dans le Languedoc et dans toute la Gascogne, et que les langues de ces deux dernières provinces ne sont que des dialectes de leur *grande langue nationale*, pour nous servir de l'expression consacrée dans les écrits de la coterie félibrique. L'amour propre des Provençaux n'a pas dû regretter les 50 centimes que leur a coûté cette flatteuse annonce.

Pour nous, habitué à ne voir qu'un mensonge, ou du moins qu'une erreur, dans une assertion non justifiée, nous nous étonnons à bon droit, qu'après tous les travaux de Lacurne de Sainte-Palaye, de l'Abbé Millot, de Raynouard, de Diez, de Guessard et de tant d'autres, l'on ait oublié que ce qui pouvait être à peu près vrai avant les XII^e et XIII^e siècles, a cessé de l'être de nos jours. Alors, la dénomination de Provence signifiait *province* et désignait la partie du sol gaulois la première occupée par les Romains, et la dernière qu'ils aient abandonnée, c'est-à-dire presque toute la partie méridionale des Gaules. Mais depuis l'époque des troubadours, l'acception du mot fut singulièrement restreinte, puisqu'un troubadour lui-même, Albert de Sisteron, divise les populations françaises, eu égard à leur langage, en Catalans et Français, et subdivise les premiers en Gascons, Provençaux, Limousins, Auvergnats, etc. L'histoire elle-même nous apprend que, depuis que les Comtes de Provence se furent rendus indépendants, au XI^e siècle, ni le Comté ni le Royaume de Provence ne s'étendaient au-delà de la rive droite du Rhône, qui en forma, jusqu'en 1348 seulement, les limites naturelles et politiques en même temps (1). Et si Hugues Faidit intitula sa grammaire *Donatz Proensalz*, on peut croire que c'était par

(1) Diez.—*La Poésie des Troub. Rem. prélim.*

opposition au *Donatus Latinus* , comme on dit aujourd'hui *Paris* et la *Province*.

Sans doute, toutes les provinces du midi de la France ont parlé des langues conservant une teinte de celles des peuples qui , depuis les Romains, ont successivement dominé sur cette contrée, mais surtout de celle des Romains dont la domination a été plus longue , et a dû , par suite , laisser des traces plus profondes. C'est celle, en effet, qui a seule mérité de laisser son nom à la langue qui survécut : la langue *romane*, c'est-à-dire *des Romains*. Mais depuis cette époque reculée , peut-on dire que l'on parle le Provençal en Languedoc, en Gascogne, etc. ? Certes, un habitant de Clermont ou de Bordeaux reviendrait difficilement de son étonnement , si on lui apprenait qu'en parlant sa langue maternelle, il parle provençal. Il suivrait aussi de l'assertion du *felibre de Bello-Visto* que Goudelin a écrit en provençal , et que c'est en provençal que Jasmin écrit de nos jours. Il ne s'en doute certainement pas , car il avoue lui-même qu'il écrit en langue gasconne.

Nous ne nous arrêterons pas plus longtemps à démontrer un fait aussi évident. Il est plus clair que le jour que lorsque la ville d'Apt a annoncé un concours poétique en langue PROVENÇALE , elle n'entendait pas appeler à concourir les écrivains des patois languedociens, gascons ou auvergnats , que nous n'aurions pas compris. L'annonce du concours a d'ailleurs été tellement comprise dans ce sens , que toutes les pièces envoyées à la Commission appartiennent à la langue de *Provence* , sauf celles qui sont dues au pays et aux relations félibriques, et qu'aucune de ces provinces où l'on parlerait le Provençal , au dire du *felibre de Bello-Visto*, n'a pris pour elle un concours annoncé comme *provençal*.

Cela posé, démontrons, si le fait pouvait être contesté, que la pièce de M. Louis Roumieux, de Nîmes, est écrite en Languedocien, en employant, pour cette démonstration, le procédé dont nous avons usé pour le *Cantique à Sainte Anne*, écrit en Comtadin par M^{lle} Gras (M^{me} Roumanille).

Voici un tableau des principaux termes Languedociens, qui caractérisent l'idiome employé par l'auteur de la prétendue Comédie, comparés aux termes correspondants en français et en provençal :

FRANÇAIS	LANGUEDOCIEN	PROVENÇAL
Économe	Abaroux (p. 46)	Meinagier
Démolir	Abousouna (p. 94)	Desmoulir
Allumer	Abranda (p. 408)	Allumar. Abrar
Bâtard	Bouscas (p. 48)	Bastard. Bousquin
Imbécille	Bau (p. 96)	Bedigas. Fada
Vaurien	Brandin (p. 234)	Vaurian
Fille	Chato (passim)	Fiho
Jeune fille	Chatouno (p. 82)	Fiheto
Délivré	Delieurado (p. 202)	Delivrado
De celui	Dòu (p. 442)	D'aqueou
Insulter	Escarni (p. 36)	Insultar
Écraser	Escrapouchina (p. 48)	Espoutir
Avorton	Escòrri (p. 236)	Avourtout
Éblouissement	Farfantello (p. 78)	Barlugo
Cravate	Gargatet (p. 50)	Gravato
Lui, y	Ie (passim)	Li
Œil	Iue (passim)	Uelh
Celle	La (p. 28)	Aquelo
Celui	Lou (p. 60, 126, 166)	Aqueou
Clair	Linde (p. 62)	Clar
Petite fille	Manido (p. 42, 162)	Fiheto
Magot	Mounard (p. 26)	Singe

FRANÇAIS	LANGUEDOCIEN	PROVENÇAL
...	Messorgo (p. 146)	Messongeo
...	Nèsci (p. 92)	Ignourent. Fada
...	Parpaiolo (p. 42)	Barlugo
...	Quicon (passim)	Quauquarren
...	Retra (passim)	Pourtret
...	Tucle (p. 42)	Court de visto
...		

... assurément n'oserait nier, et l'auteur lui-même ne
 ... dira pas, que sa pièce ne soit écrite en idiome lan-
 ... et, comme cette langue était exclue du concours,
 ... purement *provençal*, le jury ne devait pas l'admettre,
 ... fussent d'ailleurs les liens qui unissaient l'auteur au
 ... du jury.

... être nous sommes-nous un peu aventuré, en présumant
 ... ne nous contesterait pas la distinction, que nous avons
 ... établie et que nous avons constatée, entre la Provence
 ... languedoc.

... que le *felibre de Bello-Visto* ait appris, comme nous l'a-
 ... vu, aux Gascons et aux Languedociens qu'ils parlent pro-
 ... il, il s'est contenté, dans les *Armana* de 1855, 1856, 1857,
 ... 859, qu'il a intitulés *Armana provençau*, d'indiquer
 ... es noms des saints, les dates des principaux évène-
 ... riques, et les décès des personnages remarquables
 ... la Provence seulement, sans sortir de ses limites,
 ... de celles des départements des Bouches-du-Rhône,
 ... Vaucluse et des Basses-Alpes.

... er, pourtant, de ces *Armana*, celui de 1859, se permet
 ... escapade jusqu'à Beaucaire (p. 63); mais il n'y a que le

Rhône à traverser. La Bretagne, il est vrai, est un peu plus loin, car Brizeux est breton, et il figure sur la liste des Provençaux décédés en 1857 (ibid.) ; mais la Bretagne est sœur de la Provence, comme dit le *felibre de Bello-Visto* ; et puis, qui sait si les Bretons ne parlent pas aussi le provençal ?

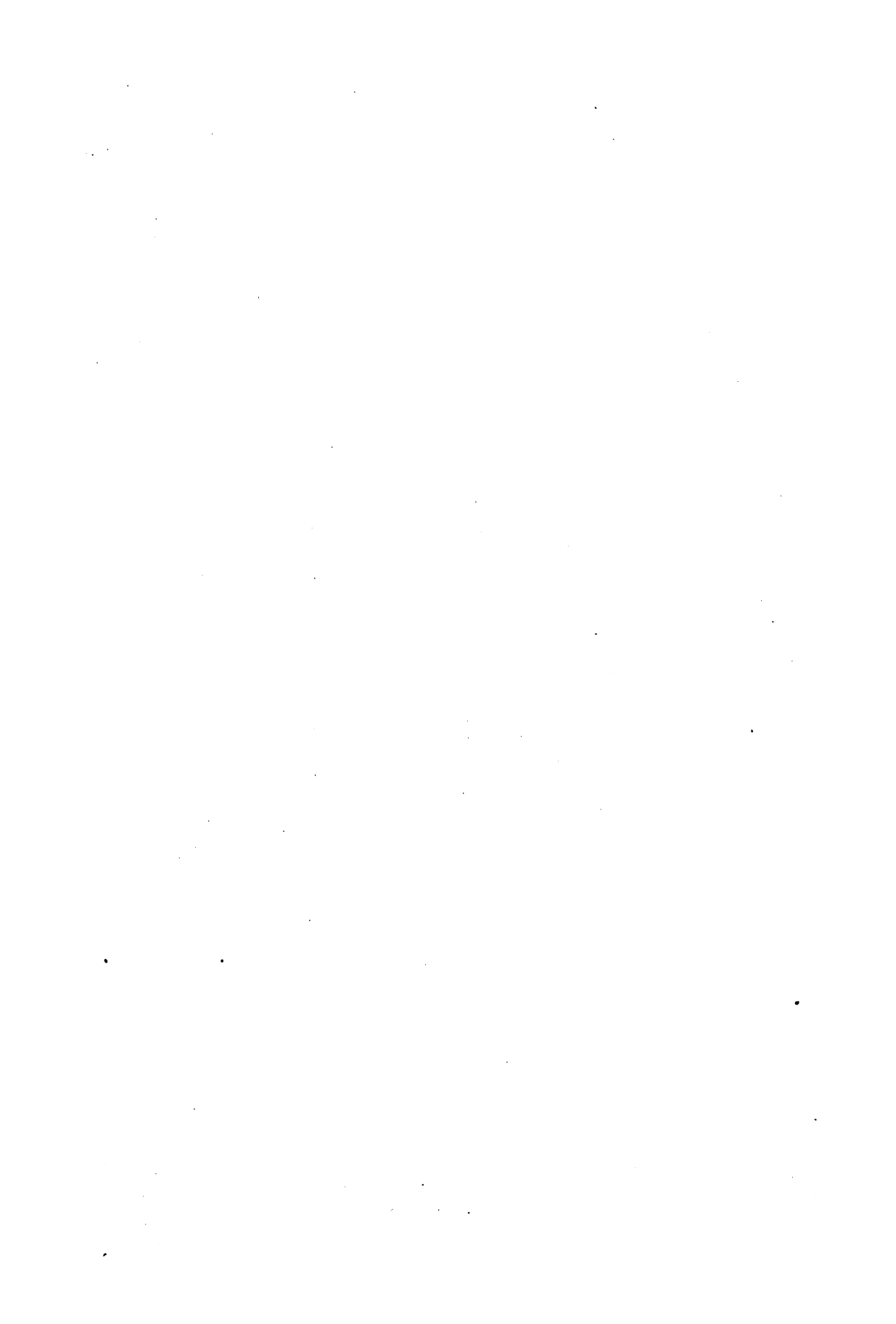
Mais à partir de 1860, le Provence ne suffit plus à l'ambition de notre Comtadin ; il se sent à l'étroit dans ses anciennes limites. Il va, par un manifeste, convier tout le Midi au bonheur, à la consolation de vivre sous la domination félibrique. L'ancien *tant pèr la Prouvènço que pèr la Coumtat* est effacé du vieux drapeau, et remplacé par cette heureuse inscription : *Joio, soulas e passo-tèms de tout lou pople dou miejour*. Aussi l'*Armana* de 1860 (p. 18 et 47), celui de 1861 (p. 18 et 21) et celui de 1862 (p. 18 et 20), nous apprennent-ils que désormais le département du Gard, nommément, fait partie de la Provence, en dépit de Malte-Brun, de Lapie, de Brué, de Dufour, de Rienzi, etc., etc.

Et quel progrès de 1862 à 1863 ! Grâce à l'*Armana* de cette dernière année (p. 29), les Provençaux savent désormais qu'ils forment une population de 10,191,554 habitants, au lieu de 12 à 1400 mille auxquels les avaient bornés jusqu'à ce jour les géographes, et du chiffre plus précis de 1,263,849 que leur avait assigné l'*Armana* lui-même de 1858 (p. 107).

Quelle race féconde, que la race provençale ! Un accroissement de population, dans une période de 5 ans seulement, de 8,927,705 ! Plus de 700 pour 100 ! Si toutes les races qui habitent le sol français étaient douées d'une telle fécondité, ce n'est pas seulement 37,382,225 qu'eût constaté le recensement quinquennal de 1861 pour la population de la France entière, mais bien 301,446,585 !

Et remarquons bien que ce chiffre de 10,191,554 donné par

l'*Armana* est officiel : il ressort d'une manière incontestable du recensement quinquennal de 1861. Il a suffi, pour l'obtenir, de comprendre dans la Provence 28 départements de plus qu'elle n'avait compris jusqu'à la découverte faite par le *felibre de Bello-Visto* ; c'est-à dire d'englober dans la Provence, le Comtat, le Languedoc, la Guienne et la Gascogne, l'Auvergne, le Limousin, le Dauphiné, le Béarn, le Comté de Foix et celui de Nice ! On sent de reste que cette extension de limites était indispensable, pour que cette population de 10,191,554 Provençaux n'étouffât pas sur le sol de l'ancienne Provence. Nous remercions M. Mistral de cette sage prévoyance.



CHAPITRE III.

LA LANGUE PROVENÇALE.

§ I.

Les Monuments.

Nous croyons avoir démontré , dans le Chapitre précédent , que la Municipalité et la Commission Aptésiennes avaient entendu ouvrir un concours en langue provençale de nos jours.

C'est bien ainsi que l'avait , incontestablement , compris le jury lui-même.

Mais , en prévision de son jugement , des précautions avaient dû être prises. M. Mistral avait glissé , dans sa lettre à M. le Maire d'Apt , du 15 février 1862 (1) , un petit mot , qui pouvait passer inaperçu , mais dont on savait bien tout le parti que l'on devait tirer. L'auteur de *Mirèio* déclarait , dans cette lettre , avoir nommé , pour former le Jury , les hommes qu'il croyait les plus dévoués à l'œuvre de la RENAISSANCE.

Pour des esprits moins prévenus , ce mot n'était pas sans signification : il trahissait , d'ores et déjà , le dénouement de la comédie.

Que peut , en effet , signifier ce mot RENAISSANCE appliqué à la langue provençale ?

Cette langue , qu'il ne faut pas confondre avec la langue toute de convention des Troubadours , que les félibres ont la singulière

(1) Archives municipales — Dossier du Concours.

prétention de faire revivre de nos jours , et qui n'a jamais été parlée nulle part , nous le répétons , cette langue , romane d'abord , c'est-à-dire apportée par les romains , et qui , par suite des modifications successives qu'elle a reçues en traversant les âges , a formé ce que nous nommons aujourd'hui le Provençal , a-t-elle cessé , depuis son origine , d'être parlée et chantée ? A-t-elle cessé un seul instant d'être écrite , soit en prose , soit en vers ?

Pour mettre nos lecteurs à même d'en juger , nous allons suivre cette langue à travers les siècles , depuis son origine jusqu'à nos jours , en remontant jusqu'au plus ancien monument écrit , qui nous révèle le passage , à peine sensible , du latin à la forme nouvelle d'où devaient sortir successivement le *Roman* et le *Provençal*.

L'intérêt des citations nous fera pardonner , nous l'espérons , la longueur de quelques-unes d'entr'elles.

NEUVIÈME SIÈCLE

Serment de Louis-le-Germanique

Prononcé en 842. (1)

Le texte de ce serment nous a été conservé par Nithard , historien du IX^e siècle , dont le manuscrit , faisant jadis partie de la bibliothèque du Vatican , se trouve aujourd'hui à la bibliothèque

(1) Louis-le-Germanique et Charles-le-Chauve , s'étant ligués contre leur frère Lothaire , se prêtèrent serment de fidélité à Strasbourg , le 16 des kalendes de mars — 14 février — 842. Louis le prononça en langue *romane* (*romanâ linguâ*) ,

Impériale , sous le n° 1964. C'est d'après ce manuscrit que le rapportent , et plus ou moins exactement , tous les écrivains qui s'en sont occupés. Le texte que nous donnons ici est celui de De Mourcin , que nous avons soigneusement collationné avec le spécimen qu'en a donné ce savant philologue.

TEXTE DU MANUSCRIT.

Pro dō amur & p̃xprian poblo & nrō cōmun saluament. dist di in auant.
inquantd's saur & podir medunat. sisaluarareo. cist meon fradre Karlo.
& in ad iudha. & in cad huna cosa. sicū om p̃dret son fradra saluar
dist. Ino quid il mialtre si faz&. Et abludher nul plaid nūq̃a prindrai
qui meon uol cist. meonfradre Karle in damno sit.

TEXTE MIS EN ORDRE.

Pro deo amur et pro christian poblo et nostro commun salvament ,
d'ist di in avant , in quant deus savir et podir me dunat , si salvarai eo
cist meon fradre Karlo*, et in cadhuna cosa, si cum om per dreit son fradra
salvar dist. In o quid il mi altresì fazet. Et ab Ludher nul plaid nunquam
prindrai qui , meon vol , cist meon fradre Karle in damno sit. (1)

* et in adjudha

TRADUCTION.

Pour l'amour de Dieu et pour le salut commun du peuple chrétien et
le nôtre , de ce jour à l'avenir, en tant que Dieu me donne le savoir et
le pouvoir, je défendrai mon frère Karle et en aide et en chaque chose ,
ainsi qu'on doit en droit sauver son frère. Pourvu qu'il m'en fasse
autant ; et je ne prendrai avec Lothaire aucun accommodement qui ,
par ma volonté, soit dommageable à mon frère Karle.

pour être compris de l'armée de Charles, composée de Francs et d'hommes du
Midi ; et Charles , s'adressant aux Teutons de l'armée germanique de Louis,
répéta la formule du serment en langue tudesque (teudiscà), *théotisque, thioise* ou
teutonique. (V. toutes les histoires de France).

(1) De Mourcin. *Serm. de Charles-le-Chauve et de Louis-le-Germanique*. In 8°,
Paris, Didot, 1815.—Raynouard. *Lexique roman*. II, iij, et *Choix des poés. des troub.*
II, 2. — Mary-Lafon. *Tabl. de la lang. rom. prov.* 118.

Remarquons déjà , dans ce document , la forme toute provençale *salvarai*, *prindrai*, empruntée sans aucun doute , quoi qu'en ait dit Raynouard , à la forme des futurs seconds latins *salvaro* , *prehendero*.

Il ne nous reste aucun monument écrit de la poésie en langue vulgaire de cette époque.

DIXIÈME SIÈCLE

Charte de 960. — Mss. Colb. 465. (1)

Serment de Raymond en faveur d'autre Raymond.

De ista hora in antea , ego Raimundus filius Garsindis non decebrai Raimundum vicecomitem , filium Rengardis , de sua vita nec de sua membra quæ (2) ad corpus tenet , no l'aucirai ni nol' prendrai et tuas civitates non las tolrai ni t'en tolrai.

TRADUCTION.

De cette heure à l'avenir, moi Raymond fils de Garsinde, je ne priverai Raymond vicomte, fils de Rengard, de sa vie ni de ses membres qui tiennent au corps, je ne le tuerai ni ne le prendrai; et tes villes ni les enlèverai ni t'en enlèverai.

Nous voyons paraître, pour la première fois, dans cette charte, les formes *l'*, *las* des pronoms et des articles dérivés du latin *ille*, qui ont passé dans les langues néo-latines.

Il ne nous reste, non plus, aucun spécimen de la poésie de cette époque en langue vulgaire.

(1) Mary-Lafon — *Loc. citat.*

(2) L'original doit porter *que*; mais nous avons copié notre modèle.

ONZIÈME SIÈCLE

Charte de 1061.

Serment prêté par Poncius, fils d'Adalgarde, du camp d'Auriol (1).

De ista hora in antea non decipiat Poncius filius Adalgarda (2) Durandum, abbatem monasterii sancti Victoris.... Ego Poncius supradictus non tolrai ne l'en tolrai supradicto Durando abbati, neque abbatibus qui futuri sunt post eum, neque fidelibus prioribus, supradictum castrum Auriol, neque forcias (3) que ibisunt et in antea ibi erunt, neque castellos neque forcias que in terminio vel in territorio castri Auriol sunt, ne non los en dezembrai, ne non las lur tolrai, ne non lur en tolrai, ne non las lur vedarai, neque ego, etc.

TRADUCTION.

De cette heure à l'avenir, (pour que) Poncius fils d'Adalgarde, ne trompe Durand, abbé du monastère de Saint-Victor... Moi Poncius susdit je ne prendrai ni n'enlèverai au susdit Durand abbé, ni aux abbés qui seront après lui, ni aux fidèles prieurs, le susdit camp d'Auriol, ni les forts qui y sont et à l'avenir y seront, ni les châteaux ni les forts qui sont dans les limites ou le territoire du camp d'Auriol, ni ne les en priverai, ni ne les leur prendrai, ni ne leur en prendrai, ni ne les leur refuserai, ni moi, etc.

(1) Arch. dép. des B.-du-Rhône. *Cartulaire de St-Victor*, n. 758.

(2) Peut-être faut-il lire *Adalgarde*.

(3) Nous trouvons *forcia* employé comme synonyme de *municio*, fortification, dans les *Statuts* de Marseille, Liv. V, Chap. XXXVIII: « De forcis seu municionibus in Massilia non faciendis. »

Remarquons, dans cette charte, notre *que* provençal tendant à se substituer à toutes les désinences du pronom latin *qui*, *quæ*, *quod*, et la première apparition du pronom *lur*, plus tard *lor*, qui a passé dans le roman du nord (*leur*) et qui n'est pas resté dans le provençal actuel.

Fragment du poème sur Boèce (1).

Après le serment de 842, a dit Raynouard, le poème sur Boèce est, sans contredit, le plus ancien des monuments de la langue romane qui sont parvenus jusqu'à nous. En émettant cette opinion, ce savant n'a pas tenu compte, on le voit, des chartes du X^e siècle qui ne sont encore que du latin, où surgissent seulement quelques formes, indices d'une transformation prochaine.

L'abbé Lebeœuf qui a, le premier, fait connaître ce poème, et tous ceux qui, après lui, en ont donné des fragments, l'attribuent au XI^e siècle. Raynouard l'a donné tout entier (*Choix des poés. des Trouv.* II, 4-39). Le manuscrit, qui appartenait à la bibliothèque de l'ancienne abbaye de Fleury, ou Saint-Benoit-sur-Loire, se trouve aujourd'hui à la bibliothèque d'Orléans. L'auteur en est inconnu. En voici un fragment.

Donz fo Boecis ; corps ag bo e pro ,
Cui tant amet Torquator Mallios ; (2)
De sapiencia no fo trop nuallos :

(1) Anicius Manlius Torquatus Severinus Boethius, né à Rome en 470, fut l'un des hommes les plus illustres du V^e siècle par ses vertus, ses talents, ses fautes et ses malheurs. Sa réputation parvint aux oreilles de Théodoric, roi des Ostrogoths, alors maître de toute l'Italie, qui en fit son premier ministre. Accusé de trahison, il fut emprisonné et mis à mort en 524. Il composa dans sa prison son beau livre de la consolation de la philosophie.

(2) C'est le bisaïeul de Boèce que l'auteur inconnu du poème désigne ici.

Tant en retenc que de tot non fo blos :
Tan bo essemble en laiset entre nos
No cuid qu'e Roma om de so saber fos.

Coms fo de Roma, e ac ta gran valor
Aprob Mallio lo rei emperador ;
El era 'l meler de tota la onor : (1)
De tot l'emperi 'l tenien per senor ,
Mas d'una causa u nom avia gensor ,
De sapiencia l'appelaven doctor.

Quan veng la fis Mallio Torquator ,
Donc venc Boeci ta gran dolors al cor ,
No cuid aprob altre dols li demor.
Morz fo Mallios Torquator dunt eu dig :
Ecvos e Roma l'emperador Teiric (2)
Del fiel deu no volg aver amig. . .

TRADUCTION.

Seigneur fut Boèce; corps eut bon et avantageux ,
Lequel tant aima Torquatus Mallius ;
De sagesse ne fut trop incapable ;
Tant en retint que de tout ne fut dépourvu :
Tant bon exemple en laissa entre nous
Ne crois qu'en Rome homme de son savoir fut.

(1) *Honor* est employé comme synonyme de possession dans les *Statuts de Marseille*, Liv. II, Chap. II : « Constituimus ut quicumque habeat honorem liberum, honores vel possessiones..... »

(2) Théodoric-le-Grand était fils de Théodémir, second roi des Ostrogoths. L'Empereur Zénon l'adopta pour son fils d'armes, et l'envoya en 489 en Italie, pour faire la guerre à Odoacre ; Théodoric vainqueur fit périr Odoacre, et régna lui-même sur l'Italie. L'Empereur Zénon eut la faiblesse d'approuver le titre que cet usurpateur s'était arrogé. Il mourut en 526.

Consul fut de Rome , et eut tant grande valeur
Auprès de Mallius le roi empereur ;
Il était le meilleur de tout le pays :
De tout l'empire on le tenait pour seigneur ;
Mais d'une chose il avait un nom plus beau ,
De sagesse on l'appelait docteur.

Quand vint la fin de Mallius Torquatus ,
Alors vint à Boèce une grande douleur au cœur,
Ne crois qu'auprès autre deuil lui demeure.
Mort fut Mallius Torquatus dont je dis :
Voici à Rome l'empereur Théodoric ;
Du vrai Dieu ne voulut avoir ami. . .

DOUZIÈME SIÈCLE

Charte de 1190

tirée des archives du Grand Prieuré de St-Gilles (1).

Conoguda causa sia a trastotz aquels que i son vi son adavenir son (2)
qu'eu Bertrans Guillem don a Deu et als paupres de Jherusalem et als
fraires de la maison de Sant Thomas ad aquels que i son vi son adavenir,
de bon cor e de bona voluntat tot aquo qu'eu ai vi dei aver al tor d'An-
sorie. En la man d'eu (3) G. Baile , maistre de la maison. Aquis son
garantias Guiraut. Sacristan. R. Chardel. R. Forguo. Garner. Rainvart.
Pei. Garners. Arnautz de Trancatallas. Aquels don fon faig en la gleisa
de San Thomas al mes de mai , anno ab incarnatione domini m°. c°. xc°.

(1) Arch. dép. des B.-du-Rhône. — Ordre de Malte, commanderie de Trinque-
tailles, cart. f° 31.

(2) Cette répétition inutile du mot *son* paraît être une faute du scribe, d'autant
qu'on ne la trouve plus dans la même formule, qu'on lit deux lignes plus bas.

(3) Nous serions porté à lire *en* au lieu de *eu*.

Connue chose soit à tous ceux qui ici sont ou sont à venir , que moi Bertrand Guillaume donne à Dieu et aux pauvres de Jérusalem et aux frères de la maison de Saint Thomas , à ceux qui y sont ou sont à venir, de bon cœur et de bonne volonté, tout ce que j'ai ou dois avoir au côteau d'Ansorie. En la main de sire G. Baile , maitre de la maison. Là sont témoins etc. Ce don fut fait en l'église de Saint Thomas, l'an de l'incarnation du Seigneur MCXC.

**Fragment d'un poème composé en 1152, à l'occasion
de la translation du corps de St-Trophime,
apôtre d'Arles.**

L'auteur de ce poème paraît être Pierre Agard qui se donnait comme témoin oculaire de l'événement. C'est sur son manuscrit que Pierre Boysset dit l'avoir copié. Anibert (1) n'en a donné que quelques fragments. Les auteurs de la Statistique des Bouches-du-Rhône (2) en ont transcrit un long fragment qu'ils ont pris pour le poème tout entier. Raynouard (3) en a donné un autre , et c'est celui dont nous reproduisons une partie.

. . . Sant Peyre lo bon pastor
E l'apostol Sant Pol , que era am lor,
Los discipols volgron totz enviar,
Que per lo mont anesson predicar
La sancta fe que Crist lur ensenhet,
E 'l sant baptisme que el Meseis lur donet. . .
A lo cors sans , Sant Tropheme , lo bar,

(1) Mémoires de l'ancienne république d'Arles , III^e part. 400 et s.

(2) III. 157.

(3) Lex. rom. I. 371.

La sieutat d'Arle e tota la region
De riba mar entro sus a Lion. . .
Cant aquest Sant , de Crist bon cavalier ,
Ac fag bastir la gleisa e 'l mostier ,
De seguentre. 1 . fort petit de tems ,
Le bons princes , que regie la gens ,
A la sieutat d'Arle volc repayrar .
Cant o saup Sant Tropheme lo bar ,
Mot alegres e gausent venc ves lui. . .
De Jhesu Crist e de la santa fe
Katholica e del sant batisme
Tant autament lo Sans li prediquet
E tant azaut la feli demostret
Que lo prince fon tot enluminat ,
E de la fe fon mot fort escalfat ,
Si que tan tost volc esser batejat
A la honor de Sancta Trinitat .
Am Patrici, lo sieu filh piatos ,
Qu'era tozet bon e religios. . .

TRADUCTION.

. . . Saint Pierre le bon pasteur
Et l'apôtre Saint Paul , qui était avec eux ,
Les disciples voulurent tous envoyer ,
Qui par le monde allassent prêcher
La sainte foi que Christ leur enseigna ,
Et le saint baptême que le Messie leur donna. . .
Eut le saint personnage (1), S'-Trophime, le courageux (2)
La ville d'Arles et toute la région
De la rive de la mer jusques à Lyon. . .
Lorsque ce saint , de Christ bon chevalier ,
Eut fait bâtir la ville et le monastère,
A la suite d'un fort petit (3) de temps ,

(1) *Cors*, Cours, course. Cour, personne. — *Roche gude. Gloss. Occit.*

(2) *Bar*, Baron, seigneur, homme courageux (id.)

(3) Dans le vieux langage français même, on disait *un petit* pour un peu.

Le bon prince , qui gouvernait le peuple ,
A la ville d'Arles voulut retourner.
Quand sut cela Saint Trophime le courageux,
Fort allègre et joyeux vint vers lui. . .
De Jésus-Christ et de la sainte foi
Catholique et du saint baptême
Si hautement le saint lui prêcha ,
Et si convenablement la foi lui démontra
Que le prince fut tout illuminé ,
Et de la sainte foi fut très fort échauffé,
Tant qu'aussitôt voulut être baptisé
A l'honneur de la Sainte Trinité
Avec Patrice , son fils pieux,
Qui était un garçon bon et religieux. . .

TREIZIÈME SIÈCLE

Lettre des Consuls de Marseille , à Bougie (Afrique), au Viguier et au Conseil de Marseille , du 15 juin 1293.

Al noble baron savi (1) et discret monsenhor en (2) Guillem d'Cadenet ,
cavallier et viguier d' Marseilha , et al noble et onrat (3) conselh d' Mar-
seilla , d' nos en Peire Jordan et en Peire d' Gerusalem , consolz , et d'
totz los mercadiers d' Marseilla , los cals son ara en Bogia , salutz et
compliment d' fermeza d'amor (4). Con so sia causa (5) que nos et nos-
trestres (6) mercadiers siam vengutz en Bogia , et ayam aportat vostras

(1) *Savi*, sage.

(2) *En*, seigneur, sire.

(3) *Onrat*, pour *onorat*, honoré.

(4) *D' fermeza d'amor*, d'assurance d'amitié.

(5) *Con so sia causa*, comme c'est cause, attendu.

(6) *Nostrestres*, pour *nostres*, est un lapsus calami de l'auteur de la lettre.

letras al senhor rei d' Bogia ; et aquelas letras lieuradas et presentadas a la fassa (1) d' senhor rei d' Bogia ; car am lo rei non nos em (2) pogutz veser ; e pregat et requist que nostros dretz et nostras franquezas nos fossan gardatz et salvatz. Vos fam assaber que neguna res que promes nos hayan, antedre (3) ni observar non nos volon. Ans vos fam assaber, senhor, que eneissi com nos d'vrian gardar et salvar, nos fan totz los tortz et las d'smezuras (4) que podon ; et encar que an batut davant nos en la dona (5) alcun d'nostres mercadiers ; car non volian lieurar alcuna rauba (6) que avian venduda entro que fossan pagatz et encar nos fan pagar per forssa lo dreg d'la rauba que vendem enantz que siam pagatz ; et tot aisso es encontra la paz que z es (7) entre nos et els. Don vos pregam, senhor, a vos et al conseil que en aquesta causa prenas bon conseil, tals que sia onor d'dieu e d'l noble senhor nostre rei d' Gerusalem e d' Sizilia e d' la universitat d' Marseilla. E encar vos fam mais assaber, senhor, que l'arais (8) d' Bogia es fort dolentz e iratz d' totz los tortz que om nos fa ; e si ell non era, encar nos en faria hom mais, que nos manten en tot son poder. Per que vos pregam, senhor, que len fassas gracias e len escrivas una letra, que nos non avem mais (9) amic en Bogia mas el (10). Encar vos fam mais assaber, senhor, a vos e al Conseil, que nos non avem pogut acabar que nos ayan fag pagar d' la taverna (11)

(1) Le mot *fassa*, face, ne présenterait aucun sens. Peut-être faut-il lire *fassia* que Du Cange donne comme synonyme de *mansio*, demeure.

(2) *Em* pour *avem*, comme on le voit plus loin.

(3) *Antedre*, de *intendere*, considérer.

(4) *Desmezuras*, injustices.

(5) *La dona*, la douane.

(6) *Rauba*, marchandise.

(7) *Quezes* pour *que es* : *z* euphonique.

(8) *L'arais*, le chef de la marine.

(9) *Mais*, de *magis*, plus, meilleur.

(10) *Mas el*, que lui.

(11) *La taverna*, le débit de vin qui se trouvait dans le *fondegue*. (V. la note ci-après). Malgré toutes nos recherches, le sens de cette phrase est resté pour nous dans l'obscurité. Nous n'avons pu comprendre comment les Consuls se plaignent de n'avoir pu obtenir, du Gouvernement de Bougie sans doute, de s'être fait payer du loyer d'une boutique exploitée par le gérant du domaine, nommé par eux ou par le Conseil de Marseille.

del tems que passat es , sinon d' miei mai ensa , ni so que nos an levat d' lun fondegue (1), non avem cobrat (2). Ja sia aisso que (3) fan cavar li pezaon (4) per far latapia (5). Facha fou a xv jorns d' junch.

(Arch. de l'Hôtel de ville de Marseille.)

Les notes dont nous avons accompagné cette lettre nous dispensent d'en donner la traduction.

(1) *Fondegue*, de *funda*, bourse. Du Cange, V° *fundicus*, dit : Itali etiamnum *fundaco* vocant quod anteriores *fundam*, vel nostri *fonde*. Dom. de Breves in Itinerario Turcico, p. 34 : Les fondics sont des magasins où se serrent les marchandises qui sont apportées des Indes et de Perse par la voie d'Alep..... Sancia Regina Jerusalem et Siciliæ, anno 1325: Universis de Consilio Massiliæ. Veridica insinuatione accepimus quod in Alexandria est quædam domus quæ vocatur *fundicus* Massiliensium.

Du Cange traduit aussi *fundichus* et *fundicum* par magasin, et il donne pour exemple *fundicum blati*, magasin de blé, grenier. Pour nous, nous serions porté à donner à cette expression un sens plus étendu. Les Statuts commerciaux et maritimes de Marseille de 1228, § 49, et ceux de 1253, liv. I, ch. 18, d'accord en cela avec la lettre de la reine Sanche, parlent des *funditus* qui servent de magasins pour les marchandises et de logement pour les marchands, et où se trouvent, en outre, une boutique de tailleur, une boutique de cordonnier, deux boutiques de pelletiers, un bureau d'écrivain, un débit de vin, et des logements pour tous ces industriels. Ces *fondics* se rapprocheraient donc beaucoup de ce que l'on appelle à Marseille un *domaine*. Les Statuts parlent également du *fundegarius*, le gérant du domaine, qui était autorisé à tenir le débit de vin.

(2) *Cobrat*, recouvré.

(3) Peut-être faudrait-il lire *Jassi aisso*, je couche, j'ajoute ceci.

(4) *Pezaon* (*peazo*, d'après Rohegude) fondement.

(5) *Latapia*. Ce mot aurait-il quelque rapport de parenté avec les mots romans *atapir*, cacher, *a tapi*, en secret; avec le vieux mot français *tapinage*, lieu caché; et avec les expressions usuelles aujourd'hui *en tapinois*, secrètement, et *se tapir*, se cacher ? Dans ce cas, nous traduirions *la tapia* par la prison, le cachot.

**Fragment inédit de la Vie! de Saint Honorat ,
poème en vers romans composé par le Troubadour
Raymond Feraud , à la fin du XIII^e siècle.**

Le fragment que nous donnons ici de ce poème , tiré du MSS. 624 de la bibliothèque d'Aix , se trouve à peine indiqué dans la *Vida de Sant Honorat*, de Sardou.

On s'apercevra facilement que l'auteur n'a pas écrit son poème en pur provençal , ce dont il a eu soin de nous avertir lui-même en disant :

E si deguns m'asauta
Mon romanz ni mons ditz ,
Car non los ay escritz
En lo dreg proensal ,
Non m'o tengan a mal ;
Car ma lenga non es
Del dreg proenzales.

Et si quelqu'un m'attaque — mon roman et mes dits , — car ne les ai écrits — en le droit (pur) provençal , — *qu'on* ne me le tienne à mal ; — car ma langue non est — du droit (pur) provençal.

Cet aveu d'un troubadour , qui était gentilhomme provençal , d'après Jean de Nostredame , est précieux à noter. Il nous prouve que nous avons été dans le vrai , lorsque nous avons dit , page 34 , que les troubadours écrivaient dans une langue factice qui n'était point la langue vulgaire ou le provençal , et qu'ils n'employaient què dans leurs poésies. Dans ce poème , on sent que le poète , écrivant pour tout le monde , a voulu employer la langue vulgaire ; mais qu'il n'a pu néanmoins dépouiller com-

plètement le vieil homme et qu'il a donné à son récit une teinte assez prononcée de la langue romane des Troubadours ; et il l'a avoué franchement.

On peut d'ailleurs facilement s'en assurer, en comparant cette pièce soit avec le fragment du récit de la translation de St-Trophime qui précède, soit avec le fragment des *Planchs de Sant Estève* que nous donnons ci-après.

Aisi dis com lo prince de Narbona menava sa molher a la ydolo de la Turbia (4) et com sant Honorat delieura la molher de mort. (Chaque partie du récit est précédée d'un titre semblable indiquant le sujet que l'auteur va traiter).

Naymes, per aquest atayna ,
Menava Tiborc la mesquina
A la torre que vos ay contat.
Mays ella parlet en privat
A Sant Honorat en Lerins ,
Que la conforta et li dis :
Cara filha , del falhiment
Ayas dolor et marriment ;
Car pueys que ben y es confessada ,
Lydolo non est ausada
Que puesca de vi nul mal dir.
Et va prendre de son vestir

(1) La Turbie, monument attribué à Auguste et que l'on voit encore près de Nice, sur la route de Gênes. Près de ce monument, un sorcier fit bâtir une tour renfermant une idole que les maris jaloux venaient consulter et qui était redoutée des femmes qui avaient failli à leurs devoirs d'épouse. Il est fait mention de la Turbie dans le traité connu sous le nom de *Chapitres de Paix*, intervenu le 4 des nones de juin 1257, entre Charles, comte d'Anjou, marquis de Provence, et la ville de Marseille. Il est dit dans l'article XV de ce traité, relatif aux *cavalcades* stipulées en faveur de ce souverain, qu'elles se feront au delà du Var, jusques à la Turbie, *et ultra Varrum usque ad Turbiam*.

De sa cognilha un pannet.
Al cap de la dona o met ;
Del velh de la dona o cubri ;
Et dis li : non ayas consir
Que ja non seras desellada
De lydolo malaurada.
Ara sen va a la Turbia ;
Naymes, en sa companhia,
A la ydolo ses presentat.....

TRADUCTION

Naymes, pour ce mal,
Conduisit Tibore la pauvrete
A la tour que je vous ai contée.
Mais elle parla en particulier
A Saint Honorat, en Lérins,
Qui l'encourage et lui dit :
Chère fille, de votre faute
Ayez douleur et remords ;
Car puisque bien êtes confessée,
L'idole n'est pas assez hardie
Qu'elle puisse de vous nul mal dire.
Et il va prendre de son vêtement
De son capuchon un lambeau.
A la tête de la dame le met ;
Du voile de la dame le couvre ;
Et lui dit : n'ayez souci
Que jamais vous serez décelée
Par l'idole maudite.
Maintenant elle s'en va à la Turbie ;
Naymes, en sa compagnie,
A l'idole s'est présenté....

Et l'idole se garda bien de dire la vérité. La protection du capuchon de Saint Honorat fut efficace; et le prince de Narbonne retourna avec sa femme, plus que persuadé de son innocence.

QUATORZIÈME SIÈCLE

Extraits des Privilèges Municipaux de la ville d'Apt.

XLII.

Item , avem privilege del rey Karle segon , e cartas de ordenations antigas , aprohadas e confermadadas , que deguna persona non ausi metre . ni far metre , ni aportar rayms ni vin dau truy luoc , ni dau truy terrador en la ciutat d'At ; e qui o trobaria puesca sensa deguna punition rompre los barrals o vayssels , o autras aysinas en que si aportarie. Empero (1) los rayms dels homes e del terrador de Sanhon (2) si puescan adurre en esta vila , mas que (3) fraus non y aya. E li homes de la dicha ciutat que aurién rayms allons (4) , fora lo terrador de la dicha ciutat , de lur vinhas proprias , o de facharias (5) , los puescan aportar e metre dentro la ciutat , empero que (6) fraus non y aya ; e vin degun intrar non y si ausi ni

(1) *Empero*, néanmoins.

(2) Pourquoi cette exception en faveur des raisins du territoire de Saignon ? Nous l'ignorons.

(3) *Mas que*, pourvu que.

(4) *Allons*, ailleurs.

(5) *Facharias*, affermées. Pour préciser le sens de ce mot, Du Cange, V° *Facheria*, cite la phrase suivante d'une charte de l'an 1395 : Pontius Labiere Præpositus Tolonensis dat et concedit ad *facheriam*, sive *rentam*, jura, domos, terras, etc.

Facherius signifie fermier dans les *Statuts de Marseille*, Liv. II, Chap. XXXII : « De facheriis vinearum et agrorum. » Chap. XXXIII : « De non imponendis novis servitutibus facherio. » Liv. V Chap. XLV : « De gardia vinearum. Quod nulla persona..... possit vel debeat..... accipere vel accipi facere gardiam in ali- quibus vineis donec facherii ipsarum vinearum vindimient ipsas vineas.... »

Faciaria, bail, location (Rochegude, *Gloss. occit.*)

(6) *Empero que* pourvu que.

puesca. E es senhat lo dich privilege an las cartas per lo nombre de XIX. (4)

XLIII.

Item , fon aordenat per lo conselh de consentiment del juge , car en lo privilege si conten que lo conselh pogues far e aordenar sus los rayms tant solamens , car si trobava que alguns metien rayms en la dicha ciutat a frauds , que deguna persona non ausi metre del sieu ni dau truy en la dicha ciutat , rayms si non del terrador de Sanhon , sotz la pena de cent liuras e de perdement dels rayms e de las bestias , las muytat a l'accusador; confermant lo capitoul sobredich del vin. E es scricha la dicha ordenation el libre del Conselh.

(1) Cette interdiction d'entrer dans les villes le vin et les raisins non récoltés dans leur territoire est très-commune dans le moyen-âge. Nous la voyons établie dans les *Statuts de Marseille*, Liv. I, Chap. LXVI, et dans les *Chapitres de paix*, art. XXXIV, article reproduit textuellement dans le chap. XXXIII du liv. VI des *Statuts*, lequel excepte pourtant de l'interdiction les vins étrangers destinés à la table du souverain, « excepto vino quod feretur pro domino Comite vel domina » Comitissa vel eorum familia ad bibendum , quando venirent ad Massiliam et ibi » morarentur..... »

Nous trouvons cette même interdiction consacrée par une charte, en date du 8 novembre 1252, de Sibille, dame de Trets, de Toulon et de Castellane, qui interdit, sur la demande des Toulonnais, l'introduction dans Toulon des vins et raisins récoltés en dehors de son territoire. (Arch. mun. de Toulon, Série AA, art. 1). Plus tard, le 28 novembre 1292, Charles II confirma ce privilège, mais eut soin, comme à Marseille, d'excepter de l'interdiction les vins étrangers destinés à sa table. (Id. Livre rouge, f° VIII).

Si nous ne trouvons pas à Apt une semblable exception, nous constatons, dans les Statuts de Marseille, une analogie singulière avec ceux d'Apt. On pouvait introduire à Marseille des vins et raisins des terres dépendant de la juridiction du château de Saint-Marcel, comme à Apt ceux du territoire de Saignon.

LXXVIII.

Item , si deu pagar la vintena partida de deyme dels rayms , la cal si deu portar per un cascun als truels daquellos a qui si deu pagar lo deyme , en tal manera que al comensament de vindumas , la gleysa o levesque o li autres a qui si paga deyme deyan aver lur truels lavatz e aparelhatz a recebre lur deyme ; e si non o avian , que basti (1) als ciutadans o ad aquellos que pagan lo deyme , que la lur porton a lur ostal e aqui lo descargon on si vuelhan e lo laysson.

(Ch. Giraud — *Hist. du droit franç. au moyen-âge, II.*)

Ce document , non plus que le suivant , n'a pas besoin de traduction pour être compris.

Fragment des Planchs de Sant Esteve.

Ce cantique est l'histoire rimée du martyr de St-Etienne , que St-Luc nous a raconté dans les Actes des Apôtres. Il se trouve dans un vieux martyrologe de l'église de St-Sauveur d'Aix , transcrit en 1318 et déposé aujourd'hui à la bibliothèque Méjanes de cette ville.

Le texte que nous donnons , copié avec soin du manuscrit lui-même , présente quelques différences avec ceux que l'on trouve dans Raynouard (II. 146), dans la *Statistique des B.-du-Rhône*

(1) *Que basti*, qu'il suffise.

(III. 162) et dans les *Variétés Religieuses*, page 183, récemment publiées par Makaïre à Aix.

Sezes (4) senhors e aias pas.
So que direm ben escoutas.
Car la lisson es de vertat.
Non hy a mot de falssetat.

Esta lisson que legirem.
Dels fachs dels apostols trayrem.
Lo dich san Luc (2) recontarem.
De sanc Esteve parllarem.

En aquel temps que Dieus fom nat.
Et fom de mort ressuscitat.
Et pueys el cel el fom puiat (3).
Sant Esteve fom lapidat.

Auias (4) senhors per qual razon.
Lo lapideron li fellon (5).
Car connogron Dieus en luy (6) fom.
Et fes miracle per son don.

(1) *Sezes*, asseyez-vous.

(2) L'histoire de Saint-Luc.

(3) *Puiat*, monté.

(4) *Auias*, écoutez.

(5) Le MSS porte actuellement *los fellons*. Mais le mot *li* a été surchargé, et l'on peut encor l'apercevoir à travers l'écriture plus récente et l'encre plus pâle de la surcharge. Le S de *los* et celui de *fellons* ont une forme plus récente, et à travers le S de *fellons* on voit encore le point qui termine chaque vers. Raynouard a, comme nous, donné *li fellon*; mais, par une étrange contradiction, il a conservé *los fellons* dans la strophe suivante.

(6) Le MSS portait primitivement *luy*: mais *luy* est barré, et par dessus et dans l'interligne, on lit *el* d'une écriture plus récente. Nous avons conservé le *luy* primitif du MSS.

En contre luy corron e van
Li fellon Libertinian (1).
Et li cruels Cilician.
Els autres Alexandrian.

Lo ser de Dieu e la vertut.
Los messongies a connegut.
Los plus savis a rendut mutz.
Los bons et mals * totz a vencutz...

* *Los paucs, los grans.* Rayn.

Chanson

contenue dans une sentence rendue le 24 Avril 1303 ,
par la Cour de Draguignan , contre Jean Nicolas ,
de Pignans , auteur de la dite chanson (inédit).

Rogier bona foras nats
Si rendias los tortz quavez fatz
Amcal que cascun los perdoni.

Car si aco vos non fatz ,
En infern anas tot clar
Lams a mala ventura.

Pinans as escarcaiat
Als almornas las gitat
Tant nos fag de desmesuras.

(1) Tous les écrivains qui ont reproduit cette pièce disent : *los fellons losbertinians*. Pour nous, nous avons cru devoir restituer le texte primitif qui était : *li fellon libertinian*. Il est vrai que du premier *li* une surcharge plus récente a fait *los*; un *S* a été ajouté à *fellon*; le second *li* est aussi devenu *los*, un *S* a été ajouté à *bertinian* et de *libertinian* on a fait *losbertinians*, qui ne signifie rien. On aurait pourtant dû savoir que les *Libertini* étaient une secte de juifs qui descendaient de

Si n'avias contre probestat
Non (1) rendrias los tortz quaves fatz
Per sobras de desmesuras.

Si tos tortz non vols desfar
A Dieu merce debes clamar
Con aquels los ti perdoni.

(Archiv. départ. des B.-du-Rh.—Tour du trésor, lettre K, 26^e liasse, cart. 8, cote moderne).

Nous allons hasarder une traduction de cette pièce, souhaitant que d'autres plus habiles éclaircissent les obscurités qu'elle contient encore :

ceux que Pompée et les autres généraux romains, comme Gabinus, Sosius, etc. , avaient amenés captifs à Rome et qui avaient ensuite recouvré la liberté. Ils retournèrent à Jérusalem lorsque Tibère chassa les juifs de toute l'Italie. Mais les autres juifs, qui n'avaient jamais été esclaves, se seraient regardés comme souillés s'ils les avaient reçus dans leurs synagogues ou leurs assemblées; ce qui les obligea à faire une secte et même une synagogue à part. (V. Moreri, V^e Libertins — Dom Calmet, *Dict. de la Bible*, V^e Synagogue — Berruyer, *Hist. du Peuple de Dieu*, Comment. sur les Act. des Apôt.).

Le correcteur du Martyrologe n'avait donc jamais lu le verset 9 du chap. VI des Actes des Apôtres où saint Luc cite les *Libertini*, les *Alexandrins* et ceux de *Cilicie*, comme disputant contre Étienne. « Surrexerunt autem quidam de synagoga quæ vocatur Libertinorum, et Cyrenensium, et Alexandrinorum, et eorum qui erant a Ciliciâ et Asiâ, disputantes cum Stephano. » Il aurait vu que la strophe du cantique n'est presque que la traduction littérale de ce verset; et il n'aurait pas altéré à la légère le texte si pur du Martyrologe. Ce correcteur si peu intelligent aurait-il été un espagnol à l'oreille de qui *el* et *los* auraient mieux sonné que *luy* et *li*? Avec un peu d'attention, il aurait vu que l'auteur du cantique a employé *el* et *li* comme sujets : *el* fom puiat — Lo lapideron li fellon — *Li* fellon libertinian — *li* cruels Cilician; et qu'il avait dit *luy* et *los* aux cas obliques : Dieus en *luy* fom — En contre *luy* — *los* messongies a connogut — *los* plus savis a rendut mutz — *los* bons et mals totz a vencutz. Il aurait aussi vu qu'en écrivant les sujets *fellon*, *Libertinian*, *Cilician*, *Alexandrian*, sans S, l'auteur du cantique s'était conformé à la règle grammaticale qui voulait alors qu'on réservât le S pour les cas obliques du pluriel.

(1) *Non*, sans doute pour *nos en*.

Roger , tu serais d'un bon naturel — si tu réparais les torts que tu as faits—pour que chacun les pardonne.

Car si cela tu ne fais—en enfer tu vas tout clair (tout droit)—boiteux de mauvais augure.

Tu as ruiné Pignans — à l'aumône tu l'as réduit—tant tu nous as fait d'injustices.

Si tu n'allais contre la probité—tu nous rendrais les torts que tu as faits—par surcroît d'injustices.

Si tes torts tu ne veux réparer — à Dieu tu dois crier merci— pour que lui te les pardonne.

QUINZIÈME SIÈCLE

Testament d'un Juif du 26 septembre 1493. (fragments)

(Étude de M. de Sauvecanne, not. à Marseille)

In dei nomine amen. Anno incarnationis ejusdem millesimo quadringesimo octuagesimo tertio et die vicesima sexta mensis septembris, notum sit cunctis presentibus et futuris quod magister Bonjues Orgerii judeus, phisicus et sirurgicus civitatis Massiliæ suum fecit et condidit testamentum sumptum in quadam cedula papiri subsignata manu sua propria in lictura ebrayca, quam publicari fecit in eisdem verbis vulgaribus in eadem cedula scriptis, per me notarium infrascriptum in presentia testium suscriptorum ad cujus licturam coram testibus infrascriptis ego idem notarius publicus processui sub hiis sequentibus :

Tenor testamenti dicti magistri Bonjues Orgerii.

Ayso es lo testament de mestre Bonjues Orgier juzieu , chirurgier et phisician de Marsilha.

En nom de Dieu sia ; amen. Yeu Bonjues Orgier, juzieu, sirurgian et phizissian (1) de Marsilha, filh de Brescas Orgier et Belastor, marit et molher, jusieus d'Arles, sa de penssa et de entendament, jassi aysso que me senta greu de ma persona per la senectat in que son devengut, considerant las casas de la mort que venon subitament, afin que apres mes jorns non selha question ny debat entre mes successors, enfans et herities mieus infrascripts, local fau como senseg.

Premierament, quant plaira a Dieu de mi appellar daquest monde, li recomande mon arma et mon esperit et als cherubins et seraphins et a tots los angiels de paradis, et ordone que se yeu moris de matin, que me devon tenir a mon hostel huich horas apres mon deffailhiment. Et ordone et vole que a honor de Dieu, per bastir la teulissa de l'escola major et la metre a dos eguots (2), que sian donats XXV florins una ves (3) de mes bens...

Item ordone et vole que lo jor del grand dejuni (jeûne), sia donat hun cartin doly per alumynar la luminaria del dit jor et continuar quatre ans aldit jor, losquals quatre monton huna milherola accomensar lo premier an passat apres mon trespasament ; et vole que una alampi sia alumanda en mon nom a totas las horas durant l'an de mon deffailhiment a mes despens...

Item, a cascuna de mas noras, dotze palnes de lanet fin, a razo de fl. V e miech la cana, per far un mantel a cascuna per celir me apres mon deffailhiment....

(1) *Phizissian*, médecin. On lit : *l'art de chirurgia o phisiqua*, l'art de chirurgie ou médecine, dans les *Cridas et preconizations annualas de la villa de Thollon* (Toulon) traduites en langage vulgaire en 1557. (in-4°, Aurel, à Toulon, 1863, page XV.) — On lit aussi *phisici et chirurgi*, médecins et chirurgiens, dans le chap. XXXV du liv. II des *Statuts de Marseille* (1253).

(2) *A dos eguots*, à deux pentes.

(3) *Ves* pour *fes*.

Aysso es mon darnier testament , local vole que valha a tot temps , cassant et revocant tot altre se ges nen avia fach pregant voltres senhors que ses ayssi presens que de aquest mieu present testament port en log et temps testimony de veritat ; et pregue aussi ben vos Guillaume Pagès notari public de Massilha que aquest mieu present testament auses coma vos ay dictat a vos scrich que als dichs mos herities ne trajas instrument et a tots altres que atocara can seres requist , et en testimony daquest mon present testament yeu dich mestre Bonjues my son ayssi sotscrip lo xxvj de septembre lan mil iiijlxxx tres. .

BONJUES ORGIER.

Cantilena in Natali Domini (*fragment*).

L'abbé Dubreuil a , le premier, fait connaître cette pièce qu'il trouva transcrite à la suite d'un manuscrit de la Vie de St-Honorat, de Lérins, daté de Fréjus, an 1440. L'auteur en est inconnu.

Au grant alegrier annem visitar
La Verges Maria , el sieu bel filh car.

Nostre senhor Dieus tramete del cel
Messagier nouvel l'ange Gabriel,
De Joseph l'esposa pres a saludar
La Verges Maria, e a gratular.

Ave , Verges pura , non aias temor ,
Car en tu s'enclina nostre salvador ;
E sera fach home per nos asalvar,
Lo filh de l'altisme, d'aysso non duptar.

Lo Sant Sperit sobre tu vendra ,
Car en tu s'enclina , e solombrara ; (1)
E seras tu mayre del filh de Dieu car,
Precios e sanct , non aura ges par.

(1) T'ombragera , te couvrira de son ombre.

E tantost la Verges , ambe humilitat
Respondet a l'angel plen de sanctitat :
De Dieu su serventa , per son plazer far ,
Fassa , si ves , mi segon ton parlar.

Quant hac consentit Dieus a encarnar ,
Lo Sanct Sperit tost hi va hobar ;
E molt sotilment l'annet emprenhar ,
E , cant venc son temps , la fes enfantar .

La Verges Maria , cant l'enfant fom nat ,
En petis drapes l'a enveloppat ;
Entre lo buou e l'aze lo va repausar ,
E dedins la grupia lo van adorar .

Quant lo buou e l'aze lo van regardar ,
Els si aginolhron , van lo adorar ;
La palha , el fen laysseron estar ,
Per so que la mayre lo pogues colcar (4)...

SEIZIÈME SIÈCLE

Lettre de Félip de Casaulx aux Consuls de Marseille , du 2 mai 1539.

Messenhors , per Jaques lo bonetier ha 23 dal passat , vos ai escrit et mandat las letras obtengudas per la causa de la sal contra nostres mestres racionauz , ambe la forma que avias aprociadas , ambe avis et conseilh. Ausi las auras executadas ambe deligencia , como portan ditas letras.

(4) *Colcar*, coucher.

Lo 24 daldit per lo present portador resauperi vostra letra que dises creses que en tant de temps que ai demorat aia fach tout so per que era vengut. Vos ai escrit plusors fes que non restava ni es restat de l'aver fach per falta de solicitar, de deligencia et empleguement d'amis communs. Si non en sias agus informas, lo poires estre tojort tant de messenhors que an las affaires entre mans, comens'daquelas que son aisi et an seguit coma mi. Sabes bèn, non es a mi poder faire tenir conseilh privé, sensa loqual non si pot faire. Car vos prometi que si autrament si fossa pogut, monsur lo chancelier laguessas fach volontier et de bon cor; mais per non poder el anar a la court, totas las causas que faut que passon per conseilh privé an restat indecisas, come cresi de tout sias ben informas.

Ausi dises creses aia fach so per que mavias escrit per lautra mandada per Jaques bonetier; vos ai mandat que non ai resauput una letra que dises maves mandada, en laquala mi mandavas so que volias que ieu fessa. Si aguessas mandat per qui la mandavas, auria vist de la recobrar; mais per non laver aguda, non podi devinar que lia dintre.

Ausi mi mandas que men vagua et que la vila non vol plus despendre mais; non ai vist que mi mandas degun argent, senso loqual non podi ren faire, ni pagar mon hoste.

Si aguessas fach pagar a temps degut, como vos avia mandat, lo marchant que mavia prestat 40 escuts, men tornaria prestar volontier mais; ieu hi anaria ara ambe crenta. Ieu ai desborsat per la vila plus de 30 escuts d'or; ausi monsur lo baron de Sant-Blancart men prestet aquest mes de fevrier 50 escuts d'or. Navia escrit a mon filh; non sabi si lous li aves paguat, car eran a sa primera requesta, et non vodria per ren li fossa estat falhit; car vos prometi, mi vengueron ben a prepaus. Si un personnage que es en court non ven aisi, mi faudra atendre lous marchans vengon de Lion, per veser men preston a linteres.

Que sera per fin de letra, apres mestre recomandat de bon cor a vautres, preguant nostre senhor vos done bona via et longa. De Paris aquest segount de mai 1539. Per lo tout vostre bon ami

FELYP DE CASAULX.

(Arch. de l'Hôtel-de-Ville de Marseille).

Extrait des registres de la Commune de Pourrières.

(*Inédit*).

1551 et lo 12 de julhet ses assemblat lou q̃sel de Porrieros a la mayson de la villo per davant moss. lo baille.

Los calz an cõclus que atendut que los hobriers (1) de la gleyso dison et aquo es vray que y m̃aco tout plen des abeilhamens per faire bon servisy de la d. gleyso et ausi las campanos son totos rompudos que ño pouado sonar , an cõclus que M. Baynet Bolhõ vago en Avignõ per so ques obrier de la d. gleyso per parler au prieur etly faire entendre de tot se que y manco.

23 julhet. . . an cõclus que Antono Silve et Baynet Bolhon vagon en Avignon per parler a prieu que faso tot plen de causos que manco a la d. glise (2) tant vestis que autres causos.

Ce n'est qu'à partir de ce siècle que l'on voit l'*a* final des substantifs féminins remplacés par *o*. Le Dénombrement des bailliages de Provence (dans lequel ne sont pas comprises les villes du Comtat, bien entendu), que l'on trouve à la suite de *La Meygra Entrepriza* d'Antonius Arena, est le premier ouvrage imprimé où se remarque cette substitution; il est de 1537.

Quatrain adressé par Pierre Libertat à son ami le Capitaine Pierre Paul.

Ce quatrain, qui n'a de remarquable que le nom de son auteur, fait sans doute allusion à quelque détail intime et

(1) *Hobrier* ou *obrier*, fabricant, marguillier.

(2) La délibération du 23 juillet paraît avoir été rédigée par un autre écrivain que celle du 12.

inconnu de la vie de Libertat ou de son ami, le Capitaine Pierre Paul.

Sarie pecat de tuar lou diou vinous,
Sensso apointar (1) sa mouort et sa querello ;
Et per enssim parlen li en pau touy dous ,
Per avysar quan fau de pinatello. (2)

PIERRE DE LIBERTAT.

(MSS. de la Bibl. de Carpentras n° 378 , intitulé *Lei rimos de Pierre Paul, pouète prouvençau.*)

Chanson

à la louange de quatre demoiselles d'Apt.

Nous ne donnons cette pièce comme un modèle ni de clarté ni de style ; nous n'y avons vu d'intéressant que son titre. Rien n'a pu nous révéler , malgré nos recherches , si les personnages dont l'auteur se complait à célébrer les vertus et les qualités ne sont pas une pure fiction.

De quatre rarettas quiou ay reconegut
En quatre ninfos d'Apt parelhos en quatre angys ,
Ay vougut conpousar coumo liero degut,
Et dessus mon rebec (3) cantaray sas louvangys.

(1) *Appointar*, apaiser. C'est dans ce sens que Brueys a dit :

Appointas lou poulidament (I. 333 — *Rencontre de Chambrieros.*)

Songeas donquos de venir leou

Appointar aquello querello. (II. 274 — *A Monsu de Montouliou.*)

(2) *Pinatelle*, ancienne pièce de monnaie de six blancs ou dix liards, frappée à Sisteron et à Toulon, pendant la ligue.

(3) Le *Rebec* était autrefois un violon à trois cordes.

Ben que mon esperit non my permette pas
De las levar tant haut coumo sy dourrie faire,
Touteiffès mon vouler non sara jamay las
De quantar sas vartus coumo va soubray faire.

Un jour ery assetat dedins un prat melhat , (1)
Regardan son troupeu lou lonc de la rebiero ,
Quere dayse ravit et quasy eimervelhat
De tant de perfecions a mas quatre bargiero.

Annetto , vonte lia outant de perfecion
Quaie jamays agut gardianno de nostragy,
Fa lusir au mitan la grand desposicion
Que nes a comparar a la bicho sauvagy.

Ypollitto en beutat pareissié (2) dins lou prat ,
Car bravament fasie la gayo revenenssy , (3)
Tant de perfecions et tant de rarettat ,
Mai subre tout aquot ero sa contenenssy.

Jannotto , que l'esprit ero lou plus soutiou (4)
Que sy sie jamays vist de nostro souvenenssy ,
Sa bello humour a tout deroubar li vourriou ,
Surtout son entreten , sensso non far silenssy.

Tourouno quen un mont la prodigalitat (5),
Dou beu juec quello fa sara la plus eimablo ,
Que la perfecion , l'esprit et la beutat ;
Son non sara chanjat en perdo (6) desirablo.

(1) *Meilhat*, émaillé.

(2) Faudrait-il traduire *pareissié* par *faisait paraître*?

(3) Peut-être *reverenssy*.

(4) *Soutiou*, fin, subtil.

(5) Vers peu intelligible.

(6) Peut-être faut-il lire *perlo*.

Sy ben dins aqueu prat dautros bargieros lia ,
Va vouolle confessar et liajustar cresensso ;
May ben quauquoto sie (1) encaros ben que nia ,
Jamais non nes vengut a nouostro couneissensso.

Adiou bello clartat , adiou desposicion ,
Adiou bel esperit , adiou plesento facy ,
Continenssy , ben juec , adiou perfecion ;
Tenes my , sy vous plas , a vouostro bonno gracy.

(MSS. de la Bibl. de Carpentras n. 379 , intitulé : *Las humours de Michel Tronc* , f° 74.)

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Extraits d'une Instruction du P. Allègre, R. Minime, à Marseille, sur l'Évangile du 4^e Dimanche après Pâques.

Meis freros , Jesus-Christ , selon l'évangilo d'aquest jour , dins la derniero ceno que fet eme seis disciples , prenie congié delous et ly disie que retournavo vers aqueu que l'avie mandat. *Vado ad eum qui me misit*. Lou pèro éternel l'avie mandat dins lou mounde per consolar leis paures affligeats , per prechar leis voyos de salut , et per l'effusion de soun sang et la perto de sa vido nous retirar de l'esclavage de Satan

La premiero voyo que J.-C. a gardat per anar a son pèro , es la voyo de puretat. *Viæ illius viæ pulchræ, id est sine sorde*, coumo dit sant Bernard ; aquo es la voyo que n'autres deven tenir , si voulèm anar apres eou et nous approuchar de Diou ; l'infer es l'esgout de l'immondicitat. La saletat es

(1) Peut-être *fes* au lieu de *sie*.

un canau que si descargo dins l'infer , mais per lou ciel ren non sen pou
approchar de sale et d'impur. *Nec intrabit in eam aliquid coinquinatum.*
. Per pareisse davant Diou , non faut pas aver ny taquo ny
souilluro , et alors n'y a plus ges d'obstacle , ges de difficultat , poudes
passar pertout

Lou corps es destinat a pourrituro, leissen lou coumo Diou la fach ; mais
l'amo qu'es destinado per lou ciel , sachen de l'ornar de toutos sortos de
vertus , particulierament de la puretat , afin qu'estant ben neto , pouasque
eme J.-C. anar a Diou dins lou ciel.

(*Instructions morales* per lou Pèro Alegre. In-12, Marseille, Garcin ,
1688).

Fragments

d'une Ode inédite à la louange de la Provence ,

par Remerville de Saint-Quentin , d'Apt.

Muso , per q'u la memori
Deis antiques Troubadours ,
Consacrado dins l'histori ,
Brillo encaro en nouestreis jours ,
Soufflo un pau dins ma peitrino
D'aquelo furour divino
Qu'animavo seis cançons ;
Lou deve de ma neissenço
Per celebrar la Provenço
Ven reclama tei liçons.

.
Quand lei sacrados paraulos ,
Que prononcé lou destin ,
De la libertat dei Gaulos
Agueron conclu la fin ,
Que de legions nombrousos

Sous leis aiglos orgueilleusos
Soumeteron lou pays ,
Nouestro Provenço cherido
Fouguet leou la favourido
De sei mourtaus ennemis.

Provenço que tous leis agis
An cantado eme plaisir ,
De quant d'autreis avantagis
Occuparias mon lesir !
D'eici , sous la feuille verto ,
La miongrano entreduberto
M'offro un courau delicat ;
Et d'eila ma man levado
Est doublament attirado
Per la figo et lou muscat.

Dins l'endrech ounte me meno
L'esprit que conduit mei pas ,
Floro tout l'an se permeno
Senso creigne lei verglas.
La biso n'es interdito ;
Lou soulet zephir habito
Un ciel tant doux et tout beou ;
Son air attiro lou mounde ,
Et la terro se li fonde
En fouens de sucre et de meou

.
.

Cette pièce, qui paraît avoir été écrite en 1690, nous a été conservée dans les manuscrits du P. Bougerel.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

Péroration de l'Oraison Funèbre de Messire Cardin Le- bret, Conseiller d'État, etc., prononcée dans l'église de St-Laurent par M. Pourrière, curé de la paroisse de St-Ferréol à Marseille, le 17 mai 1735.

Aprés aquo , diguen plus ren. Councebés assez , messiés , tout ce que se pourrie dire. Un Intendant de Justici, des Finanças, de la Pouliço, doou Coumerço, un Premié Président, un Coumandan, qu'a gouverna la Prouvenço pendent de temps infinis, et qu'en viven seloun soun rang, senso faste, senso ourguil, es moïer senso augmenta soun heiretagi, foau estre mai que desintereassa....

Per ben counûisse leis hommes, lei foau veire en Plaço. Aquo es la peiro de toquo. Pouden pas doutar doau destacamen de Moussu LEBRET, puisque noun soulamen n'avie pas proufita deis avantagis qu'aurie pousqu retira de seis chargeos et de seis emplois; mai qu'emplegavo lei ben que lou Prince li dounavo en recoumpenso de sei servici, et sei propres revengus, au soulageamen deis autres.

N'ai assés dich, Messiés, per augmenta vouestrei regréts; mai noun pas per lou lauza coumo merito. Toteis seis actiens, tous seis sentimens, toutosa counduito es toujours estado tant pleno de justici et demisericordi, que deven creire que Dieou l'aura douna la vido et la glori. *Qui sequitur justiciam, etc....* Noun, messiés, n'es plus tems de ploura; noïestrei larmos et noïestrei gemissamens soun troou intéressas. Dieou nous la leva, aqueou Grand Homme, per nous puni de noïestrei fautos. Apeisen sa coulero per noïestro soumissien eis ordre de sa Prouvidenci: unissen noïestrei prieros à n'aquelei de noïestre sant Evesque, que va faire coula lou sang de Jesus-Christ per eou, su l'auta; et esperan fermament qu'aqueou Grand Homme, qu'avie travailla ame tant de zélo, d'aplication et d'assiduita à nous rendre hurous su la terro, aura trouba la vido et la glori éternelo. Ansin sie.

(In-4° Marseille, Dominique Sibié, sans date).

Lettro

d'un païsan prouvençau a seis amis, en 1789.

(*Fragments*).

Qu'es eisso, meis bouens amis ? Es-t-i quaouquo maladie d'aquelleis que lou printem fa venir quaouqueis fes , que vous fai revoultar ? Entendi dire que pertout se fa de pillâgis , de ravâgis , de vols , et que menâssoun de tuar et de mettre fuech ; et àoujoun dire qu'es lou bouen tem qu'es vengut ; que lou règno d'ouo pòple es arribat ; et qu'aquò es la voulounta d'ouo Rèi.

La voulounta d'ouo Rèi ! Quinto messonjo ! Lou Rèi pourrie-t-i vouguer lou desordre et la rouino de soun Rouyaoume ? Lou Rèi noun voou que lou bèn ; et souto lou pretèste impie de faire sa voulounta , se coumette touto sorto de maous....

Disez que vouestro counditien es trop duro , qu'es questien de la changear ; qu'avez istats trop longtem ouprimas , et que foou que siegues mèstres à vouestre tour.

Mai qu'es que voulez changear ? Es-t-i en bèn ou en maou que voulez changear ? Es ben clar qu'es en maou , et que serquas a rendre vouestro counditien encaro plus piro que noun es ; car que li a de plus pire que lou desordre dins louquaou precipitarias lou rouyaoume en pas vous soumettèn a seis léis....

N'es pas la distributien inegàlo deis richéssos qu'es un maou ; se voulez faire attentien ouo caractèro de la plus part deis hommes , troubarez qu'es pu lèou un bèn. N'es un maou què quand leis richéssos sount maou emplegâdos ; mai li a que l'oupinien publico que s'elève contro aquéou maou. Leissas faire , s'elève en effet , et se jouigne à la religien que de tout tems a parlat per vaoutres et que counei ges de jouissenci ooudessus d'aquelo deis benfachs. Mai vous moustrez pas indignes de soun intercession et de soun appui , et rendez-vous dignes de vouestre Rèy.

(In-4^o, Aix, Gebelin-David et Emeric David, avocats , imprimeur du Roi. 1789.)

Fragments
d'un Cantique inédit composé pour l'année 1717

par Remerville de Saint-Quentin , d'Apt.

Sur l'air : *Ton humeur, ma Catherine.*

Que de sujet d'allegresso
Aujourd'hui nous es dounat !
Selon la santo proumesso ,
Lou divin Messio es nat.
Lou demoun de seis bravados
Fara plus tant de canquan ,
Seis onglos saran rougnados
Per aqueou pichot enfan.

Lou traite toujours alerto
Per pousque nous graufignar
Quan a causa nouestro perto
Dins de lac crei se bagnar.
De son haleno infernalo
Es sourtit tant de verin
Que l'autouritat papalo
Semblo estre sur son déclin.

.
Vouestro maire plus doucilo
Lorsque l'ange l'anouncet ,
Senso faire tant l'habilo
Humblament aubeïssat ;
Sur ce que li ven predire ,
Luen de cerquar de détour,
Se contento de se dire
La servanto dou Seignour.

Manden li nouestreis letrudos
Que , senso li veire un bout ,
D'eleis meme prevengudos
Vouelon se mesclar de tout ;
Si lou don d'intelligenci
Per vous li ero estat dounat ,
Eme plus grando licenci
Non pourrien pas resounar.

.

Que graci deven vous rendre
Adourable redemptour,
D'aver mes per nous défendre
Un tant fidele pastour (1) !
Lou troupeou sout' aqueou guido
Creine pas de trahisoun ;
Conservas-nous uno vido
Que nous fa tant de besoun.

C'est encore au P. Bougerel que nous devons la conservation de cette pièce , que les biographes de Remerville paraissent n'avoir pas plus connue que son Ode à la Provence.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

ROUMAVAGI DEIS TROUBAIRES

Invitation.

Nouestre counfraire ,

Lou Roumavagi deis Poètos Prouvençaüs que se tenguet , l'an passat , en cièutat d'Arles , se fara pereù , aquest an , lou dimenche , 24 avoust , à-z-Aix , la vieilho capitalo doù pays deis *Troubaires*.

(1) Jacques-Ignace de Foresta-Collongue, pourvu en 1695, démissionna en 1722 et mourut à Marseille en 1736. Il fut un des plus ardents champions de la Bulle *unigenitus*.

Voudriam accampar , dins aquesto fèsto , leis Poètos esparpailhats que *troubount* et cantount dins la lenguo roumano-prouvençalo , per que leis ingiens et leis paroulits de chaque endrech venguèssount l'y ramajar ensèm.

Avèm escrich sus la bandièro dou *Roumavagi* :

Liberta per cadun de l'y parlar coumo va saup et de cantar coumo li plait ; car sabèm qu'en chasque aùcèu soun nis es bèu , et nouestre lenga-gi , coumo aqueu deis aùcelouns et deis Gregous , a de ramagis de touto merço.

Partajarem lou *Roumavagi* en doux : la litturo publico et la soupado deis Troubaires : aquito se taùlejara et se cantara à bel èime.

Se vous fach gaud , nouestre counfraire , de venir eme n'aùtreis vous arregalar aù *Roumavagi* , lou farets saupre , avant lou 20 juilhet , à J.-B. Gaut , secretari à la Coumuno , à-z-Aix.

Aguets counfianço dins la bello estèllo que trelusisset , l'an passat , en Arles , sus nouestro poesio , et venguet la reviscouliar aù bord dou Rhose. Venèts à-z-Aix , la Muso vous l'y counvido. Aliscats-vous de ce qu'avèts de plus beù , coumo per uno nouèço. Aduzèts bouèn couar , bouèno humour , serèts leis bèu vengus. Seriam encaro mai , seguem qu'un. Beùrem à la renèissènço de nouestre *Gay Saber* ; se s'enebriam de vers , fara maù en degun. Mai qu'aguem de flours sus lou sup , que nous bouõtount , coumo leis poetos de Platoun , fouèro de la republico ; voulèm pas far l'empèri.

Adieùsias , nouestre counfraire , tenèts-vous siaù et gailhardet.

Leis Prieüs ,

D'ASTROS , BELLOT , ROUMANILLE , J.-B. GAUT , CROUSILLAT ,
BOURRELLY , MISTRAL , BOUSQUET , AUBANEL.

A-z-Aix , lou 26 jun 1853.

LEIS DOUES COUMAIRES

BREGIDO.

Mai coumo fas , coumaire Margarido ,
Per counservar toun teint fres et courous ?
As ges de plis , yeou sieou touto passido :
Pourtant n'ai pas coumo tu meis cinq crous.
Va sabes ben , pourries estre ma maire.
Vaou de canteou , sies drecho coumo un fus ;
Mai coumo fas , diguo , boueno coumaire ?

MARGARIDO

Mi garnissi de bus , mi garnissi de bus.

BREGIDO

S'anan ensem ouu bal de ta cousino ,
T'offroun d'orgeas vo ben de riquiqui ;
Sies toujours presso et cadun ti calino ;
Yeou mi dien pas : besti , que fas aqui ?
De Cupidoun dirien que sies la maire ,
Que sur ta caro an samena de flours ;
Mai coumo fas , diguo , boueno coumaire ?

MARGARIDO

Mi metti de coulours , mi metti de coulours.

.
.

(BELLOT).

Traduction

de l'Odo d'Horaço à Grosphus. Libre II, odo XVI.

(Fragment).

Hurous qu luench dou mounde et dins l'obscurita ,
Vieù dou pauc que soun paire aviet mes de cousta !
Saup que per estre hurous lou luxe es inutile ,
Et , libre d'ambition , douarme d'un souen tranquille.

Oùblidant qu'à la mouart chaque instant siam sujèts,
Avèm doux jours à vieüre , et fèm millo proujèts !
Perque tant vanegar , tant boulegar de plaço ?
Qu'es l'home sur la terro ? Es uno oumbro que passo !
A bèllo s'agitar , faire soun virovoù ,
Crès de faire à sa tèsto , et fach ce que Dieù voù.
Rèn de ce que si passo escapo à sa justici ;
Lou remord devourant es coumpagnoun dou vici ;
A chivaù es en croupo , eis veisseüs mounto à bord ;
Qu fuge soun pays , fuge pas lou remord !
Calme sur l'avenir , qu'uno humour rejouido
Serve de contropes eis chagrins de la vido.
Quaùque nivo toujours parèit dins un ciel pur ,
Va sabèm , degun vieù dins un parfèt bounhur.

(V. THOURON — *Roumavagi deis Troubaires*, 78.)

En terminant cette série de citations , qu'il nous soit permis de consigner ici le témoignage de notre gratitude pour toutes les personnes à l'obligeance des quelles nous avons dû d'intéressantes communications. Nous devons citer plus spécialement MM. André, archiviste-adjoint du Dép. des B.-du-Rhône , Bory, avocat , et Bouillon-Landais , archiviste de la Ville de Marseille.

Cette suite non interrompue de monuments, qui a pu nous permettre de suivre, siècle par siècle, les développements successifs de notre vieux idiome provençal, nous prouve surabondamment que cette langue n'a pas cessé, depuis son origine, d'être parlée et écrite, et n'a pas besoin dès lors de renaître.

Le mot **RENAISSANCE**, glissé si adroitement par M. Mistral dans sa lettre à M. le Maire d'Apt du 15 février 1862, n'a donc pas le sens que l'on attache ordinairement à ce mot.

Dira-t-on que, dans la recherche si heureuse qu'ils ont faite de la tradition des Troubadours, les membres du jury ont rencontré deux fois une renaissance de la langue provençale, et qu'il doit bien leur être permis de la ressusciter une troisième fois?

Voyons ce qu'il peut y avoir de fondé dans cette prétention.

§ 2.

Coup-d'œil rétrospectif.

Les chants des derniers Troubadours s'étaient éteints avec le XIII^e siècle, sous l'étreinte religieuse et politique des faits qui suivirent l'extermination des Albigeois en 1213, et des idées qui en furent la conséquence.

Au commencement du XIV^e siècle, quelques hommes d'élite, attachés de cœur à cette poésie qui rappelait la gloire de leurs pères et la grandeur tombée de leur pays, forment le Collège

des 7 Troubadours de Toulouse , et essaient de faire revivre la poésie romane. Ce fut là, nous l'avouons, une véritable renaissance de la poésie, mais non de la langue.

De 1324 à 1474, nous voyons cette poésie se traîner péniblement dans des sujets religieux sans intérêt, et, après s'être donné une peine inutile pour maintenir une poétique discréditée et la pureté d'une langue déjà profondément altérée, se détacher de l'une et de l'autre et se laisser entraîner par les idées nouvelles.

La poésie française elle-même fut admise au concours, où elle se trouvait prépondérante dès 1513. « Après cette époque, dit M. Noulet, dans l'introduction des *Joyas del Gay-Saber*, les vers écrits dans l'idiome roman en furent entièrement proscrits, la transformation était désormais complète; le Collège de l'art et science de la Rhétorique française avait succédé au Collège des sept Troubadours; la renaissance triomphait du moyen-âge. »

Remarquons, en passant, la renaissance amenant et signifiant presque la substitution de la langue française à la langue romane.

A partir de ce moment, la langue provençale cessa d'être une langue littéraire. Elle se localisa dans chaque province; elle perdit ses caractères généraux, et devint en Provence le *Provençal*, en Languedoc le *Languedocien*, en Gascogne le *Gascon*, etc. C'est avec ces modifications qu'elle continua d'être en usage dans la rédaction de la plupart des actes des Conseils des Communes et de quelques transactions particulières. Elle resta également la langue usuelle de toutes les classes, même les plus élevées, pour lesquelles la langue française était une langue d'apparat, que l'on ne se hasardait d'estropier qu'à son corps défendant, et dans des circonstances impérieuses et solennelles.

Comme poésie, elle fut presque exclusivement abandonnée aux chanteurs des rues et faiseurs de complaints, et réservée aux démonstrations bruyantes et grotesques, dont nos pères aimaient à accueillir les mariages peu assortis.

C'est dans cet état d'abandon et de dégradation que, vers le milieu du XVI^e siècle, un gentilhomme de Grasse, Bellaud de la Bellaudière, vint la relever de ses ruines et charmer la société provençale des produits de sa muse originale et spirituelle, et constituer ce qu'on appela alors, avec raison, une renaissance de la *poésie* provençale.

Aucun poète provençal, en effet, ne figure dans la liste des concurrents aux jeux floraux de Toulouse de 1324 à 1498; et il est à présumer que la poésie provençale fut négligée par les gens lettrés durant les XIV^e et XV^e siècles; bien qu'il faille reconnaître, comme le dit M. Bory, dans l'excellente préface dont il a orné *l'Abeilho prouvençalo* de 1858, que la langue vulgaire du pays « n'ait jamais cessé, à aucune époque, de posséder des chanteurs de rues et de carrefours, rimailleurs illétrés, populaires et anonymes. »

C'était donc, véritablement, une deuxième renaissance que les poésies de la Bellaudière, de Pierre Paul et de tant d'autres, dont le plus illustre, Claude Brueys, né à Aix vers 1571, publia ses premières œuvres en 1628.

Mais, de cette époque à nos jours, la langue provençale a-t-elle cessé d'occuper les loisirs d'une multitude d'esprits curieux de trouver, dans la culture de cet idiome vulgaire, un délassement à des travaux plus sérieux, ou un amusement destiné à égayer les familières relations de l'intimité?

« La langue provençale n'est pas morte, a dit M. Gaut, dans sa préface du *Roumavagi deis Troubaires* en 1853. Les Troubadours n'ont jamais cessé d'exister. Ces deux propositions, qui semblent paradoxales au premier abord, sont pourtant d'une exactitude rigoureuse. »

Après cet aveu formulé, d'une manière aussi nette et aussi précise, par l'un des membres du jury, et après les citations que nous avons faites des monuments écrits de la langue romane qui est devenue notre idiome provençal d'aujourd'hui, du IX^e au XIX^e siècle, nous n'avons plus besoin, croyons-nous, d'insister sur le fait que nous tenions à démontrer, c'est-à-dire que la langue provençale a été parlée et écrite sans interruption, depuis son origine jusqu'à Bellaud de la Bellaudière, et depuis la renaissance, dont celui-ci donna le signal, vers le milieu du XVI^e siècle, jusqu'à nos jours.

Nous n'avons donc plus besoin de transcrire ici cette longue suite de poètes qui ont rimé en langue provençale dans les XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles, et dont les principaux sont :

Dans le XVII^e, Bernard Zerbin — César de Nostredame — Pompée Raspaud, d'Apt (1) — Gaspard Zerbin — Palamède Tronc de Codolet — Le chevalier Laurent d'Arvieux — Gaspard de Venel — Barthélemy Forjon — le P. Germain, etc. etc.

Dans le XVIII^e, Jean de Cabannes — Honoré d'Estienne Blégier — J.-B. Coye — Louis Artaud — J.-B. Germain — Le chevalier de Baptendier — Remerville de St-Quentin, d'Apt — Jean Gabriel Vigne — François Toussaint Gros — Etienne Pelabon, etc., etc.

(1) Ce poète n'est connu que par une pièce allégorique, relative à la fin tragique du Maréchal d'Ancre. Cette pièce fut présentée à Louis XIII, lors de son passage en Provence, en 1622, et mérita d'être imprimée l'année d'après par ordre exprès de ce monarque. Il ne nous a pas été possible de la retrouver.

Dans le XIX^e, D'Astros — Diouloufet — Bellot — Bénédit — Crousillat — Gelu — F. Chailan — Garcin — Desanat — Décard — Bourrelly — H. Laidet et tant d'autres dont les noms se pressent sous notre plume, et dont la liste, quelque longue qu'elle fût, serait toujours incomplète.

Une langue se présentant avec un pareil cortège d'écrivains qui se sont transmis sans interruption, jusqu'à nous, l'amour de la poésie, et qui a donné une telle preuve de vitalité, a-t-elle besoin que l'on travaille à sa renaissance ?

Ce serait faire injure au bon sens de nos lecteurs et à celui des membres du jury que d'insister.

La science des temps antérieurs et le dictionnaire ne pouvant donc nous dévoiler le sens attribué par le jury ou par M. Mistral, son président, à ce mot de **RENAISSANCE**, consigné par lui dans sa lettre au Maire d'Apt du 15 février 1862, peut-être serons-nous plus heureux, en dirigeant nos recherches dans un autre ordre d'idées et vers une autre point de vue.

§ 3.

Le mot de l'énigme.

Nous serions tenté de croire qu'à l'inverse de la renaissance de la fin du XV^e siècle, où nous avons vu la langue française se substituer à la langue provençale, nos poètes *Comtadins* entendent par ce mot de **RENAISSANCE** la substitution du provençal, ou plutôt de leur jargon, à la langue française.

Ils ont, en effet, commencé par défigurer et tourner en mépris le nom de Français.

L'*Armana* de 1855 dit (p. 6) : « *Li FRANCHIMAN s'emparon d'Avignoun 1226.* »

A la page 39, les Français sont trois fois appelés « FRANCHIMAN. »

A la page 96, la muse française est appelée « *la jambougno FRANCHIMANDO.* »

L'*Armana* de 1856 appelle (p. 25) la grammaire française « *la gramairo FRANCHIMANO.* » Un français est appelé (p. 30) un « FRANCHIMAN. »

L'*Armana* de 1857 nous dit (p. 3) : « *que sarié la Prouvènço sènso aquest armana ? Quau èi que prendrié si part ? Quau règiblerié li clavèu di FRANCHIHOT , quand japon au mistrau , quand escupisson dins l'aidli , o quand fan li bano à noste souleias ?* » — Que serait la Provence sans cet almanach ? Qui est-ce qui prendrait ses parts ? Qui riverait les clous des *Francihots*, quand ils aboient au mistral , quand ils crachent dans l'aillade , ou quand ils font les cornes à notre grand soleil ?

L'*Armana* de 1858 appelle (p. 87) les français « FRANCHIMAN » et (p. 88) la langue française « *lou FRANCHIHOT* » ; à la page 93, les termes français sont appelés des « *terme FRANCHIHOT* » ; et parler français est dit, à la page 94, « *parla FRANCHIMAN.* »

L'*Armana* de 1859 annonce (p. 20) qu'à Paris, tout « FRANCHIMAN » qu'ils sont, ils attendent *Mirèio* à bras ouverts. Il dit encore (p. 35) qu'ayant de l'eau, nous n'avons plus besoin en Provence des conseils des FRANCHIHOT : « Monsieur le Nord ,

ajoute-t-il, laisse-nous donc tranquilles ! Garde ta langue frileuse avec tes modes « FRANCHIMANDO ».

Nous y lisons encore (page 62) : à l'*imitacioun* DI FRANCHIMAN ; » et (p. 97) vers les brouillards « *di* FRANCHIMAN ».

Reconnaissons pourtant que , quand il s'est agi de présenter *Mirèio* à Paris , on a compris qu'il fallait cesser, au moins pour une année , d'insulter ceux dont on allait solliciter l'approbation et le patronage , et même leur faire quelques compliments.

Aussi l'*Armana* de 1860 contient-il (p. 25) cette phrase si galante : Il n'y a pas que toi (Paris) « *qu'as uno bello e richo lengo !* » et c'est en vain que nous y avons cherché ces qualifications de mépris que nous avons signalées dans ceux des années précédentes , et que nous retrouverons , maintenant que le tour est fait , dans ceux des années suivantes.

Ainsi l'*Armana* de 1861 nous dit (p. 30) qu'il faut mettre de côté « *touli li mot* FRANCHIMAND ; » et (p. 103) que l'on trouve beaucoup trop de FRANCHIMAND — « *quant trouvas pas de* FRANCHIMAND. »

Enfin, l'*Armana* de 1863 demande (p. 65) aux FRANCHIMAN si la Provence n'est pas la reine des Français , attendu que là-haut , à Paris , ils n'ont point de Durance :

Digas-me, *franchimand*, digas se la Prouvènço
Es pas la rèino di Francès !
Digas-me s'eilamont avès uno Durènço....

Pauvre Paris ! N'avoir ni la Cannebière , ni la Durance !

Et M. Mistral n'a-t-il pas dit dans *Mirèio* même (p. 26) :

Aro n'en canton de pu novo ,
En *franchiman*, ounte s'atrovo
De mot forço pu fin..... mai quau i' entènd quicon ?

Sans doute , M. Mistral , personne en France n'entend le français ; mais , alors , pour qui donc avez-vous traduit *Mirèio* dans cette langue ?

Et (page 220) :

Tu qu'à nòsti soulèu caufes lou *franchiman* ,
Moun Adofò Dòumas.....

Et (page 362) :

E la crousado *franchimando* ,
E lou legat que li coumando.....

M. Mistral , il est vrai , était certain que bien peu de lecteurs en Provence , et personne dans le reste de la France , ne lirait l'original de son poème , écrit dans une langue dont aucun vocabulaire n'a encore livré le secret à personne.

Après avoir ainsi tourné en dérision et les Français , *li franchiman* , et la langue française , *lou franchihot* , l'on ne pouvait s'arrêter en si beau chemin. Aussi , voyons-nous les prétentions croître à vue d'œil ; et c'est ici que va se dessiner le caractère de la croisade entreprise contre *la jambougno franchimando*.

Dans la Préface dont M. Mistral a fait précéder la prétendue comédie de son compère M. Roumieux : *Quau vòu prendre dos lèbre a la fes n'en pren ges* , l'auteur de *Mirèio* demande que des

théâtres soient dressés , par les villes patriotiques , à la muse patoise , et que des chaires de Langue Provençale soient ouvertes dans nos Facultés des lettres , à côté et peut-être en place des chaires de Littérature Française. Et , comme conséquence logique de telles prémisses , il doit être permis de croire que le temps ne saurait être éloigné où il demandera s'il ne conviendrait pas de reléguer au delà de la Loire cette langue « *franchimando , desalenado e aneuelido* » qui meurt « *de la nebladuro e de la secarie* » (*Arm.* de 1862, p. 22). Ne trouvez-vous pas en effet bien pâle et décolorée la langue de Corneille et de Bossuet , de Racine et de Massillon , de Voltaire et de Mirabeau , de Lamartine et de Laprade , etc.

Voilà donc l'explication trouvée de ce mot mystérieux de RENAISSANCE , mis en avant avec une apparente bonhomie à laquelle on s'est laissé prendre , et qui devait être le prétexte à l'admission dans un concours *en langue provençale* d'une langue nouvelle , fabriquée par le jury en dehors de la Provence , et dont personne au sein de la Commission Aptésienne , sauf une exception peut-être , ne soupçonnait l'existence. *L'OEuvre de la renaissance* ne serait donc autre chose que la substitution du jargon ou patois des félibres à la langue provençale d'abord , et à la langue française ensuite. Est-ce bien là ce que voulaient la Municipalité et la Commission Aptésiennes ? Et nous taxera-t-on maintenant de témérité , pour avoir dit , en commençant ce chapitre , que ce mot n'avait pas été glissé sans intention dans la lettre au Maire d'Apt du 15 février 1862 ?

Nous venons de dire que les Félibres n'aspiraient à rien moins qu'à substituer leur jargon à la langue provençale et à la langue

française. Cette expression de *jargon*, appliquée à la langue dans laquelle a été écrit le poème de *Mirèio*, aurait-elle besoin d'être justifiée ? Nous ne le pensons pas. Cette justification ressortira d'ailleurs d'elle-même, nous l'espérons bien ; de notre discussion toute entière. Il nous suffira de démontrer, par l'étude de quelques pages de *Mirèio*, que ce langage, quel qu'il soit, n'est pas le provençal, et de mettre nos lecteurs à même de s'assurer que la poésie félibrique, si l'on peut donner ce nom à des productions où les règles de la grammaire et de la poétique ne sont pas moins violées que celles du *bon sens* et de la *rime*, que cette poésie, disons-nous, n'est qu'un travestissement de la poésie provençale.

Nous nous proposons de traiter ici la question de l'utilité de la culture de la poésie patoise et en particulier de la poésie provençale, et de l'avantage que peut trouver l'esprit humain à conserver une langue qui a eu, incontestablement, ses jours de splendeur, mais qui n'est plus, depuis longtemps, qu'un jargon, Nostredame disait un ramage, abandonné aux classes illétrées. Mais cette tâche a été déjà remplie, mieux que nous ne saurions le faire, par un journal dont le témoignage en pareille matière fait autorité, et nous ne croyons pouvoir mieux faire que de citer textuellement quelques passages de l'article qu'il a consacré à cette question :

« La poésie patoise, fort populaire dans plusieurs de nos départements méridionaux, est-elle un bien, est-elle un mal ? On conteste. Nous qui sommes pleinement désintéressé dans le débat, nous dirons notre avis sans détours, tout en exposant le dire des contendants. »

« Trois opuscules sont là sur notre table : l'*Almanach de Provence pour 1863* ; les *Félibres en septembre 1862*, par Artaud aîné ; *Etude sur le*

cantique à Sainte Anne couronné aux Jeux Floraux d'Apt, le 14 septembre 1862 » (par Alfred Artaud).

« Que faut-il penser de la littérature patoise ? Est-elle absolument inutile ? Est-elle un danger ? Est-ce un mobile moralisateur ? »

« Les poèmes patois, s'ils font un noble usage de la langue vulgaire, s'ils en utilisent les ressources, les mots à images, la naïveté, auront un mérite littéraire incontesté. Ils peuvent servir à inspirer de généreux sentiments, à glorifier de bons exemples. Si ces poèmes tombent dans le réalisme, s'ils blessent les bienséances oratoires, s'ils tombent dans la trivialité et le genre bas, ils aboutissent au point opposé et deviennent une cause de perturbation. Sortir ostensiblement du cadre renfermant les mots du vocabulaire provençal ou languedocien, c'est encore, dans la forme, un tort, et nous savons que les félibres ne se gardent pas toujours assez contre ce défaut. ».....

Après une appréciation de deux des opuscules cités plus haut, l'auteur de l'article continue ainsi :

« *Les Félibres en septembre 1862* sont de M. Artaud aîné, ancien inspecteur de l'Université. C'est un poème didactique, élégamment et judicieusement écrit. Ces pages s'élèvent aussi contre le résultat du Concours ouvert à Apt, en même temps qu'elles développent vivement les idées qui forment l'introduction de cet article. Citons un alinéa : »

- » D'un passé plus naïf nullement dégoûté,
- « Je ne dédaigne point ma langue provençale.
- « Mais qu'on ne vienne point la rendre triviale
- « Par des termes bouffons, niais, sans dignité,
- « Quand le sujet commande un ton de majesté.
- « J'aime bien qu'à propos elle soit familière :
- « Le simple et le naïf ont toujours su me plaire.
- « Je hais ces lourds esprits gravement compassés,
- « Dans leurs expressions toujours froids et pincés.
- « Mais je ne puis admettre, en moderne Trouvère,
- « Du noble et du grossier le mélange adultère ;

« Je ne puis , non content des mots que le pays
« Parfois jette en pâture aux plus grossiers esprits ,
« Aux patois étrangers abaissant la frontière ,
« Faire du provençal une langue étrangère. »

« Voilà ce que pensent les bons esprits des Félibres , et c'est là en effet
ce qu'il en fallait dire. *Ament meminisse.* »

ADRIEN PELADAN.

(*France Littéraire* du 31 janvier 1863, pages 291 et 292.)

Ce que dit le poète , avec M. Peladan , avec les bons esprits ,
c'est ce que nous voulions dire nous-même de la poésie patoise
en général et , en particulier , de la poésie provençale.

CHAPITRE IV.

LA LANGUE DE MIRÈIO.

§ 1^{er}.

L'Analyse.

Nous avons annoncé que nous démontrerions, par l'analyse de quelques pages de *Mirèio*, que la langue dont s'est servi l'auteur de ce poème n'est pas la langue provençale. C'est cette démonstration que nous allons faire, en prenant pour guide dans ce travail le *Dictionnaire Provençal* d'Honorat, cette véritable encyclopédie de la langue provençale et de tous les dialectes de la langue d'Oc ; nous ne ferons usage qu'avec la plus grande réserve de ce que nos faibles connaissances personnelles dans la matière nous permettront d'avancer.

Nous ferons suivre chaque citation d'une traduction véritablement littérale, dépouillée de tout artifice de langage, et que l'on pourra comparer avec celle dont M. Mistral a habilement accompagné son poème.

C'est l'édition de 1862 que nous avons sous les yeux.

Oh ! quènti bacèu ! oh ! que chapladis !
Que *crèbis* que fan l'aubre que s'esclapo ,
Souto *li* marin lou pont que s'aclapo !
Mai que d'un Anglès cabusso et peris ;
Mai d'un Prouvençau à l'Anglès s'arrapo ,
L'*estren* dins *sis* arpo , *e* s'aproufondis.

Oh ! quels soufflets ! oh ! quel carnage !— Quel fracas que font l'arbre qui se brise ,—sous les marins le pont qui s'enterre !—Plus que d'un Anglais plonge et pèrit ; — plus d'un Provençal s'empoigne à l'Anglais ,— l'étreint dans ses griffes et s'aprofondit.

Le mot *crèbis* que M. Mistral traduit par « fracas » n'appartient ni à la langue provençale , ni à aucun autre idiome du midi. Il appartient en propre à l'auteur, qui l'a tiré du provençal *crebar* , crever, parce que ce qui crève le fait ordinairement avec bruit, avec fracas ; ce n'en est pas moins un mot créé par l'auteur.

Li, employé pour l'article provençal *leis*, appartient, nous dit Honnorat, au vieux langage , c'est-à-dire au langage antérieur à 1500. Il n'est donc plus provençal.

Estren, étreint. Nous ne voyons pas trop quel serait l'infinitif de ce verbe. *Estrendre* ferait au moins, dans la langue de *Mirèio*, *estrend* , comme nous verrons que *entendre* fait *entend* ; et le verbe provençal *estregne* donne *estregno*.

Sis, *ses*, est catalan. En provençal , on dit et l'on écrit *seis*.

E, et. La langue romane employait *e* comme conjonction devant les consonnes , et *et* ou *ez* devant les voyelles. Mais le provençal écrit toujours *et*.

Sèmblo , *parai* ? qu'es pas de crèire !
Aqui se coupè lou bon *rèire*.
Es pamens arriba tau que dins la cansoun.
Certo , poudèn parla sèns crento ,
Iéu i'ère que teniéu l'*empento* !
Ha ! ha ! tambèn , dins ma *memento* ,
Quand visquèsse milo an , milo an sara rejoun !

Il semble , n'est-ce pas ? que ce n'est pas de croire ! — Là se coupa le bon bisaïeul. — C'est pourtant arrivé tel que dans la chanson. — Certes , nous pouvons parler sans crainte , — moi j'y étais qui tenais le gouvernail ! — Ah ! ah ! aussi , dans ma mémoire , — quand je vivrais mille ans , mille ans il sera serré.

Parai , n'est-ce pas. En provençal on écrit et , surtout en poésie , on dit *pas verai*.

Rèire , que M. Mistral a traduit par aïeul , signifie en provençal arrière. Ainsi , *moun grand* signifiant mon grand-père , mon aïeul , *reire-grand* signifiera arrière-grand-père , bisaïeul. M. Mistral a donc pris ce mot dans la langue provençale , mais avec une autre acception.

Empento , gouvernail , n'est donné par aucun dictionnaire provençal comme appartenant à la langue provençale. M. Mistral l'aurait donc emprunté à une langue étrangère , ou tiré de son propre fonds.

Memento , pour mémoire , n'est pas provençal ; dans cette langue on dit *memori*. *Memento* signifie , en provençal , ou une marque pour rappeler quelque chose , ou bien la partie du canon de la messe où l'on prie pour les vivants et pour les morts. Mais on comprend fort bien la nécessité qu'il y avait de créer un mot en *ento* pour rimer avec *crento* et *empento*.

Hoi !... sias esta d'aquéu grand chaple ?
Mai , *coume* un dai souto l'*enchaple* ,
Deguèron , tres contro un , vous *escrapouchina* !
— Quau ? *lis* Anglés ? fai en coulèro
Lou vièi marin que *s'engimerro*....
Tournamai , risoulet *coume* èro ,
Reprenguè fieramen soun cant entamena :

Quoi !... vous avez été de ce grand carnage ? — Mais, comme la faulx sous le marteau ; — ils durent, trois contre un , vous écraser ! — Qui ? les Anglais ! fait en colère — le vieux marin qui se cabre... — De nouveau , souriant comme il était , — il reprit fièrement son chant entamé :

Coume , comme , est comtadin. En provençal , *coumo*.

Enchaple , traduit par marteau , n'est pas provençal. Le marteau dont se sert le faucheur pour battre sa faulx s'appelle en provençal *encap* , ou *encas* , ou *enchapadouiro* , ou *marteleiro*. En même temps que *encapar* , l'on dit bien , il est vrai , *enchapar* , d'où l'on aurait pu tirer *enchape* , si la rime l'eût permis , mais jamais *enchaple*.

Escrapouchina , écraser , est languedocien. Le Comtat , Carpentras du moins , a depuis quelque temps adopté ce mot. En provençal on dit *escrasar* ou *espooutir*. Nous avons vu ailleurs (1) cette expression particulièrement affectonnée par les félibres.

Lis , les , n'appartient plus , avons-nous déjà dit , à la langue provençale.

S'engimerro , se cabre , n'est pas provençal ; c'est un mot purement languedocien.

Tournamai , de nouveau , n'est attribué par Honnorat à aucune des langues du midi. Il est pourtant très-usité dans le patois de Nîmes.

(1) *Réplique* à M. Roumanille , p. 34.

Li pèd dins lou sang , durè 'quelo guerro
Desempièi *dos* ouro *enjusqu'à* la *niue*.
Vrai , quand la poudro embourniè *pu* l'*iue* ,

Les pieds dans le sang , dura cette guerre — depuis deux heures jus-
ques à la nuit.—De vrai , quand la poudre n'aveugla pas l'œil. . .

Li , nous l'avons vu , n'est pas provençal.

Dos , deux , n'est pas provençal ; il est catalan , nous dit Hon-
norat.

Enjusquo , jusques , n'est pas provençal. En Provence on dit
jusquo , et les divers synonymes de ce mot sont , d'après notre
guide : *finque* , *entia* , *traique* , *dentroque* , *d'entro* , *denquia* ,
dusquia , *traiquo* , *trusque* ; mais nulle part *enjusquo*. Ce mot
appartient donc à l'auteur.

Niue , nuit , est languedocien ; en provençal , *nuech*.

Pu , pour *plus* , n'est pas provençal. Dans cette langue , *pu* et
plus ont deux acceptions bien différentes. L'adverbe de compa-
raison est toujours *pu* ou *pus* ; l'adverbe de temps est toujours
plus. Aussi cette distinction rend-elle parfaitement intelligibles
ces deux phrases presque identiques par la forme , quoique si
différentes par le sens :

Aco es *pu* de modo.

Aco es plus de modo.

dont la première signifie : cela est *mieux* ou *plus* de mode , et la
seconde , cela n'est *plus* de mode.

C'est tout le contraire dans la langue de *Mirèio* où nous lisons :

Di *plus* belli coulour. . . page 8.

N'aves *pu* vist de tant poulido , page 14.

Iue , œil , n'est pas provençal ; il est emprunté au languedo-
cien.

Dans cette première page on trouve :

5 mots empruntés à la langue du Comtat ou du Languedoc :
escrapouchina, *engimerro*, *tournamai*, *niue*, *iue* ;

1 mot emprunté au langage antérieur à 1500 : *li-lis* ;

1 mot emprunté au catalan : *dos* ;

2 mots détournés de leur acception provençale : *memento*, *pu* ;

Et 4 mots inventés par M. Mistral : *crèbis*, *empento*, *enchaple*,
enjusquo.

Page 112.— Ch. III.

De que vous acusas , moun fraire ?

Diguè lou capelan.— Pecaïre !

Respoundeguè lou vièi, iéu m'acuse qu'un cop ,

Dius moun troupèu , un *galapastre*

(Qu'es un aucèu ami *di* pastre)

Voulastrejava... Pèr *malastre*

Tuère em'un caïau lou pauro *guigno-co* !

De quoi vous accusez-vous , mon frère ?— dit le prêtre. Le pauvre ! —
répondit le vieux, moi je m'accuse qu'une fois,—dans mon troupeau, une
bergeronnette — (qui est un oiseau ami des pâtres) — voletait.... Par
malheur—je tuai avec un caillou le pauvre hoche-queue !

Respoundeguè, répondit, n'est pas provençal ; en Provence on
dit : *respoundet*. Le redoublement indique ici une forme languedocienne.

Galapastre est le nom languedocien de la bergeronnette jaune
et de la bergeronnette grise. Cet oiseau s'appelle en provençal
pastourelletto ou *bergeiretto* ou *guigno-coua*.

Di, des, est comtadin ; on dit en provençal *deis*.

Malastre, malheur, est un mot appartenant au langage
antérieur à 1500 ; il n'existe plus dans la langue provençale.

Guigno-co. *Co*, queue, n'est pas provençal ; il est languedocien.
Les provençaux disent et écrivent *coua* ou *coue*.

Se noun lou fai à *bèl esprèssi*,
Aquel ome dèu èstre *nèsci* !
Pensè l'ermite... E lèu roumpènt la counfessioun :
Anas *penja* su 'quelo barro ,
Ie fai en estudiant sa caro ,
Voste mantèu , que iéu vau aro ,
Moun fraire , vous douna la santo *assoulucioun*.

S'il ne le fait à dessein , — cet homme doit être idiot ! — pensa l'ermite...
Et vite rompant la confession : — Allez pendre sur cette barre , — lui fait-il
en étudiant sa mine , — votre manteau , que moi je vais maintenant , —
mon frère , vous donner la sainte absolution.

A *bèl esprèssi*, à dessein , est languedocien ; en provençal , on
dit : *esprès*.

Nèsci, idiot , est languedocien et gascon. Honnorat le donne
aussi comme appartenant au langage antérieur à 1500. Cette
expression ne serait donc plus provençale , dans le cas , plus
que douteux , où elle eût jamais été connue en Provence.

Penja , pendre , est languedocien. En provençal on dit :
pendre ou *pendoular* :

Quu se fiso de la proumessò
Ou de mouillé , ou de mestresso ,
Es mens segur , tout entendut ,
Qu'un home que serié *pendut*
Eys fueillos d'un aubr' en automno.

(BRUEYS. *Bourgau et Angello*, Act. II , Sc. v.)

Il est vrai que M. Mistral a pris la précaution d'adopter égale-
ment *pendoula* , dont la mesure peut quelquefois exiger l'em-
ploi , comme on le voit au dernier vers de la strophe suivante.

Ie, lui , est languedocien et comtadin. En provençal on dit : *li*.
Assoulucioun, est comtadin. En provençal on dit : *absoulucien*.

Aquelo barro que lou *prèire* ,
Pèr lou prouva , *ie* fasié vèire ,
Èro un rai de soulèu que toumbavo *en galis*
Dins la capello. — De sa *jargo*
Lou bon vièi pastre se descargo ,
E , *craserèu* , en l'èr la *largo*...
E la *jargo* tenguè , pendoulado au *rai* lisc !

Cette barre que le prêtre , — pour le prouver , lui faisait voir , — était un rayon de soleil qui tombait *en galis* — dans la chapelle. De son manteau — le bon vieux pâtre se décharge , — et , crédule , en l'air l'élargit. — Et le manteau tint , pendu au rayon lissé !

Prèire , prêtre , est languedocien. En provençal , on dit : *capelan* , comme dans la première strophe de la même page. Mais *capelan* ne pouvait rimer avec *vèire*.

Ie , lui , est languedocien , nous l'avons vu.

En galis , que M. Mistral a traduit par *obliquement* , ne se trouve dans aucun dictionnaire provençal. Il appartient donc à l'auteur.

Jargo , n'est pas provençal. Ce mot est sans doute une forme , commandée par la rime , du mot *jargau* qui , à Arles , signifie « habit , justaucorps de paysan , habit de grosse toile ». Peut-être sans le besoin de la rime , M. Mistral aurait-il employé le mot *jargau*.

E , et. Nous avons déjà vu que cette conjonction s'écrit en provençal *et*.

Largo , jette , a dit M. Mistral. En provençal *largar* signifie élargir , ouvrir. C'est donc un mot provençal détourné de son acception provençale.

Rai , rayon , appartient à la langue romane ; en provençal on dit *raioun*.

— Ome de Diéu ! cridè l'ermite....

E tout-d'un-tèms se *precepito*

I *geinoun* dou sant pastre , en plourant soun sadou :

— Iéu , se pòu-ti que vous assòugue ?

Ah ! de *mis iue* que l'aigo plòugue ,

E sus iéu vosto man se mòugue ,

Que vous sias un santas , e iéu un pecadou !

Homme de Dieu ! cria l'ermite...—Et d'un seul coup il se précipite—aux genoux du saint pâtre , en pleurant tout son soûl : — Moi , se peut-il que je vous absolve ? — Ah ! de mes yeux que l'eau pleuve , — et sur moi que votre main se remue , — car vous , vous êtes un gros saint , et moi un pécheur !

E est roman ; le provençal écrit *et*.

Precepito. En provençal , on dit *precipitar* et non *precepitar*. Cette dernière forme appartient à la langue de M. Mistral.

I, aux, est roman. L'on dit et l'on écrit en provençal *eis*.

Geinoun , genoux , n'est pas provençal. Nous l'avons déjà vu dans le cantique écrit en langue comtadine par Mlle Gras (Mme Roumanille).

Assòugue , absolve , est de la création de M. Mistral. Le verbe provençal *absoudre* donne *absoulve*.

Mis , mes , est comtadin. En provençal , on dit et l'on écrit *meis*.

Iue , yeux , est languedocien. Le provençal dit *hueilh* au singulier et *huès* au pluriel.

Dans cette page nous trouvons encore :

9 mots languedociens ou formes languedociennes : *respounde-guè* , *galapastre* , *co* , *esprèssi* , *nèsci* , *penja* , *ie* , *prèire* , *iue* ;

3 mots comtadins : *dis* , *geinoun* , *mis* ;

4 mots appartenant au langage antérieur à 1500 : *i* , *malastre* , *e* , *rai* ;

5 mots créés par M. Mistral ou détournés par lui de la signification qu'ils ont dans la langue à laquelle il les a empruntés : *galis*, *jargo*, *largo*, *precepito*, *assèduque*.

Page 182.—Ch. V.

Un vèspre dounc, en la Crau vasto,
Lou bèu *trenaire* de banasto
A l'*endavans* d'*Ourrias* venié dins lou draïou.
Lou tron d'uno chavano *acipo*
Lou proumier aubre que lou pipo,
E, l'*iro* bourroulant *si* tripo,
Veici *coume* parlè lou *doumtaire* de biòu :

Un soir donc, en la Crau vaste, — le beau tresseur de mannes — au devant d'Elzéar venait dans le sentier. — Le tonnerre d'un orage frappe — le premier arbre qui l'attire, — et, la colère brouillant ses boyaux, — voici comment parla le dompteur de bœufs :

Trenaire, tresseur, n'est pas provençal. L'auteur a probablement tiré ce mot du catalan *trenar*, tresser. Le mot provençal est *tressar* d'où *tressaire*. Bien que *trenar* se dise dans quelques localités de la Provence, Honnorat ne le regarde pas comme provençal.

Endavans est languedocien ; en provençal on dit *au davant*.

Ourrias, Elzéar, n'est pas provençal ; dans toute la Provence on dit *Auzias*.

Acipo, frappe. Cette forme du verbe provençal *assipar*, heurter, choquer, semble appartenir à l'auteur.

E ; en provençal *et*.

Iro, colère, est un mot appartenant au langage antérieur à 1500. Il n'est plus dans le provençal du concours.

Si, ses, appartient au Catalan.

Coume , comme ; en provençal , *coumo*.

Doumtaire, dompteur, a été créé par M. Mistral.

Biòu , bœuf , est languedocien.

Es belèu tu , fièu de *baudrèio* ,
Que l'as *enclauso* , la Mirèio ?
En tout cas , o 'speia , d'abord que vas d'alin ,
Digo-*ie* 'n pau que m'enchau d'elo
E de soun mourre de moustelo ,
Pas mai que dou vièi tros de telo
Que te cuerbe la pèu !.. l'ausas , bèu *margoulin* ?

C'est peut-être toi , fils de prostituée , — qui l'as ensorcelée , la Mireille ?
— En tout cas , ô déguenillé , puisque tu vas d'en bas , — dis-lui un peu
que je ne me soucie d'elle — et de son museau de belette , — pas plus que
du vieux lambeau de toile — qui te couvre la peau !... l'entends-tu , beau
marjolet ?

Baudrèio , prostituée , appartient à l'auteur. L'aurait-il dérivé
du vieux mot *baudran* qui , en roman , signifiait *désordre* ,
tumulte ? Dans tous les cas , il n'est pas provençal.

Enclauso , ensorcelée. Ce mot n'est évidemment pas dérivé
du provençal *enclaurre* qui ne signifie que renfermer. L'aurait-
on emprunté au languedocien *enclausir* qui signifie : charmer ,
ensorceler , user de malice ? Mais *enclausir* donnerait *enclau-*
sido , et jamais *enclauso*. La signification donnée par M. Mistral
au mot *enclauso* est donc de sa création.

Ie , lui , est languedocien ; en provençal , *li*.

E , et. Nous avons vu que le provençal dit *et*.

Margoulin , marjolet , est languedocien.

Vincenet ressautè ; soun amo
Se *revihè coume* la flamo ;
Soun cor *ie boumbiguè coume* un *fio grè* que *part* :
Panto ! vos doune que te coustible ,
E que moun arpo en dous te *gible* ?
Ie fai en l'alucant, terrible
Coume quand , afama , se reviro un *léopard*.

Le petit Vincent ressauta ; son âme — se réveilla comme la flamme ; — son cœur lui bondit comme un feu grégeois qui part : — Rustre ! tu veux donc que je te rosse , — et que ma griffe en deux te ploie ? — lui fait-il en le lorgnant, terrible — comme quand , affamé , se retourne un léopard.

Vincenet, diminutif de Vincent, est languedocien. Le provençal ne prodigue pas ainsi, sans raison, les diminutifs ; et si l'auteur avait voulu faire ici allusion à la jeunesse ou à la taille de son héros, il n'aurait point manqué de dire, dans sa traduction, le jeune ou le petit Vincent, ce qu'il n'a point fait.

Se revihè, est languedocien et comtadin. En provençal on dit et on écrit *se revelhar*.

Coume, comme, est comtadin. En provençal *coumo*.

Ie, lui, est languedocien, nous l'avons vu.

Boumbiguè, bondit, n'est pas provençal. Dans le bas-limousin le mot *boumbir* signifie combuger (des futailles), ce que rend le mot provençal *embugar* ; il signifie également « sonner creux. »

En languedocien, le même mot *boumbir* signifie « frapper, brocher, expédier vite et à la hâte » ; il a aussi quelquefois la signification de bondir.

Le mot *boumbiguè* serait donc un mot languedocien par sa racine et par sa forme. En provençal on dirait *boundisset*.

Fio grè, feu grégeois ; en provençal on dit *fuec gresc*. (1) La forme *fio grè* appartient donc à l'auteur.

Part, en provençal, *parto*. Mais il paraît que, dans sa nouvelle langue, M. Mistral forme la 3^e personne du singulier du présent de l'indicatif, en supprimant la terminaison de l'infinitif, et conservant seulement le radical des verbes. Nous voyons, en effet, dans *Mirèio*, le même mot *part* aux pages 322, 354, 358, 360, 364. Nous y trouvons encore, p. 76, *sèr* pour *servo*, dont on a même fait disparaître le *v* du radical—*escound* pour *escoundo*, p. 236 — *respond* pour *respouendo*, p. 238, 346 et 466 — *entènd* pour *entendo*, p. 240 et 356 — *estènd* pour *estendo*, p. 244 — *s'entreduerb* pour *s'entreduerbo*, p. 342 — *sènt* pour *sento*, p. 354 — *roump* pour *roumpo*, p. 392 — *cour* pour *courro*, p. 348 — *sort* pour *sorto*, p. 216 — enfin *duerb* pour *duerbo*, p. 330. Nous venons pourtant de voir, par exception à cette règle, *cuerbe* au lieu de *cuerb*, dans la strophe précédente. La mesure exigeait, il est vrai, cette dérogation à la règle inventée par M. Mistral.

Panto, rustre ; en provençal, *pantou*.

E, et ; vieux langage, avons-nous vu.

Gible, ploie. Ce mot paraît une création de l'auteur, Honorat ne le donnant comme appartenant à aucune langue du midi. A Nîmes, on dit bien *gimblar*, mais non *giblar*.

Ie, lui, est languedocien.

Coume, comme, est comtadin.

Léopard, léopard, appartient à la vieille langue romane.

(1) Brueys a dit :

Lou fuec d'amour ben allumat
Comm'un *fuec gresc*, pren fin per l'oli.
(*Bourgau et Angello*, Act. II. Sc. 1.)

E de soun *iro* li *trambleto*
Fasien *ferni* *si* car viòuleto.

Sus la gravo, dis l'autre, anaras *mourreja* !
Car, as *li* man trop mistoulino,
E noun sies bon, raubo-galino,
Que pèr *gibla* 'n brout d'amarino,
Pèr camina dins l'oumbro, e pèr gourrineja !

Et de sa colère les tremblements — faisaient frémir ses chairs violettes.
— Sur le gravier, dit l'autre, tu iras frapper du museau ! — Car, tu as les
mains trop délicates, — et tu n'es bon, voleur de poules, — que pour ployer
un brin d'osier, — pour cheminer dans l'ombre, et pour vagabonder !

E, et ; vieux langage.

Iro, colère, nous l'avons vu, n'est plus provençal.

Li, les ; même observation.

Trambleto, tremblement, est de la création de M. Mistral.
En provençal on dit *trablament*, et, dans quelques localités,
trabloto.

Ferni, frémir, est languedocien. En provençal on dit *farnir*.

Si, ses, est catalan, nous l'avons vu.

Mourreja, que M. Mistral a traduit par rouler par tête, n'est
pas provençal. En languedocien ce mot signifie « rudoyer,
souffleter, épier, montrer le nez, commencer à paraître. » Il est
donc languedocien, mais détourné de l'acception qu'il a dans
cette langue.

Li, les ; vieux langage qui n'est plus provençal.

Gibla, ployer ; nous avons vu que c'est une création de l'au-
teur.

On trouve dans cette page :

2 mots catalans : *si*, *trenaire* ;

1 mot comtadin : *coume* ;

4 mots appartenant au langage antérieur à 1500 : *e*, *li*, *iro*, *léopard* ;

8 mots languedociens : *endavans*, *bidu*, *ie*, *margoulin*, *Vincenet*, *revihè*, *boumbiguè*, *ferni* ;

11 expressions créées par l'auteur ou détournées de leur acception : *Ourrias*, *acipo*, *doumtaire*, *baudrèio*, *enclauso*, *fio grè*, *part*, *panto*, *gibla*, *trambleto*, *mourreja*.

Page 304.—Ch. VII.

Santo Ano d'At ! pièi fau rên dire !
Aurai adounc , coume un satire ,
Rustica de *countunio* , e manja *mi* grapié ,
Pèr qu'à l'oustau lou viéure abonde ,
Pèr que de longo se *i'apounde* ,
Pèr me metre à l'ounour dou mounde ,
Pièi dounarai ma fiho à-n-un gus de païé !

Sainte Anne d'Apt ! puis il ne faut rien dire ! — J'aurai donc , comme un satyre , — rustiqué continuellement , et mangé mes criblures , — pour qu'à la maison le vivre abonde , — pour que de longue il s'y ajoute , — pour me mettre à l'honneur du monde , — puis je donnerai ma fille à un gueux de meules de paille !

Rustica, auquel M. Mistral donne le sens de travailler aux champs, signifie en provençal : rustiquer, enduire à la rustique. Ce mot est donc provençal ; mais il a été détourné de sa signification provençale.

De countunio, continuellement, est languedocien et comtadin. En provençal on dit *de countuni*.

E, en provençal *et*.

Mi, est comtadin ; en provençal *meis*.

Ie, lui, est languedocien ; en provençal *li*.

Apounde, ajoute, n'est pas provençal. Ce mot appartient au bas-limousin.

Anas-vous-en au tron de *Diéune* ! (1)
Gardo toun chin , garde moun *ciéune*.
Tau *fuguè* dou *pelot* lou parla *rabastous*.
E l'autre vièi , s'aussant de taulo ,
Prenguè sa *jargo* emé sa gaulo ,
E n'*apoundè* que dos *paraulo* :
Adessias ! quauque jour , noun *fugués* regretous !

Allez-vous-en au tron de Dieu ! — Garde ton chien , je garde mon cygne. — Tel fut du maître le parler rude. — Et l'autre vieux , se levant de table, — prit son manteau avec sa baguette , — et n'ajouta que deux paroles : — Adieu ! quelque jour , n'en soyez point fâché !

Tron de Diéune. Sans nous arrêter à l'heureuse introduction dans la poésie de cette énergique exclamation , remarquons *Diéune* pour *Dieu*. *Diéune* paraît une création de l'auteur.

Ciéune, cygne. Nous trouvons dans Honnorat *cygne* , mais non *ciéune*. Ce mot serait donc encore une création de l'auteur.

Fuguè , fut , est comtadin. Le verbe irrégulier et défectueux *fouguer* , qui fournit quelques-uns de ses temps à la conjugaison du verbe *estre* , fait en provençal *fouguet* et non *fuguè*.

Pelot , maître , serait encore une création de l'auteur. Ce mot n'est attribué par Honnorat à aucun des idiomes du midi.

Rabastous , rude , appartient à l'auteur , qui l'a sans doute dérivé du mot languedocien *rabastaire* , qui signifie *tracassier*.

Jargo , manteau. Nous avons déjà vu , page 116 , que ce mot n'est pas provençal.

(1) La littérature félibrique paraît ne pouvoir vivre qu'en se galvanisant par des expressions ou des idées grossières et inconvenantes. C'est pour obéir à ce système que M. Louis Roumieux nous représente Dieu buvant et trinquant dans le ciel :

Dins ma bouco semblo que vege
Ço que Diéu chourlo eilamoudaut ! . . .

(*Almanach de Provence*, 1864 , page 44.)

E, et ; en provençal , *et*.

Apoundè, ajouta. Ce mot est limousin et non provençal , nous venons de le voir.

Dos, deux, est catalan. En provençal on dit *dous*, pour le masculin, et *douas* ou *doues* pour le féminin.

Fugués, soyez. Voir plus haut au mot *fuguè*, où nous avons reconnu cette forme comme vicieuse et empruntée au comtadin.

E lou grand Diéu emé *sis* ange
Mene la barco *e lis* arange!...
E coume s'enanavo emé lou *jour fali*,
Souto lou *vènt-terrau* que bramo,
Banejè dou mouloun de ramo
Uno longo lengo de flamo.
Autour, *li* meissounié, de joïo trefouli,

Et le grand Dieu avec ses anges—mène la barque et les oranges!..—
Et comme il s'en allait avec le jour tombant,—sous le vent de terre qui gueule, — commença à paraître du tas de ramée — une longue langue de flamme.— Autour, les moissonneurs, folâtres de joie,

E, en provençal *et*.

Sis, ses, est catalan, nous l'avons vu.

Lis, les, est du roman; en provençal, *leis*.

Coume, comme, est comtadin; en provençal, *coumo*.

Jour fali, jour tombant, appartient à la langue gasconne.

Vènt-terrau, que l'auteur a traduit par « mistral » n'est pas donné par Honnorat comme appartenant à la langue provençale. Honnorat appelle le vent du Nord-Ouest *lou mistraou*. *Vènt-terrau* appartiendrait donc à l'auteur ou à une autre langue que la provençale.

Emé *si* tèsto fièro e libro
 Se revessant dins l'èr que vibro ,
 Touti , d'un meme saut picant la terro ensèn ,
 Fasien deja la farandoulo.
 La *grand flamado*, que gingoulo
 Au *revoulun* que la ventoulo ,
 Empuravo à *si* front de *rebat* trelusènt.

Avec leurs têtes fières et libres — se renversant dans l'air qui vibre, — tous , d'un même saut frappant la terre ensemble , — faisaient déjà la farandole. — La grande flamme , qui gémit — au tourbillon qui l'éparpille, — attisait à leurs fronts des reflets luisants.

Si , ses, est catalan , avons-nous dit , et non provençal.

E , en provençal *et*.

Grand flamado ; en provençal on dit *uno grando flamado*. Il paraît que, dans sa nouvelle langue , M. Mistral n'admet point le féminin de l'adjectif *grand* , lorsqu'il précède le substantif , que ce substantif soit au singulier ou au pluriel , qu'il commence par une voyelle ou par une consonne ; car nous lisons dans *Mirèio* :

E li grand barco abandeirado	p. 100
A si grand bano se counèisson	p. 134
D'un nouvèu cop, sa grand manasso	p. 188
Se ie virè 'mé grand tendresso	p. 196
Veici qu'uno grand formo blanco	p. 238
Uno grand taulo de pourfire	p. 252
Sus la grand taulo de pourfire	p. 254
Comme i fourèst la grand tigresso	p. 256
Sa grand bouneto roujo....	p. 276
Oundèjon à grands erso....	p. 278
De la grand plano s'ouvertouso	p. 330

A grand brassou , de la pasturo	p. 356
Dins li grand terrado bladiero	p. 360
Veici qu'arribo à grand cambado	p. 378
E zou la grand sansouiro....	p. 396
Mountavon plus li grand bramado	p. 422
Un de si plour, en grand pressèiro	p. 456
La grand nouvello....	p. 468
De la grand forço que trenavo	p. 476
Ansin, dins uno grand manado	p. 494

Le provençal admet aussi , il est vrai , cette exception à la règle des accords ; mais c'est seulement dans les cas fort rares où , comme dans le français , l'adjectif *grand* et le substantif suivant sont unis de telle sorte qu'ils forment un qualificatif ou un nom propre.

C'est ainsi que l'on dit :

Grand-cadiero , fauteuil , chaise à bras.

Grand-carriero , Grand'rue.

Grand-chantre , grand-chantre .

Grand-causo , grand'chose.

Ma grand (mairie) , ma grand'mère.

Grand-Messo , grand'messe. Etc etc.,

Loin de nous la pensée de contester à M. Mistral le droit qui lui appartient évidemment d'introduire, dans une langue qu'il crée, des règles syntaxiques nouvelles, destinées à en faciliter l'emploi, en poésie surtout. Notre dessein n'est que de constater les différences qui distinguent sa langue de la langue provençale.

Revoulun, que M. Mistral traduit par bourrasque, signifie en languedocien « bruit, fracas, vacarme. » Ce mot signifie,

il est vrai , en provençal , « tourbillon , raffale » , mais il s'écrit *revoulh*M.

Si , leurs , est catalan , en provençal *seis*.

Rebat , reflet , est languedocien.

Dans cette page nous trouvons donc :

2 mots catalans : *dos* , *si*.

1 mot limousin : *apoundre*.

4 mots languedociens : *countunio* , *ie* , *revoulun* , *rebat*.

1 expression gasconne : *jour fali*.

2 mots comtadins : *mi* , *coume*.

2 mots romans : *e* , *li*.

9 expressions ou formes créées par M. Mistral , ou détournées de leur signification propre ou figurée : *rustica* , *diéune* , *ciéune* , *fuguè* , *pelot* , *rabastous* , *jargo* , *vènt-terrau* , *grand flamado*.

Page 364.—Ch. IX.

Que vèngon m'atrouva !—*Tout-d'uno* ,
Mai *loungeiret* que la cabruno ,
Part lou varlet fidèu : dins *lis* oulivié gris
Pren lis *acòurchi* ; mounte lampo ,
Di vignarès trosso la pampo ,
Coume un *revès* de la sisampo ;
E , tout *soul* , velaqui dins li *canto-perdris*.

Qu'ils viennent me trouver ! Aussitôt , — plus léger que les chèvres ,
— part le valet fidèle : dans les oliviers gris — il prend les raccourcis ; où
il court , — des vignobles il tord le pampre , — comme une averse de la
bise ; — et , tout seul , le voilà dans les chante-perdrix.

Tout-d'uno, aussitôt, n'est pas provençal. On dit dans cette langue : *desuito*, *subran*. *Tout-d'uno* serait donc une création de l'auteur.

Lòugeiret, léger, est languedocien.

Part, pour *parto*. Cette forme du verbe *partir* a été déjà signalée (page 121) comme introduite par M. Mistral dans sa nouvelle langue.

Li, les, est roman. En provençal, *leis*.

Acourchi, appartient à M. Mistral. On dit en provençal « *accourcho* ou *escourcho*. »

Di, des, est comtadin. En provençal, *deis*.

Vignarés, vignoble ; création de l'auteur. En provençal on dit *vignoble*. *Vignarés* a été sans doute suggéré à l'auteur par la langue gasconne où l'on trouve *bignarés*, dérivé de *bigna* (*vigna*).

Coume, est comtadin. En provençal, *coumo*.

Revès, que M. Mistral a traduit par raffale, est languedocien, et signifie dans cette langue, averse. En provençal on dit : *un revers de temps* pour signifier un orage.

E, en provençal *et*.

Soul, seul, est languedocien. En provençal, *soulet*.

Li, les, est roman. En provençal, *leis*.

Canto-perdrix, lieux où chante la perdrix. M. Mistral n'a pas créé cette expression, qui est le nom d'un rocher situé sur les bords de la Durance, dans la commune de Jouques (Bouches-du-Rhône) ; mais de ce nom propre il a fait un nom commun, comme d'ailleurs, du nom propre de la rivière de la Sorgue, il a fait un nom commun en disant (*Mirèio* p. 72) *pichouno sorgo*, petit ruisseau.

Dins *l'estendard di Crau brusido*,
Souto *d'êusino* abouscassido ,
Destousco aperalin *li* troupèu achauma :
Li pastrihoun , lou baile-pastre ,
Fasien miejour sus lou *mentastre* ;
En pas courrien *li galapastre*
Sus l'esquino *di* fedo en trin de *remiauma*.

Dans l'étendue des Craux brûlées, — sous des chêneteaux rabougris, — il découvre au loin les troupeaux qui chôment : — les petits pâtres , le chef des pâtres , — faisaient la méridienne sur le marrube ; — en paix couraient les bergeronnettes — sur le dos des brebis en train de ruminer.

Estendard , pour *estendudo* , n'est pas provençal ; c'est , dans ce sens , une création de l'auteur.

Di , des , est comtadin. En provençal , *deis*.

Brusido , pour *brulados* , brûlées , est une création de l'auteur. En provençal *brusir* ou *bruzir* signifie : bruire , rendre un son confus.

Êusino , chêneteaux , est une création de l'auteur. Il l'a sans doute tiré du mot provençal *eouse* , yeuse , chêne vert.

Li , les , est roman. En provençal , *leis*.

Mentastre est le nom gascon du marrube (*marrubium vulgare*, Lin). En provençal cette plante s'appelle *bouen-riblet*.

Galapastre , est le nom languedocien de la bergeronnette. En provençal , *guigno-coua*.

Di , des ; en provençal , *deis*.

Remiauma , ruminer , est une création de l'auteur. En provençal , *roumiar*. Mais il était difficile de faire rimer *roumiar* avec *achauma*.

De *nevoulino clarinello* ,
E voulatilo , e blanquinello ,
De la mar *plan-planet* s'enaouravon : belèu ,
Dins *lis* autour *inmaterialo* ,
Quauco santouno *celestialo* ,
De soun velet de counventialo
S'èro *delduggerido* en frustant lou soulèu.

Des brouillards clairs , — et volatils , et blanchissants , — de la mer lentement s'élevaient : peut-être , — dans les hauteurs immatérielles , — quelque petite sainte céleste , — de son voile de nonne — s'était allégée en frôlant le soleil.

Nevoulino , vapeurs , n'est pas provençal. M. Mistral l'a sans doute dérivé du vieux mot roman *neolina* , brouillards.

Clarinello , claires , est un mot créé par l'auteur.

E , en roman ; *et* , en provençal.

Plan-planet , lentement , n'est pas provençal. Les mots *plan-plan* , *plan-planet* , *plan-planeto* , qu'affectionne M. Mistral et qu'il varie en les raccourcissant ou les allongeant (1) , suivant les besoins de la mesure et de la rime , (V. *Mirèio* , pages 66 , 142 , 238 , 364 , 388 , 414 , 486 et 490) ont été puisés par lui dans le patois de Nîmes. Nous avons pourtant en provençal l'adverbe *plan* , doucement : *anar plan* , aller doucement ; mais il signifie : aller avec précaution , en prenant garde.

Lis , les , est du vieux roman. En provençal , *leis*.

(1) Il en est de même d'un grand nombre de mots de la nouvelle langue , et surtout des onomatopées.

C'est ainsi que M. Roumieux , ayant besoin de deux syllabes , a écrit :

Emé li cant dou nis e si galoi *piéu-piéu*.

Et que lorsque *piéu-piéu* s'est trouvé trop long pour la mesure , il s'est contenté de la moitié du mot :

Emé soun *piéu* tant dous , emé sa voues tant fino.

On lit ces deux vers à la page 102 de l'*Arm.* de 1861.

Inmaterialo, n'est pas provençal. C'est une forme espagnole et portugaise.

Celestialo, même observation.

Delòugerido, allégée, n'est pas provençal. Dans cette langue on dit *desleougeado*.

Ome ! escoutas qu'a di lou mèstre ,
Ie fai lou *mandadou* campèstre :
Chourlo , m'a di , subran parte coume l'uiiau ;
Que *li* segaire e laboureira
Quiton *li* daïo e *lis* araire ;
I meissounié dïgo de traire
Li voulame ; *i* mendi , de leïssa lou *bestiau*.

Hommes ! écoutez qu'a dit le maître , — leur fait le messenger champêtre : — Buveur, m'a-t-il dit, soudain pars comme l'éclair ; — que les faucheurs et laboureurs — quittent les faux et les charrues ; — aux moissonneurs dis de jeter — les faucilles ; aux valets des bergers , de laisser le bétail.

Ie, leur, est languedocien. En provençal , *li*.

Mandadou, messenger, n'est pas provençal L'auteur paraît l'avoir formé du provençal *mandar*, envoyer.

Chourlo, que M. Mistral a traduit par échanson, paraît encore une de ses créations. Le provençal *chourlar* et le languedocien *chourloumelar* signifient buvotter, laper.

Li — *Lis*, les, est roman, on l'a vu. En provençal , *leis*.

E, et, est encore du roman. En provençal , *et*.

I, aux, est également du roman. En provençal , *eis*.

Bestiau, bétail, est languedocien. En provençal on dit *bestiari*.

Dans cette page nous avons pu constater :

3 mots empruntés à la langue romane : *e*, *li*, *ti*.

2 mots comtadins : *di*, *coume*.

1 mot gascon : *mentastre*.

2 mots espagnols et portugais : *inmaterialo*, *celestialo*.

7 mots languedociens : *lòugeiret*, *soul*, *revès*, *ie*, *galapastre*, *plan-planet*, *bestiau*.

16 formes ou expressions créées ou introduites par l'auteur, ou détournées de leur signification propre ou figurée : *tout-d'uno*, *part*, *acourchi*, *vignarés*, *canto-perdris*, *estendard*, *brumandadou*, *sido*, *éusino*, *remiauma*, *nevoulino*, *clarinello*, *delòugerido*, *chourlo*.

Page 434. — Ch. XI.

Sus l'esquinau de *si camello*
Tantost la *mar* nous *encimello* ;
Tantost, dins la *founsour di* negre garagai ,
Ounte barrulon *li lasàmi* ,
Li biòu-marin e li grand làmi ,
Anan entendre lou *soulàmi*
Di negadis , que l'oundo escoubiho , *pecai* !

Sur le dos de ses chameaux — tantôt la mer nous hisse ; — tantôt, dans la profondeur des noirs abîmes , — où roulent les paons-marins , — les phoques et les grands requins , — nous allons entendre les plaintes — des noyés , que l'onde balaie , hélas !

Esquinau , *dos* , est un mot créé par l'auteur. Le provençal lui aurait fourni le mot *esquino*.

Si , *ses* , est catalan. En provençal , *seis*.

Camello , que M. Mistral a traduit par *houle* , paraît avoir été emprunté par lui à la langue espagnole , où ce mot *camello*

signifie chameau. Quoi qu'il en soit , le mot *camello* n'est pas provençal.

Mar, mer, est provençal. Nous ne nous arrêtons à ce mot que pour faire remarquer que la nouvelle langue possède encore , pour dire la mer , le mot *marino* , qu'elle emploie suivant les besoins de la mesure et de la rime. (V. *Mirèio*, pages 130, 146, 300 , 428 , 446 et 486). Nous n'en citerons qu'un exemple :

E la *marino* à bèllis oundo
Plan-plan venié se roumpre em'un long jafaret. (p. 486.)

Encimello , hisse. Ce mot n'est pas provençal ; c'est une création de l'auteur.

Founsour, est encore un mot appartenant à l'auteur. En provençal , on dit *proufoundour*.

Di , des , est comtadin. En provençal , on dit *deis*.

Li , est roman , on l'a vu. En provençal , *leis*.

Biðu-marin , phoques , est languedocien et comtadin. En provençal , on dit *buou*.

E , est roman. En provençal , *et*.

Soulàmi , plaintes , est languedocien. En provençal , *soulomi*.

Negadis , noyé. Ce mot , en provençal , signifie « un champ marécageux , humide , sujet à être submergé » mais jamais « un homme noyé ». Le mot *negadis* paraît cher à l'auteur , car on le trouve répété dans *Mirèio*, pages 32 , 202 , 208 , 210 , 276 et 434 , toujours avec la même signification.

Pecai , hélas ; c'est peut-être le mot provençal *peccaire* dont on a retranché la dernière syllabe , pour le faire rimer avec *garagai* , procédé on ne peut plus commode.

Nous veguerian perdu ! *S'enverso*
Sus nòsti tèsto uno grando *erso*,
Quand *Lazàri* : moun Diéu , serve-nous de timoun !
M'as *davera* 'n cop de la toumbo. . .
Ajudo-nous ! la barco toumbo !
Coume l'auroun de la paloumbo ,
Soun crid *fènd* la chavano e volo peramont.

Nous nous vîmes perdus ! Il se renverse — sur nos têtes une grande vague , — quand Lazare : Mon Dieu, sers-nous de timon ! — Tu m'as arraché une fois de la tombe. . . — Aide-nous ! La barque tombe ! — Comme le vol du ramier, — son cri fend l'orage et vole là haut.

S'enverso , se renverse , n'est pas provençal. Pour « se renverser » , la langue romane disait *s'enversar* , le bas limousin dit *s'eversar* , et le provençal , *se revessar*.

Erso , vague , est provençal ; mais il a été détourné par M. Mistral de sa signification provençale. Honorat nous apprend en effet que ce mot désigne « la rosée que produisent les vagues agitées , et qui mouillent les personnes qui se trouvent dans de petites barques comme celles des pêcheurs. Etym. du grec ῥοση , rosée. »

Dans la langue qu'il a créée , M. Mistral donne à ce mot la signification de *vagues*, au lieu de rosée produite par les vagues ; c'est une métonymie : la cause pour l'effet. Il en a le droit , et , rendons-lui cette justice , il ne s'en cache pas , puisqu'il traduit lui-même par *vagues*. Remarquons dans *grando erso* une exception à la règle que nous avons constatée, p. 126.

Lazàri , Lazare ; en provençal, on dit *Lazare*.

Davera , arraché , semble un mot créé par l'auteur. En provençal, on dit *averar* pour cueillir , retirer , prendre quelque chose d'élevé ou de profond.

Coume, comme, est comtadin. En provençal, *coumo*.

Fènd; en provençal, *fendo*. Nous avons déjà (p. 121) signalé cette forme créée par M. Mistral pour la 3^e personne du singulier du présent de l'indicatif, à l'occasion du mot *part*.

Peramount, dans les cieus. En provençal, on dit *aperamount* pour « là haut, bien là haut ».

De l'aut palais ounte *triounflo*
Jesu l'a vist; sus la mar gounflo
Jesu vèi soun ami, soun ami qu'*en-tant-lèu*
Vai èstre aclapa souto l'oundo.
Sis iue 'mé 'no pieta *prefoundo*
Nous countèmplon: subran *desboundo*
A través la tempèsto un long *rai* de soulèu.

Du haut palais où il triomphe — Jésus l'a vu; sur la mer gonflée —
Jésus voit son ami, son ami qui bientôt — va être enterré sous l'onde. —
Ses yeux avec une pitié profonde — nous contemplent: subitement sort
avec impétuosité — à travers la tempête un long rayon de soleil.

Triounflo, triomphe, est une forme languedocienne du provençal *triumphar*.

Jesu, Jesus. Dans la nouvelle langue on dit aussi *Jeuse*:

Jeuse, moun Diéu! dono-te gardo! . . (*Mirèio* p. 66)
Jeuse! Maia! touti faguèron, . . . (id. p. 216)

En-tant-lèu, un moment de plus. Cette expression n'est pas provençale; elle paraît dérivée par M. Mistral de l'expression languedocienne *tante-leou*, dans peu.

Sis, ses, est catalan; on l'a vu.

Iue, yeux, est languedocien.

'Mé pour *emé*; *'no* pour *uno*. La langue créée par M. Mistral admet les hiatus, comme on vient de le voir dans le vers:

Vai èstre aclapa souto l'oundo.

Mais elle paraît faire exception pour les mots *emé* et *un*, *uno*, qu'elle élide non-seulement avec le mot suivant, mais encore avec le mot précédent, même lorsque ce mot se termine par une consonne :

E tuerto de pertout 'mé soun front auturous. (*Mirèio*, p. 88)

On trouve même dans *Mirèio*, page 468, un exemple du mot *emé* élidé, au commencement d'un vers, avec le mot final du vers précédent :

. . . s'enarco dins lou cèu,
'Mé li relicle, sânti laisso. . .

Profundo, forme corrompue et languedocienne du provençal *proufound*.

Desboundo, jaillit. En provençal le mot *desboundar* signifie, non pas jaillir, mais « sortir avec abondance, avec impétuosité, et seulement en parlant des liquides ».

Rai, rayon, appartient à la langue romane. En provençal, on dit *raioun*.

Alleluia ! sus l'aigo amaro
Mountan *e davalan* encaro ;
E trempe, *e matrassa*, boumissèn l'*amarun*.
Mai *lis* esfrai tout-d'un-tems parton,
Li lamo fièro s'*escavarton*,
Li nivoulado *alin* s'*esvarton*,
La terro verdouleta espelis dou *clarun*.

Alleluia ! sur l'eau amère — nous montons et nous descendons encore ; — et trempés, et meurtris, nous vomissons l'amertume. — Mais les effrois au même instant partent, — les lames fières s'écartent, — les nuages au loin se dissipent, — la terre verdoyante éclot de l'éclaircie.

Davalan, nous descendons, est emprunté à la langue romane. En provençal, on dit *devalar* et non *davalan*.

Trempe, ruisselants, n'est pas provençal. Le verbe *trempar* donne *trempat*, *tremjado*.

E est roman ; en provençal, *et*.

Amarun, amertume, est un mot créé par M. Mistral qui l'a pris pour titre d'une de ses pièces. (*Li Prouvençalo* pag. 9.)

Li-lis est du roman. En provençal, *leis*.

S'escavarton, se dispersent. Ce mot semble appartenir à l'auteur. Serait-ce d'ailleurs le même mot que *esvarton* du vers suivant, que la nouvelle langue autoriserait à allonger quand l'exige la mesure ?

Alin, au loin. Ce mot signifie en provençal « là bas, là dedans ». M. Mistral l'a donc détourné de sa signification provençale.

Clarun, éclaircie, est de la création de l'auteur, comme *amarun* avec lequel il rime si bien.

Nous trouvons encore dans cette page :

3 mots empruntés au comtadin : *si*, *di*, *coume* ;

5 mots appartenant à la langue romane : *li*, *e*, *s'enverso*, *rai*, *davalan* ;

5 mots appartenant à celle du Languedoc : *bidu*, *soulàmi*, *triounflo*, *iue*, *prefoundo* ;

17 mots créés par l'auteur, ou pris dans le provençal et détournés de leur acception provençale : *esquinau*, *camello*, *encimello*, *negadis*, *pecai*, *erso*, *lazàri*, *davera*, *fènd*, *peramount*, *en-tant-lèu*, *desboundo*, *trempe*, *amarun*, *s'escavarton*, *alin*, *clarun*.

Cette analyse de quelques pages prises au hasard dans *Mirèio*, suffit, toute incomplète qu'elle est, pour prouver :

1° Que M. Mistral a composé sa langue de mots pris indistinctement dans le catalan , dans le béarnais , dans le limousin , dans le languedocien , dans le provençal , dans le gascon , dans le roman , dans le comtadin , etc. , etc.

2° Que , dans un grand nombre de cas , ces mots , ainsi empruntés à ces diverses langues , ont été détournés de leur acception primitive ;

3° Qu'il a créé de nouvelles formes toutes les fois qu'il l'a crû utile pour faciliter l'emploi de sa nouvelle langue ;

4° Enfin , qu'il a créé un grand nombre de mots , lorsqu'il n'a pas trouvé dans les langues du midi qu'il a pu connaître , des expressions s'éloignant du français autant qu'il le désirait , pour imprimer à sa langue un caractère de nouveauté qui ne permît pas de lui en contester l'invention et la propriété.

La langue de *Mirèio* est donc bien une langue nouvelle , une langue qui n'est ni le catalan , ni le languedocien , ni le provençal , ni aucune des langues qui se parlent dans le midi de la France , bien qu'ayant la plupart de ses radicaux communs avec la majeure partie de ces langues.

Ajoutons que la langue inventée par l'auteur de *Mirèio* , et employée par lui dans ce poème , offre , avec le provençal , les mêmes différences que celles que nous avons déjà signalées entre le provençal et le comtadin.

Ainsi :

1° M. Mistral écrit les infinitifs sans R :

Dèu bèn *falé* d'oulivarello

Pèr *ouliva* tant d'aubre ! (*Mirèio* , p. 6.)

Te van *claf* sacco e bourrenco ! (Ibid.)

Li Santen sus-lou-cop regardèron *veni*. (Id.p. 474.)

Tandis que le provençal, nous l'avons vu, n'omet jamais cette lettre caractéristique de l'infinitif de presque tous les verbes.

2° M. Mistral n'emploie aucun signe, aucune forme quelconque pour distinguer le pluriel du singulier :

Dins lis *amour* de sa jouvènço (*Mirèio*, p. 2.)

Au soulèu em' i *bagnaduro*.

Quand li *figo* se fan *maduro* (Id., p. 4.)

De-long dòu Rose entre li pibo

E li *sausetò* de la ribo. (Ibid.)

Tandis que nous avons vu le provençal terminer le pluriel par un S, comme en français.

3° M. Mistral termine la première personne du pluriel des verbes par un N :

Car *cantan* que per vautre.... (*Mirèio*, p. 2.)

Voulèn plus tourna dins nòstis oustau

Que noun de l'Anglès *veguen* la desbrando. (Id., p. 18.)

Nautre, *sourtèn* jamai de noste pijounié ! (Id., p. 28.)

Ie *passerian* qu'èro la voto. . . (Id., p. 30.)

Tandis que le provençal la termine toujours, comme nous l'avons vu, par un *M*.

Aurions-nous besoin ici de laver la langue provençale du reproche que lui ont maintes fois adressé ses ennemis, et particulièrement les félibres, d'avoir conservé le *R* des infinitifs, le *S* de spluriels, le *T* des participes et tant d'autres lettres qui ne

se prononcent pas et qui constituent autant d'appendices gênants, nous en convenons, pour tous ceux qui se croient poètes provençaux, parce qu'ils savent parler un des patois de la Provence? Nous nous contenterions de répondre : « La suppression totale » des lettres étymologiques conduirait à la suppression de la » langue provençale et à Babel. D'ailleurs, le peuple, dans ses » paroles quotidiennes, nous donnerait des démentis formels, » et toute filiation avec notre vieille langue romane serait rom- » pue. »

Et si l'on contestait cette assertion, nous renverrions nos contradicteurs aux *Noëls* de Saboly, édition de Fr. Seguin, page XLII, note sur ce vers :

Grans et petits li van faire la court.

Hâtons-nous de dire que MM. Mistral et Roumanille n'étaient pas encore félibres lorsqu'ils ont écrit et signé ces deux phrases.

Après avoir signalé ces différences caractéristiques, qui ne sont pas les seules, entre la langue inventée par M. Mistral et la langue provençale, nous nous croyons plus qu'autorisé à conclure, comme nos lecteurs l'ont sans doute déjà fait avant nous, que la langue de *Mirèio* n'est pas la langue provençale.

Nous n'avons point à rechercher quels motifs ont pu engager M. Mistral à intituler *Mirèio* POÈME PROVENÇAL. Mais ce que nous tenons à constater, tout en reconnaissant quelque mérite au poème, malgré ses hors-d'œuvre et ses invraisemblances (1), c'est la prodigieuse habileté de l'auteur qui a donné à son siècle

(1) Voir *Les Félibres en septembre 1862*, poème par Artaud aîné, p. 11.

le spectacle unique d'un homme créant une langue ; donnant à cette langue le nom d'une autre dont l'éloignent toutes ses règles orthographiques et syntaxiques ; parvenant, non sans peine et sans frais , il est vrai , à la faire couronner par une Académie, et encore l'Académie française, cette Académie préposée par Richelieu, comme sentinelle vigilante, à la garde de l'unité et de la pureté de la langue française. Un pareil tour d'adresse méritait, nous l'avouons, plus qu'un prix de 3,000 francs, qui n'a pas payé le quart de la dépense faite pour l'exécuter, plus que le bout de ruban que l'artiste a été autorisé à épingler à sa jaquette.

Pour qu'on ne se méprenne pas, volontairement ou non, sur nos intentions, nous répèterons que nous ne contestons point à M. Mistral le droit, appartenant à tout homme, de se créer une langue ; à ses admirateurs, celui de mystifier une Académie ; au gouvernement, celui de témoigner de son admiration pour une telle habileté. Ce que nous contestons de la manière la plus formelle, c'est la qualification de *provençale* donnée par M. Mistral à la langue qu'il a inventée ; c'est le droit que s'est arrogé le Jury, dont il était le président, et qu'il avait composé de ses amis, avec l'assentiment, il est vrai, d'une autorité complaisante, de couronner des pièces écrites dans cette nouvelle langue, lorsque le programme du concours exigeait que les concurrents écrivissent en langue PROVENÇALE.

§ 2.

Le Couronnement.

Après avoir démontré, Chap. II, § 3 et 4, que le Jury, appelé à juger des pièces *provençales*, a admis au concours et couronné des pièces *comtadines* et *languedociennes*, il nous reste à prouver qu'il a également admis et couronné des pièces écrites dans la langue inventée par M. Mistral, son président. Nous n'aurons, pour atteindre ce but, qu'à faire l'application des principes que nous avons découverts dans la langue de *Mirèio*, aux pièces envoyées au concours par M. Émile RANQUET, de Villeneuve (Gard), et couronnées par le Jury.

1^o CANTIQUE EN L'HONNEUR DE SAINTE ANNE. (1)

Santo Ano d'At, nosto patrouno ,
Embandi sus la mar *furouno* ,
Sian toutis *abeura* de doulour, d'*amarun*.
Lis oundado nous *trigoussejon*,
L'uiau briho, li nieu trounejon ,
Escoutas-nous e que lusejon
Lèu li *rai* dou soulèu au mitan de l'*oumbrun*.

Embandi n'est pas provençal; mais on le trouve dans *Mirèio*,
p. 426 :

« i furour de la mar,
E sènso velo e sènso remo ,
Fuguerian *embandi* »

(1) Archives Municipales d'Apt. Dossier du Concours.

Furouno n'est pas provençal ; mais on le trouve dans *Mirèio* ,
p. 440 :

« Lou trigos de la mar *furouno*. »

Amarun n'est pas provençal ; mais nous le trouvons dans
Mirèio , p. 446 :

« Clavela su 'n trounc d'aubre , *abéura d'amarun*, »

Trigoussejon n'est pas provençal ; mais on le lit dans *Mirèio* ,
p. 436 :

« Nous *trigoussejon* lis oundado. »

Vers si heureusement imité par M. Ranquet :

« Lis oundado nous *trigoussejon*. »

Rai , signifiant rayon , n'est pas provençal ; mais nous le
trouvons dans *Mirèio* , p. 306 :

« Em' un *rai* de soulèu.... »

Oumbrun n'est pas provençal ; mais nous le lisons dans
Mirèio , p. 258 :

« E dins l'*oumbrun* e la terriho »

Dins ta gleiso *miraclejanto* ,
De ti relicle , grando santo ,
Venen , *bon prouvençau* , respira lou prefun ;
Venen te prega , *benurado* ,
Ounte fugueres aclapado ,
Ounte fugueres destapado ,
Coume un astre amaga dins li blan *nivoulun*.

Miraclejanto n'est pas provençal , mais on le trouve dans
Mirèio , p. 468 :

« Dins si caisso *miraclejanto*
Que baise nòsti gràndi Santo ! »

Il ne faudrait pas croire que la langue de M. Mistral soit réduite à ce seul mot *miraclejanto* pour dire « miraculeuse ».

Elle possède aussi le mot *miraclouso* :

« S'arrapo i caisso *miraclouso* » (*Mirèio*, p. 32.)

Elle a encore le mot *miraclanto*, dont un petit allongement a fait *miraclejanto* :

« A sa capello *miraclanto* » (Id. p. 390.)

A *miraclanto* et *miraclejanto* pourquoi n'ajouterait-on pas plus tard, si la rime et la mesure venaient à l'exiger, *miraclejislanto* et même *miraclejislissant* ?

Rien dans le génie de la nouvelle langue ne paraît devoir s'y opposer.

Bon provençau. De même que M. Mistral appelle sa langue « la langue provençale » :

« Bèu Diéu, Diéu ami, sus lis alo

De *nosto lengo provençalo*. . . » (*Mirèio* p. 4.)

De même M. Ranquet se dit provençal, quoique étant de Villeneuve (Languedoc). Il est vrai que nous avons déjà vu (p. 54) que le Gard est dans la Provence, d'après le système géographique de M. Mistral.

Benurado n'est pas provençal ; mais on le trouve dans *Mirèio*, p. 446 :

« E li simple, e li bon, e li dous, *benura* ! »

Nivoulun n'est pas provençal ; mais on le trouve dans *Mirèio*, p. 396 :

« Em'un rai de soulèu, tencho emé li coulour

Di *nivoulun*. »

Êro festo dins la capello ;
Di *chato* li voues *clarinello*
A l'*aureto* , vers Diéu , s'enaûrâvon ensen.
Dins li *vas* d'or l'encens tubavo ,
Lou temple esmougu *tresanavo* ,
Coume se dins l'er ressounavo
Dis ange ubri d'amour lou cant *paradisen*.

Chato n'est pas provençal ; mais on le trouve 31 fois dans
Mirèio. Ainsi :

« Diguè la *chato* ; mouscouloune » (p. 40).

« E sono quatecant sa *chato* » (p. 452).

« Uno *chato* escarrabihado » (p. 268).

Clarinello n'est pas provençal ; mais on le trouve 8 fois dans
Mirèio. Ainsi p. 58 :

« De sa voues linjo e *clarinello* »

Aureto n'est pas provençal ; mais nous le lisons dans *Mirèio* ,
p. 174 :

« E l'*aureto* d'estiéu que frusto , à jour fali »

Vas n'est pas provençal ; mais on le trouve dans *Mirèio* ,
p. 408 :

« Tenié sarra 'n *vas* d'alabastre »

Tresanavo n'est pas provençal ; mais nous le lisons dans
Mirèio , p. 82 :

« *Mirèio* , d'amour *tresananto* »

Paradisen n'est pas provençal ; mais nous le lisons dans
Mirèio , p. 408 :

« Pòu retraire soulet soun front *paradisen* »

Nous nous contenterons de ce coup-d'œil jeté sur les trois
premières strophes du Cantique de M. Ranquet. Chacune des

autres offrirait, à l'analyse, une nouvelle preuve que, ainsi que nous l'avons énoncé, la langue employée par M. Ranquet est la langue fabriquée par l'auteur de *Mirèio*; que cette langue n'est pas la langue provençale, et qu'une œuvre écrite dans cette langue ne devait point être couronnée dans un concours en langue *provençale*.

2° ÉLOGE DE LA PROVENCE. (1)

Nous en dirons autant de *l'Éloge de la Provence*, par le même auteur, qui a obtenu la première mention d'honneur.

Prenons quelques vers au hasard.

M. Ranquet a dit :

Dous pays , terro *benurado*.

Nous venons de trouver *benura* dans *Mirèio*.

M. Ranquet a dit :

S'avieu uno *voues clarinello*

Nous venons de trouver *voues clarinello* dans *Mirèio*.

M. Ranquet a dit :

Dirieu ta beuta *courounello* ,

E subre ta testo *brunello*....

Nous trouvons dans *Mirèio* , p. 338 :

« Mai , o ciéuta douço e *brunello* ,

Ta mereviho *courounello*.... »

M. Ranquet a dit :

De Crau la jouino *vierginello* ,

Nous trouvons dans *Mirèio* , p. 122 :

« Iéu , bello roso *vierginello* , »

(1) Archiv. Municip. d'Apt. Dossier du Concours.

M. Ranquet a dit :

O ma patrio , ô ma *Prouvenço* ,
Richo en souleu , richo en *jouvenço*.

Ce brave garçon tient absolument à nous faire croire que Villeneuve (Gard) est en Provence. Il ne suit en cela , il est vrai, que les errements de son maître en poésie et en géographie , qui comprend , ainsi que nous l'avons vu , p. 54 , le Gard au nombre des départements formés de l'ancienne Provence.

M. Mistral avait , lui aussi , dit dans *Mirèio* , p. 2 :

« Cante uno chato de *Prouvenço*.
Dins lis amour de sa *jouvenço*, »

M. Ranquet a dit :

Emé ma *voues enfantoulido*.

Nous trouvons dans *Mirèio* , p. 236 :

« Faguè la *voues enfantoulido*. »

M. Ranquet a dit :

Te cantarai , l'amour *enfocara* mi cant.

Nous trouvons dans *Mirèio* , p. 4 :

« *Enfoco* mi paraulo. »

M. Ranquet a dit :

Lou Rose qu'à la mar *blavenco*.....

Nous trouvons dans *Mirèio* , p. 344 :

« Veirés, dins soun aigo *blavenco*. »

M. Ranquet a dit :

De frucho d'or *enrasinado*

Nous trouvons dans *Mirèio* , p. 28 :

« Se saran tout-de-long *enrasina* de flour. »

M. Ranquet a dit :

Touque nosto nau *celestialo*

Nous trouvons dans *Mirèio*, p. 364 :

« Quauco santouno *celestialo*. »

Etc., etc.

A peine est-il besoin de faire remarquer avec quel scrupule M. Ranquet s'est conformé aux règles orthographiques et syntaxiques inventées par M. Mistral.

Personne sans doute ne contestera à M. Ranquet le droit de se servir de la langue de *Mirèio*, tant que l'auteur n'aura pas pris un brevet d'invention. Mais ce que nous nous croyons fondé à contester, c'est, nous le répétons, le droit que s'est arrogé le Jury d'accueillir et de couronner des pièces écrites dans une langue exclue du concours, puisqu'elle n'est pas provençale, ces pièces eussent-elles été calquées sur *Mirèio* et dédiées à son auteur (1).

Après avoir vu le Jury couronnant, dans un concours de poésie *provençale*, des compositions écrites dans les langues du Comtat et du Languedoc; après avoir montré M. Mistral, son président, non seulement se créant une langue, mais se permettant de la couronner, ou mieux, se couronnant lui-même, dans la personne du jeune Ranquet; il nous reste encore, pour achever de remplir le programme que nous nous sommes tracé, à compléter des révélations que nous nous étions contenté d'énoncer

(1) *L'Éloge de la Provence*, de M. Marius Girard, de Saint-Rémy, est précédé de ces mots :

A F. MISTRAL.

(Arch. Mun. d'Apt, dossier du Concours et *Arm.* de 1863, p. 64.)

et qui jetteront , croyons-nous , un jour suffisant et sur le but des Félibres et sur les moyens auxquels ils ont eu recours pour l'atteindre.

Dieu nous garde , toutefois , de nous ériger en juge de leurs intentions et de leurs consciences ! Nous abandonnions ce soin à leur aumônier , *lou Capelan dou Felibrige* (*Arm.* de 1863 , page 110), qu'ils ont chargé de *diriger* et les unes et les autres , et qui , trop récemment nommé à ces nouvelles et délicates fonctions , n'avait , sans doute , pas encore eu le temps , à l'époque du Concours , de leur apprendre qu'il n'est permis que dans un certain monde de *corriger le vice du moyen par la pureté de la fin*.

CHAPITRE V.

LES VIOLATIONS.

§ 1^{er}.

La Comédie.

En cherchant à établir (Chap. II, § 4) que la pièce envoyée au Concours par M. Roumieux, de Nîmes, comme *scène de mœurs provençales*, est écrite dans la langue du Languedoc et non dans celle de la Provence, comme le demandait le programme, et qu'elle devait, par cette seule raison, être exclue du concours, nous avons passé sous silence un second motif d'exclusion que l'on trouvera aussi légitime, au moins, que le premier.

Le sujet de cette pièce, que l'on n'a pas craint de décorer du nom de *Comédie*, comme si tout ce qui se rapporte à nos Jeux Floraux devait présenter ce caractère, est suffisamment indiqué par son titre : *Quau vòu prendre dos lèbre à la fes n'en pren ges*. Son héros est un niais qui vient courtiser une fille, et qui, éprouvant un refus, adresse ses hommages à une autre fille, amie de la première. Il est également éconduit par la seconde, et les deux filles finissent par se marier, la première avec Denis, son amoureux, et la seconde avec le frère de son amie.

Que ce sujet eût pu prêter à des situations intéressantes ; que le comique de l'expression eût pu suppléer à l'absence du comique de situation ; qu'il pût y avoir là matière et occasion de dessiner des caractères pleins de vérité et d'actualité, ce n'est pas ce que nous avons à rechercher ici.

Nous nous demanderons seulement si ce n'est qu'en Provence que de pareils faits peuvent se produire, ou même s'ils se produisent en Provence plus que dans les autres contrées du globe ; si le fait d'un jeune homme, dont on a voulu, on ne sait pourquoi, faire un niais, qui courtise Isabeau après avoir été repoussé par Agathe, est un trait spécial du caractère provençal, plutôt que le fait d'un jeune homme de tous les temps et de tous les pays ; si, enfin, c'est bien là, à ne pouvoir s'y méprendre, une scène de *mœurs provençales*. Nos lecteurs ne le penseront pas plus que nous.

Ainsi, outre que la pièce de M. Roumieux devait être exclue du Concours comme n'étant pas écrite en provençal, elle devait encore l'être comme n'ayant pas traité le sujet imposé aux concurrents par le programme, qui exigeait, très-explicitement, une scène de *mœurs provençales*, et non une scène de *mœurs générales*, qui ne caractérise pas plus la Provence que tout autre pays.

A ces deux motifs d'exclusion, un juge qui eût voulu que sa décision, comme la femme de César, ne pût pas même être suspectée, en eût peut-être ajouté un troisième. Le président du jury ne devait-il pas se mettre en garde contre le soupçon possible des entraînements aveugles de l'amitié et de la parenté, simplement spirituelle, il est vrai, qui l'unissaient à M. Roumieux ? Car on savait que M. Roumieux était l'ami de M. Mistral, et que celui-ci était le parrain de la fille de M. Roumieux.

A Dieu ne plaise qu'il puisse jamais entrer dans notre pensée que M. Mistral ait pu céder, dans une circonstance aussi solennelle, aussi délicate, à l'entraînement de l'affection et des convenances ! Nous reconnaissons, avant tout, M. Mistral pour un homme d'honneur, pour un homme de caractère. A nos yeux,

il a simplement obéi à un système ; et ce système veut que toutes nos provinces du midi soient ou deviennent la Provence , et soient soumises à une langue unique. Cette langue, qu'il est en train de fabriquer , M. Mistral aime à l'appeler la langue *provençale* ; voilà tout !

§ 2.

Le Tambourin.

L'auteur de la *Méthode de Tambourin et de Galoubet* s'est-il mieux conformé aux conditions du programme ? Et le Jury est-il mieux resté dans les limites de son mandat , en couronnant cette œuvre , qu'en couronnant la précédente ?

Le deuxième sujet proposé aux concurrents était l'*Éloge de la Provence* ; et , pour répondre à cette partie du programme , M. Vidal a apporté une *Méthode de Tambourin et de Galoubet* , et cette *Méthode* a été couronnée par le Jury comme *Éloge de la Provence*.

De bonne foi , fait-on l'éloge de la Provence , en composant une *Méthode* pour apprendre à jouer du Tambourin et du Galoubet ?

L'ouvrage de M. Vidal a , sans doute , été écrit en provençal , ce que pourtant nous n'oserions affirmer (1) ; sans doute aussi , le Tambourin est plus connu en Provence qu'en aucun lieu du monde ; et ces deux circonstances pourraient , jusqu'à un certain

(1) L'ouvrage de M. Vidal n'a pas été lu à Apt, en séance, et il n'existait plus, le 20 Novembre 1863, dans les Archives de la Mairie, où il devait se trouver.

point, autoriser à considérer l'œuvre de M. Vidal comme une œuvre provençale.

Mais le programme ne demandait pas seulement une œuvre provençale; car, à ce titre, la première niaiserie venue, l'ineptie même couronnée comme Cantique à Sainte Anne (1), eût pu, si elle eût été écrite en provençal, concourir pour l'*Éloge de la Provence*.

Ce que demandait le programme, c'était un poème qui célébrât tout ce que la Provence renferme de remarquable dans son passé et dans son présent.

Le programme, par sa concision même, laissait sans doute aux concurrents la faculté d'envisager le sujet sous toutes ses faces; de l'embrasser dans toute sa généralité; de faire passer sous les yeux du lecteur tout ce que le passé de son histoire offre de curieux et d'intéressant; de décrire ses origines, ses progrès, sa civilisation, son climat, ses productions, ses grands hommes, ses monuments, son génie, ses sites, etc., etc.; ou de réduire le tableau à un cadre plus restreint, et de l'envisager sous ses faces les plus saillantes, seulement, en laissant dans l'ombre ou rejetant au second plan tout ce qui n'offre qu'un intérêt secondaire, et qu'on peut laisser à l'histoire le soin de transmettre à la postérité. Et le sujet, ainsi restreint, laissait encore à l'imagination du poète un champ assez vaste et assez plantureux à exploiter.

Nous n'eussions même pas été fâché de voir, dans un coin du tableau, une scène de villageois dansant au son du tambourin et du galoubet. Mais réduire l'*Éloge de la Provence*, non pas à l'éloge du tambourin et du galoubet, mais à une *Méthode* pour apprendre à jouer de ces deux instruments; prendre cette

(1) Voir, dans notre *Réplique* à M. Roumanille, p. 10, le jugement porté sur ce prétendu Cantique par la *France littéraire* du 31 janvier 1863.

Méthode pour l'Éloge de la Provence : c'est , que nos lecteurs nous pardonnent cette comparaison triviale , comme si un historiographe chargé de faire l'Éloge d'un grand homme, composait un *Traité* de la coupe de cheveux particulièrement affectonnée par son héros.

Et puis, circonstance que semblent avoir négligée et l'Autorité Municipale et la Commission Aptésiennes, quoique M. Mistral l'ait formellement constatée dans son rapport, le traité de tambourin et de galoubet de M. Vidal , auquel nous sommes réduit à supposer un grand mérite, puisqu'il n'a été donné encore à personne de le connaître autrement que par ce qu'en a dit le rapporteur, ce traité est en prose, comme nous l'avons vu, p. 24 : *escrí en gaio proso prouvençalo* , ce sont les propres expressions de M. Mistral (1).

Or, le Concours avait été annoncé par toutes les voies de la publicité comme un concours *poétique*, ce qui, d'après tous les dictionnaires de la langue française, signifie un concours où ne sont admises que des compositions *en vers*.

Le Jury, en couronnant une pièce en prose, était-il d'avance autorisé à compter sur des complaisances ou des aveuglements ? Nous nous contentons de poser la question ; à d'autres à la résoudre.

Quoi qu'il en soit, il n'en est pas moins vrai que le jury a violé, en couronnant cette pièce, une des conditions essentielles du programme.

(1) Es un tratat coumplèt sus lou Tambourin e lou Galoubet, *escrí en gaio proso prouvençalo*, entre-mescla de vers * e de musico e divisa en tres partido : uno fasent l'istori d'aquélis estrumen, l'autro ensignant lou gaubi de se n'en servi, e l'autro countenant nòstis èr naciounau. (*Arm.* de 1863, p. 22).

* Sans doute les vieilles chansons provençales, auxquelles s'appliquent les airs qui se jouent sur ces instruments.

§ 3.

La pièce inédite.

Si nous nous sommes étonné à bon droit que le Jury ait accepté et couronné , comme scène de mœurs provençales , la mise en scène du proverbe : Qui veut prendre deux lièvres à la fois n'en prend point , ne trouverons-nous pas le même sujet d'étonnement dans l'acceptation et le couronnement , par ce Jury, de la pièce intitulée : *Lou Pleidejaire e l'Avoucat*, envoyée au Concours par M. Victor Quintius Thouron , ancien élève de l'École Normale , ancien avoué à Toulon , Président de la Société des Sciences , Belles-lettres et Arts de la même ville ?

Cette pièce , incontestablement l'une des meilleures envoyées au Concours , et que nous pouvons lire dans l'*Armana* soi-disant *prouvençau* de 1863, page 75 , est bien touchée comme style et comme composition ; nous le reconnaissons. Mais est-elle une scène de *mœurs provençales* ? Est-elle une de ces scènes auxquelles peut seul donner lieu le caractère provençal ?

Ne serait-ce pas plutôt une scène de mœurs générales , ou mieux , une scène de mœurs normandes , s'il faut en croire un vieux proverbe ? Madame de Pimbêche n'était pas , que nous sachions , une comtesse provençale.

En admettant au Concours et en couronnant *Lou Pleidejaire e l'Avoucat* , le jury a donc admis et couronné une pièce étrangère au genre imposé aux concurrents par le programme.

Mais, du moins, l'auteur et le Jury se sont-ils conformés aux autres conditions de ce programme, qui se prête si complaisamment à toutes les violations ?

Une de ces conditions, commune à tous les concours, c'est que les pièces envoyées par les concurrents doivent, pour être acceptées par le jury, être INÉDITES, c'est-à-dire n'avoir jamais été imprimées ni livrées au public. Et dans la crainte que cette condition ne fût ignorée des concurrents, l'*Armana* des félibres de 1861, annonçant les Jeux Floraux d'Apt de 1862, avait dit, page 110 : *l'autour declarara que soun obro es inedicho*. Et le *Mercure Aptésien* du 1^{er} décembre 1861, reproduisait ce passage de l'*Armana* ; et le même journal, dans son numéro du 25 mai 1862, rappelait cette condition aux concurrents en ces termes : « On n'admettra que les pièces Elles doivent être ENTièrement INÉDITES. »

Cette condition, M. Thouron aurait-il été le seul des concurrents à l'ignorer ? C'est vainement que nous avons cherché, dans le dossier déposé aux archives municipales d'Apt, la déclaration, exigée par le programme, que la pièce dont il s'agit est inédite. L'ancien avoué, Président de la Société savante de Toulon, n'aurait sans doute pas voulu, son caractère en offre la garantie, compromettre sa vieille réputation de probité littéraire et professionnelle, en signant une déclaration qui aurait pu y porter quelque atteinte. Mais l'absence même de cette déclaration ne devait-elle pas éveiller l'attention du Jury ?

Pour nous, nous avons sous les yeux une brochure in-8° de deux feuilles d'impression, dont nous reproduisons ci-après le frontispice, en en conservant, autant que possible, la disposition typographique :

LOU
NAUFRAGÉ
DE LA
MÉDUSE,
ARRIBA DINS L'ANNADO 1816;

Pichoun Poëmo

EN VERS PROUVENÇAUX.

SEGUI
D'UNO PASTOURALO ET D'UN DIALOGO;

DE LA COUMPOUSITIEN

*De M^{re}. V. J.****

Aucien Elevé de l'Escolo Tourmallo.



TOULON,
IMPRIMARIE D'AUG. AUREL.

—
1824.

Le *Dialogo* annoncé dans le titre se trouve à la page 27 et occupe les pages 27, 28, 29, 30 et partie de 31. Il est intitulé :

LOU
P L E I D E G E A I R E

R T

L ' A V O U C A T .

D I A L O G O P R O U V E N Ç A O U .



La composition du vieux procureur n'était donc pas inédite.

Dira-t-on que la pièce couronnée en 1862 diffère de la pièce imprimée en 1824 ? Nous en conviendrons volontiers : on comprend facilement que cette composition se soit, depuis 1824 , améliorée de tout ce que la maturité de l'esprit et le travail de trente-huit années ont pu apporter de perfection dans le maniement d'une langue que l'on n'avait pas apprise à l'Ecole Normale.

Nous allons mettre nos lecteurs en mesure d'en juger.

L'édition de 1824 disait :

LOU PLEIDEJAIRE.

Lou coupaire Mathiou, vous fet veire-un papiè
Que parlavo d'ou dot de nouestro paouro mèro
Noun leisset en mouren, yeou, ma sorè-et moun frèro;
Coumo pagaviam pa, nouestrè ben s'es vendu,
Demanderiam lou dot, mais n'avem ren agu:
Et cependant, si soou, tant de deouté que l'aguè,
Que quand restesso ren, foou que lou dot si paguè,
Dot de fremo pouu pa si perdré, que n'en dias?

L'AVOUCAT.

N'en a que leis perdes, d'aoutre si perdoun pas,
Va selon; depuis couro-es mouarto vouestro mèro,
Et quand vourié lou ben qu'an vendu-à vouestrè pèro.

LOU PLEIDEJAIRE.

Si vendet cinq cent francs; eroun sept créanciè
Que n'an pas touca-un soou, (la bouo saru li siè!)
S'avien agu patienço-encaro, -à la bouono-houro!
Car leis vouriam pagar, mais sabiam pas troou couro;
An vougu far de frès, mais qu'ès que la rendu?
Naoutrè siam arrougna, - elleis an ren agu.
Moun pèro - à seis affairé - à més tant de desordré
Que l'a pa-agu d'argen per pagar leis frès d'ordré.
Maugra-aquo foura ben que noun dounoun lou dot,
Noun dien de va leissar, mais serem pas tant sot,
Fem pas de nouestreis drès tant leou lou sacrifici,
Et l'ouriam déjà-agu se n'aviam fa justici.
Nouestré-avoucat qu'aviam que n'ero-un paou suspect.
Noun vendet coumo-un pouar, (parlant senso respect.)
Enfin que vous dirai? noun gitet de l'escaro,
V'avem cresu toujours et va cresem encaro. Etc.

L'édition de 1862 (*Arm.* de 1863 , page 78) dit :

LOU PLEIDEJAIRE.

Vèni pèr vous parla dou dot de nouesto maire :
En mourènt nous leissè, iéu , ma souerre e moun fraire.
L'avié pas mau de dèute, e lou bèn s'es vendu.
Demanderian lou dot, mai pamens s'es perdu.
E dins acò , si saup , tant de dèute que l'ague,
Que , quand restèsse rèn , fau que lou dot si pague...
Dot de fremo pòu pas si perdre , va sabès.

L'AVOUCAT.

N'a que poudès pas perdre e n'a que lei perdès ,
Va segound... Despièi quouro es mouerto vouesto maire ?
E quand valié lou bèn qu'a leissa voueste paire ?

LOU PLEIDEJAIRE.

Si vendè cinq cènt franc , èron sèt credencié
Que n'an pas touca 'n sòu (boueno salut li sié !)
S'avien agu paciènci, encaro , à la boueno ouro !
Car lei vouliau paga , mai sabiau pas tròu quouro.
An vougu fa de frès , mai qu'es que l'a rendu ?
An ges touca d'argènt , e lou dot s'es perdu !
Dins tout aquéu proucès , s'es mes tant de desordre ,
Que va l'a tout faugu pèr paga lei frès d'ordre :
Maugra 'cò , faudra bèn que nous rèndon lou dot...
Nous dien de va leissa , mai seren pas tant sot !
Fèn pas de nouéstei dre tant lèu lou sacrifici...
Lou jour vendra , bessai , que nous rendran justici!...
L'avoucat qu'avian pres , que n'èro un pau souspèt,
Nous vendè coumo un pouerc (parlant sènso respèt);
En si fretant lei man , nous jità de l'escaro...
V'avèn cresu toujours e va cresèn encaro.
Etc.

Cette double citation du même passage de l'édition de 1824 et de celle de 1862 suffit, nous le pensons, pour prouver que, s'il y a quelque différence entre le travail de 1862 et celui de 1824, les ressemblances sont assez nombreuses et assez frappantes pour que l'on puisse affirmer que la pièce envoyée au Concours par M. Thouron n'était pas inédite.

L'œuvre du procureur toulonnais n'était encore alors, il est vrai, qu'à sa première édition. Aujourd'hui que nous avons pu lire la deuxième dans l'*Armana* de 1863, et la troisième dans le *Bulletin* de la Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Toulon, présidée par M. Thouron (Année 1862-63, page xxxii), peut-être nous est-il permis d'espérer de ne plus la voir reproduite, comme inédite, dans le nouveau Concours annoncé à Apt pour 1865.

Il n'y a pourtant pas de raison pour que le même Jury, comptant sur les mêmes complaisances, et obéissant en 1865 au même système qu'en 1862, ne couronne pour la seconde fois, toujours comme inédite, une pièce qui n'est encore aujourd'hui qu'à sa troisième édition.

A défaut du *Pleidejaire et l'Avoucat*, l'auteur pourra mettre, il est vrai, à la disposition du Jury, une autre composition toute prête : *Counseous d'un paire a soun fiou su lou mariagi*, déjà couronnée par l'Académie d'Agen en 1863, qui n'a eu encore qu'une édition, celle que vient d'en donner le Bulletin déjà cité, page xvi, et qui se trouve, ainsi, dans des conditions tout-à-fait identiques avec *Lou Pleidejaire et l'Avoucat*, et ayant, dès-lors, les mêmes titres à être couronnée, comme inédite, par le même Jury.

Cette nouvelle composition paraît, d'ailleurs, être d'un rare mérite, si l'on en juge par les deux premiers vers :

L'a déjà quauque tèms, que siéis ben pensatiou ,
Nouré , digo-vo-mi , que pensado es la tiou ?

Heureuse Académie d'Agen, à qui en sont échues les prémices !

Reprenons.

Le Jury pourrait-il alléguer qu'il ne connaissait pas en 1862 la pièce imprimée en 1824 ? Pour son honneur, nous ne lui permettrons pas de s'abriter derrière un prétexte d'ignorance, que l'on pourrait admettre, à la rigueur, de la part d'un seul homme, mais que repousse la raison, dès qu'il s'agit de la réunion des sept hommes qui se donnent comme les plus doctes représentants de la littérature provençale.

Allons ! Messieurs, un peu de franchise aujourd'hui que la farce est jouée ; et ne nous forcez pas à déployer aux yeux de tous la 4^{me} page de votre journal *Lou Gay-Saber*, qui a annoncé avec tant de soin la vente de la brochure de votre futur ami M. Thouron, du 1^{er} mars 1854 au 15 juin 1855, c'est-à-dire à peu près tout le temps qu'a vécu cette publication. Je suis assez sûr de mes souvenirs, pour ne pas avoir besoin d'invoquer ici le témoignage de M. Gaut, alors rédacteur en chef de cette feuille et l'un des sept composant le Jury.

Nous avouerons que nous trouvons tout naturel que les félibres aient inscrit en 1862, au nombre de leurs compères et sous le n° 15 (*Arm.* de 1863, p. 110), celui qui, le 7 février 1861, avait introduit trois d'entr'eux, MM. Roumanille, Mistral et Aubanel, dans la Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Toulon (*Arm.* de 1862, p. 23), et leur avait donné

l'accolade fraternelle en qualité de Président de cette Société. Mais leur reconnaissance ne suffirait pas pour expliquer la violation d'une des conditions les plus essentielles d'un programme public. Nos lecteurs le penseront sans doute comme nous.

Aujourd'hui que la conscience du lauréat est éclairée sur son erreur et sur celle du Jury, nous ne doutons point qu'il ne s'empresse de restituer à la ville d'Apt un prix aussi illégitimement donné et reçu, par distraction sans doute, lors même que le mandataire de la Cité oublierait ses droits et ses devoirs à cet égard, ce que nous ne pouvons supposer.

Nous pouvons rassurer nos concitoyens sur ce point. Ce n'est pas le vénérable et loyal M. Thouron, un ancien avoué, qui s'appliquerait le proverbe : Ce qui est bon à prendre. . . .

§ 4.

Le Secret des Signatures.

Il est une dernière violation devant la divulgation de laquelle nous eussions hésité, si elle n'était attestée par un document authentique, par le Registre des Délibérations de la Commission Aptésienne.

Nous lisons en effet dans le Procès-verbal de la séance de cette Commission du 28 décembre 1862 :

« M. le Maire fait remarquer que les plis des pièces non
» COURONNÉES ont été BRISÉS en partie PAR MM. LES MEMBRES DU
» JURY, le quatorze septembre, jour du Concours, en présence
» de témoins dignes de foi, au nombre desquels ne se trouvent

» ni lui, Maire, ni aucun des Membres de *votre* Commission.
» C'est dans cet état d'altération que ces plis ont été brûlés en
» présence de cette Commission, dans la présente séance, sans
» que les autres membres aient pris connaissance de leur
» contenu. »

Quelques réflexions nous paraissent nécessaires pour écarter le voile dont une rédaction habile semble s'être attachée à envelopper le fait, dont la divulgation pouvait ne pas être agréable à ses auteurs, bien que l'on tint alors à le constater de la manière la plus précise et la plus incontestable.

Remarquons d'abord que le procès-verbal ne fait pas la confusion que quelques amis des félibres, en général, et des membres du Jury, en particulier, tendent à établir entre le bris des plis cachetés contenant les noms des auteurs *couronnés* et celui des plis des auteurs *non couronnés* . C'est un usage établi et accepté par tous, nous le savons, que celui de décacheter, avant la séance de la proclamation des vainqueurs, les noms des lauréats qui doivent y être couronnés, soit pour qu'ils puissent être convoqués pour cette séance, soit pour le cas où le rapporteur aurait besoin de se mettre en communication avec eux, pour en obtenir des renseignements nécessaires à la rédaction de son rapport. Mais y a-t-il la même nécessité pour les noms des concurrents *non couronnés* ? On ne l'a jamais pensé, et la Commission était si loin de le penser elle-même, qu'un avis officiel inséré dans le *Mercure Aptésien* du 24 août 1862 annonçait que les plis *cachetés* seraient brûlés quinze jours après la séance publique du 14 septembre suivant. Les plis des concurrents *non couronnés* devaient donc rester *cachetés* et être brûlés en cet état.

Mais poursuivons.

Le Procès-verbal nous dit que les plis des pièces non couronnées ont été brisés *en partie*. Cette expression semblerait indiquer que chaque cachet a été seulement l'objet d'une tentative de bris, qu'il n'a été dès-lors brisé qu'en partie, et, que le cachet ne se trouvant brisé qu'en partie, les plis étaient encore cachetés. Le Procès-verbal aurait dû dire, pour ne laisser aucune équivoque sur le sens des mots *en partie*, qu'une partie des plis cachetés ont été ouverts, et il eût même été plus près de la vérité, s'il eût dit que presque tous les plis cachetés ont été ouverts, puisqu'il n'y a eu d'exception que pour un ou deux des concurrents dont l'écriture était assez connue pour rendre le bris inutile. La remarque en a même été faite au sein de la Commission, au moment de l'incinération des plis.

Nous remarquons enfin que le Procès-verbal, en disant que « les plis des pièces non couronnées ont été brisés en partie le quatorze septembre, jour du concours », se tait sur l'heure à laquelle se serait fait le ténébreux exploit, et cette heure n'est pourtant pas indifférente. Nous suppléerons au silence du rapport, en faisant connaître que cette opération, quels qu'en soient les auteurs, s'est faite de dix heures à midi, c'est-à-dire avant la séance de la distribution des prix, qui n'a commencé qu'à trois heures, bien qu'annoncée pour deux.

Pour ne laisser planer aucun doute sur la véracité du Procès-verbal, M. le Maire atteste que le fait qu'il vient d'imputer au Jury, s'est passé devant *des témoins dignes de foi*. Il a cru devoir faire cette déclaration, comme dépositaire du dossier du Concours, et pour rejeter sur ses véritables auteurs, la responsabilité toute entière du fait.

Nous acceptons le témoignage, tout en déclarant que l'élévation et la loyauté de caractère de M. le Maire d'Apt le rendaient superflu à nos yeux et à ceux de la Commission.

Mais ce témoignage lui-même nous semble présenté, sans aucun dessein, nous aimons à le croire, de manière à faire naître dans l'esprit du lecteur quelque doute sur l'irrégularité de l'opération. La lecture du rapport pourrait laisser croire que les coupables, que nous ne connaissons que par la déclaration de M. le Maire d'Apt, avaient pris des témoins pour procéder à cette opération : *En présence de témoins dignes de foi*, dit le Procès-verbal. Nous rétablirons la vérité sur ce point en affirmant, sans crainte d'être démenti, qu'ils opéraient dans le cabinet situé au rez-de-chaussée d'une maison dont le maître, M. le Maire d'Apt lui-même, était absent à cette heure, et qu'ils ont été surpris au milieu de leur opération par un témoin dont l'honorabilité est au-dessus de tout soupçon. Ce témoin a affirmé le fait sur l'honneur, au sein de la Commission, dans sa séance du 28 décembre 1862, et, en foi de son témoignage, il a apposé sa signature au bas du Procès-verbal de cette séance, quoique ne faisant point partie de la Commission. (1)

Ce Procès-verbal est signé : L'abbé BARRET — ARTAUD — SEYMARD — JAUMARD — JEAN — CHAUVET — J. S. JEAN — J. de BERLUC-PERUSSIS — BERNARD, Maire.

Cette séance qui devait, aux termes d'un avis publié le 24 août 1862 par le *Mercure Aptésien*, avoir lieu quinze jours après la distribution des prix, c'est-à-dire fin septembre, n'a réellement eu lieu que le 28 décembre suivant. Ce retard de trois mois apporté à l'incinération des plis que l'on devait

(1) Voir, pour la composition de la Commission, la note 4 de la page 10.

trouver *encore cachetés*, ne trahirait-il pas un embarras que l'on cherchait vainement à dissimuler ? (1)

Quoi qu'il en soit, le Jury aurait donc connu les noms des concurrents, même de ceux que l'on ne devait pas couronner, avant la séance de la distribution des prix ; et il les aurait connus pour avoir décacheté lui-même, contre toutes les lois de l'honneur, les plis qui contenaient ces noms.

Voilà les conclusions auxquelles conduirait l'obligation d'ajouter foi au Procès-verbal de la Commission, à la déclaration de M. le Maire et à l'attestation du témoin consignées dans ce Procès-verbal.

Quant à nous, laissant aux accusateurs la responsabilité toute entière de l'accusation, nous aimerions mieux, sans aucun doute, croire à une erreur. Car notre conscience nous fait un devoir de déclarer que, dans notre pensée, l'honorabilité du Jury le met au-dessus des convictions qui résultent contre lui du Procès-verbal du 28 décembre 1862, signé de tous les membres de la Commission. Nous souhaiterions vivement, pour notre part, qu'un nouveau document, dont l'autorité fût supérieure, s'il était possible, à celle de ce Procès-verbal, vînt infirmer le témoignage d'un aussi malencontreux document, et faire connaître d'une manière définitive, cette fois, les véritables auteurs du fait de la violation du secret des signatures, dans le cas où il serait reconnu que le Procès-verbal contient à la fois et calomnie et faux témoignage.

Nous nous bornerons à la constatation de ces actes qui sont bien suffisants, croyons-nous, pour entacher la régularité des opérations du Jury, et nous passerons à un autre ordre de faits.

(1) Le *Mercur* Aptésien du 4 janvier 1863, contient, p. 2, col. 3, un compte rendu sommaire de cette séance.

CHAPITRE VI.

LES ARTIFICES.

§ 1^{er}.

L'Annonce urgente.

Nous comprenons sous le titre d'artifices , toutes les manœuvres , officielles ou non , auxquelles on a cru pouvoir recourir , soit pour étouffer une polémique importune ; soit pour égarer l'opinion publique.

En tête de ces artifices, nous trouvons l'annonce , pompeusement insérée dans le numéro du 11 janvier 1863 du complaisant *Mercur*e Aptésien , de nouveaux Jeux Floraux , à Apt , pour l'an 1865.

« En se séparant le 16 septembre dernier , nous dit cette » annonce, les poètes provençaux se promirent de se retrouver » à Apt dans des assises et des agapes poétiques; mais l'époque » de la réunion resta indéterminée. Cette époque vient d'être » fixée au jour de la fête de Sainte Anne de l'année 1865, c'est- » à-dire à trois ans de distance des premiers jeux floraux de » Provence , institués dans notre ville. »

Jusques là , c'est très bien. Les poètes provençaux , quoique assez maltraités par le Jury comtadin qu'on leur avait donné , se promettent de revenir, si de nouvelles assises poétiques les y convient. Ils viennent d'en fixer l'époque; c'est bien , encore , malgré le regret que nous éprouvons de n'avoir lu dans le

*Mercur*e Aptésien , ni la convocation qui a dû leur être adressée à cet effet , ni le compte-rendu de la réunion dans laquelle on nous apprend qu'ils ont fixé l'époque de leur prochaine réunion.

« La population Aptésienne , continue l'annonce , reconnais-
» sante des jouissances intellectuelles que lui ont procurées et ces
» luttes nouvelles dans nos murs et l'audition de nos éminents
» félibres MM. Roumanille, Mistral, Gaut, Crousillat , Aubanel,
» A. Mathieu et Legré , n'a cessé de nous faire des instances
» pour que nous continuions ces utiles délassements , et pour
» que nous adressions un nouvel appel au savant Jury, dont
» nous avons ratifié les décisions. »

Commencez-vous à comprendre , candides lecteurs , qui pensiez sur la foi du premier alinéa, que c'étaient les poètes provençaux qui avaient formé le projet de se retrouver à Apt en 1865 ? Et vous , poètes provençaux , qui appreniez , toujours par le même alinéa , que vous aviez été convoqués , que vous vous étiez réunis et que vous aviez déjà fixé l'époque des prochaines assises ? Et toi , bonne et confiante population Aptésienne , t'attendais-tu à apprendre par la voix du bon *Mercur*e , que tu avais fait , à ton insu sans doute , des instances quelconques pour être mystifiée de nouveau en 1865 ?

Le *Mercur*e avait d'ailleurs compté sur l'intelligence de ses lecteurs et n'avait pas cru devoir dire trop clairement les choses. Nous n'eussions pas mieux compris , en effet , si , au lieu de la *population Aptésienne* , il eût écrit : « quelques joyeux amis des truffes et du champagne , reconnaissants des jouissances gastronomiques que lui ont procurées , » etc.

Nous ne saurions contester au Jury l'épithète de *savant* que lui donne le *Mercure*, puisque son président a déclaré, dans sa lettre à M. le Maire d'Apt, du 15 février 1862, l'avoir composé des hommes **LES PLUS DOCTES** qu'il connût. On peut être très-docte, paraît-il, dans une littérature, tout en acceptant comme inédite une pièce publiée depuis trente-huit ans dans cette littérature par un de ses collègues : témoin *Lou Pleidejaire e l'Avoucat* de M. Thouron ; très-docte encore, en prenant pour des vers de la simple prose, comme en faisait Monsieur Jourdain : témoin la *Méthode* de Tambourin et de Galoubet de M. Vidal ; très-docte enfin, en jugeant digne du premier prix une pièce que la *France Littéraire* du 31 janvier 1863 a appelée *un si mauvais travail*.

Quant aux décisions du Jury, nous savions, *Mercure*, sans qu'il fût besoin de le rappeler, que tu les avais maintes fois ratifiées, et l'on ne connaît aucune œuvre savante de l'époque qui ait reçu dans tes colonnes les honneurs d'un aussi grand nombre d'articles élogieux, articles de complaisance, nous le savons, et nous le disons à ta décharge, que l'œuvre de M^{me} Roumanille.

« Nous cédonc à ce vœu populaire et à de hautes convenances, dit l'annonce en terminant, en vous priant d'annoncer
» sommairement nos jeux floraux pour 1865. Et c'est après
» avoir recueilli l'avis de M. le Sous-Préfet, et de MM. nos
» collègues, qui ont bien voulu nous prêter en septembre dernier leur concours si éclairé. »

Nous ignorons si les gais amis des truffes et du champagne se sont trouvés bien flattés de cette qualification de *populaire* que leur donne l'annonce. Leur silence nous donnerait-il le droit de le supposer ?

Quant aux *hautes convenances* auxquelles on déclare céder , nous ne pouvons attacher à ces mots d'autre sens que celui-ci : difficulté de prendre par la discussion la défense des actes du Jury. Les lecteurs sont aujourd'hui aussi compétents que nous pour juger de notre interprétation.

Et, pour ce qui regarde les collègues , les membres de la Commission , qui ont prêté, en septembre 1862, un concours si éclairé, nous sommes autorisé à déclarer qu'ils n'ont pas été consultés , et qu'ils n'ont pu dès lors donner aucun avis.

Le *Mercure* nous paraît ici avoir pris quelque révélation spirite pour une réalité.

§ 2.

L'Affiche enlevée.

On se serait probablement contenté de cette annonce , si celui contre qui elle était ostensiblement et hautement dirigée , eût été accessible à l'intimidation.

Mais c'est en vain que M. Roumanille lançait dans le public , le 1^{er} Janvier 1863 , une *Réponse* à laquelle il ne manquait que de la dignité et des arguments ; c'est en vain que le *Mercure Aptésien* et le *Mémorial de Vaucluse* se concertaient pour faire feu de toutes leurs pièces , en publiant le même jour, le 11 du même mois de janvier, l'un , une lettre signée J. C. dont l'auteur avait ramassé sa plume dans le même égout que M. Roumanille ; l'autre , en annonçant d'avance, comme une chose très-urgente , de nouveaux jeux floraux pour 1865. L'auteur de l'*Étude* sur

le Cantique à Sainte Anne, non content d'avoir donné de son travail une 2^e édition revue et considérablement augmentée, et restée jusqu'à ce jour sans réponse, venait de riposter aux uns et aux autres par une réplique, devant laquelle se sont évanouies toutes les fanfaronades. (1)

Mais cette *Réplique* pouvait être annoncée par des affiches. Que M. Roumanille et consorts soient tranquilles ! On aura l'œil sur l'afficheur public ; et le 12 mars 1863, cet afficheur sera arrêté, défense lui sera faite d'apposer sur les murs de la cité l'affiche redoutée, et ordre lui sera même intimé d'enlever l'unique exemplaire, quoique timbré, qu'il avait déjà placardé.

Nous ne rechercherons point si l'afficheur public, qui est en même temps l'afficheur de la Ville, avait ou non omis de se conformer aux prescriptions de l'autorité locale qui réglementent l'exercice du droit d'affichage dans la ville d'Apt. Nous constatons seulement le fait, un fait tellement contraire aux habitudes de l'administration qu'il a trouvé bien des incrédules. On a vu avec peine appliquer à un honorable citoyen qui pouvait être dans l'erreur, et qu'il eût suffi d'inviter à se soumettre à des formalités qu'il pouvait ignorer, des procédés à la turque que l'administration ne tire ordinairement de son arsenal que contre des malfaiteurs, et dans le cas où un danger public exige une prompte et exemplaire répression.

Mais il fallait bien, autant que faire se pouvait, empêcher le public d'être averti que l'on avait répondu à M. Roumanille, et ne point passer pour ingrat auprès des compères d'Avignon.

(1) Le Cantique à Sainte Anne a été livré au public par le *Mercur*e Aptésien le 26 octobre 1862.— La première édition de notre *Étude* sur ce cantique est du 30 du même mois; la 2^e édition, du 20 décembre suivant.—La *Réponse* de M. Roumanille à la 1^{re} édition est du 1^{er} janvier 1863. —Notre *Réplique* parut le 5 février suivant.

§ 3.

Le Banquet avorté.

Pourtant cette *Réplique* se vendait , se lisait avec un empressement dont nous serions fier, si nous ne l'attribuions plutôt à l'intérêt qui s'attache naturellement à une question locale, qu'au faible mérite de notre travail. La défense d'afficher ne pouvait s'appliquer à la vente. Il fallait donc aviser à un autre artifice , qui, s'il n'était pas infaillible, paraissait devoir trouver des dupes et des complaisants. — Quelle est l'action, même blâmable, qui n'en trouve pas ? — La responsabilité devait d'ailleurs être plus légère étant partagée :

Fai partagea mens peso , lou sentez,
nous a dit l'auteur du *Dina ajournat*.

Un banquet à offrir aux Félibres, comme consolation, *solatia victis*, fut donc projeté ; et la liste, colportée par un personnage des plus haut placés, réunit bientôt, nous le tenons d'une source officielle, environ quarante signatures. Nous regrettons vivement de ne point connaître les noms de ces souscripteurs que, comme historiographe de nos jeux floraux, nous nous ferions un devoir de consigner ici. On aurait su plus tard et au loin que la ville d'Apt n'avait compté qu'une quarantaine de citoyens, en supposant même qu'ils fussent tous Aptésiens, ce dont nous avons quelques raisons de douter, voyant avec indifférence l'humiliation infligée au pays.

Quoi qu'il en soit, ce banquet n'a pas eu lieu, grâces sans doute à la prudence des invités, qui ont craint de succomber à la joie d'un nouveau triomphe, et ont refusé, par ce motif, de s'associer à une manifestation si laborieusement préparée.

On ne leur a pas moins donné cette preuve de bonne volonté; et si, d'un côté, l'on a manqué de la bienveillance qu'un administrateur, — du pays, — se serait montré heureux de témoigner à d'honorables concitoyens, l'on a, de l'autre côté, poussé les complaisances et les obséquiosités aussi loin que l'a permis la nature de l'esprit le plus flexible.

Nous prions nos lecteurs de ne point confondre ce projet de banquet avec celui que nous a révélé le *Cassaire* (journal provençal de Marseille) du 12 juillet 1863, et qui en diffère sous tant de rapports.

Le premier est de notoriété publique; celui-ci serait ignoré sans la révélation du journal marseillais.

Le premier réunissait environ quarante souscripteurs, suivant un renseignement verbal, mais officiel; celui-ci n'en aurait réuni que six, d'après le *Cassaire*.

Le premier avait pour but une manifestation contre l'auteur de ces lignes; le dernier devait être un moyen économique, toujours d'après le *Cassaire*, de payer une réception dans une nouvelle confrérie qu'il n'a pas désignée.

Enfin le premier devait avoir lieu dans Apt; ses souscripteurs, sinon son instigateur, étaient presque tous Aptésiens; tandis que le *Cassaire* nous a laissé ignorer dans quel pays avait été projeté le dernier. Et nous même nous ne le mentionnons que parce que, dans Apt, où le hasard l'a fait connaître, quelques personnes ont cru qu'il s'appliquait à la localité.

§ 4.

La Plume d'honneur.

Il est une autre manifestation se renfermant dans un cercle plus étroit et moins officiel, dont le projet paraît avoir germé à la lueur blafarde des girandoles d'un café, et que les faibles ardeurs de ce pâle simulacre du soleil paraissent n'avoir pu faire arriver à maturité complète.

Quelques habitués de ce café, amis de la saine littérature et du bon goût, dont l'odorat avait été péniblement affecté de l'odeur un peu trop pénétrante qu'exhalait la *Réponse* de M. Roumanille, eurent, dans les premiers mois de 1863, la pensée d'offrir au délicat écrivain une plume d'argent, une plume d'honneur, pour la substituer à celle qu'il avait trempée dans une solution ressemblant si peu à de l'encre.

Ce projet, dont la réalisation eût eu pour résultat de rehausser la dignité de M. Roumanille, et d'inspirer peut-être à la riposte que l'on jugeait difficile, mais indispensable, un ton plus digne de lui, plus digne de son antagoniste, plus digne même de ses amis, ce projet est resté sans exécution, nous ignorons par quel motif. Mais il est constaté par une pièce de vers intitulée : *La Plume d'argent* et signée : *Lou felibre dou Flasco*, que nous avons trouvée dans le numéro du 24 avril 1864 du même journal marseillais, et qui a été ainsi sauvée de l'oubli, comme elle a sauvé elle-même de l'oubli le projet auquel elle a dû le jour.

Nous regrettons de ne point en connaître l'auteur.

§ 5.

Le Cantique ajourné.

Tous les faits que nous venons de citer datent du mois de mars et pourraient trouver leur excuse dans l'excitation que l'approche du printemps imprime à la nature entière.

En voici un qui n'a plus la même excuse, et qui reconnaîtrait peut-être une cause toute contraire.

Le 26 juillet s'approchait, le 26 juillet, jour de la fête de Sainte-Anne ; et notre grande patronne s'apprêtait à écouter, d'après M. Roumanille, le cantique si souvent proclamé admirable par le *Mercurie Aptésien*, composé par la *pichoto Anaïs* — Madame Roumanille — et couronné par M. Roumanille le 14 septembre 1862, *e Santo Ano escoutavo d'amount en Paradis. Oh!.....* (*Arm.* de 1863, p. 28.)

Malheureusement un petit brochurier, comme nous a si poliment et si élégamment qualifié M. Roumanille dans sa *Réponse* (p. 15), avait annoncé dans la 2^e édition de son *Étude* sur ce cantique (p. 36, note) qu'il était plus que probable que les voûtes de la cathédrale d'Apt ne retentiraient plus du chant de cette ineptie ; et nous profitons de l'occasion qui se présente ici pour renouveler et maintenir notre affirmation, à moins toutefois que ce prétendu cantique ne soit purgé des niaiseries et des expressions indécentes ou au moins inconvenantes que nous y avons signalées.

Il paraissait aussi urgent qu'important de donner un démenti aux prévisions de ce brochurier , et du même coup infirmer le jugement porté par les gens de goût sur les couplets de M^{lle} Gras — M^{me} Roumanille ; faire croire à l'opinion publique qu'elle avait été égarée , ou qu'elle s'était abusée sur la valeur de l'œuvre , et donner ainsi un suprême témoignage d'admiration , de reconnaissance et de dévouement aux époux Roumanille.

On espérait trouver une autorité complaisante qui consentît à passer pour dupe , et dont l'influence pût aider à consacrer le partage , déjà tenté , du pays en deux camps. Cet artifice ne trouva point accès : on ne put arriver par l'illusion à la complaisance. Les portes de l'Église demeurèrent inébranlables , et les couplets de M^{me} Roumanille ne furent point chantés.

Tels sont quelques uns des artifices par lesquels on cherchait à se consoler d'une défaite. Ce but était , certes , bien légitime ; et nous n'y eussions rien trouvé à redire , s'ils n'eussent été en même temps dirigés contre la vérité et contre celui qui s'en était constitué le défenseur officieux , à défaut du défenseur officiel sur lequel elle avait appris qu'elle ne pouvait compter.

Nous eussions regardé notre travail comme incomplet, si nous n'en avions pas fait justice.

RÉSUMÉ.

La Ville d'Apt, jalouse de rehausser l'éclat des fêtes agricoles et religieuses qui devaient se célébrer dans ses murs au mois de septembre 1862, y joignit un Concours poétique en langue provençale, et convia à ce tournoi littéraire tous les poètes cultivant encore cette langue.

Une Commission, chargée de préparer les bases du Concours, désigna comme sujets à imposer aux concurrents :

- 1° Des Strophes en l'honneur de Sainte-Anne ;
- 2° L'Éloge de la Provence ;
- 3° Une Scène de mœurs provençales.

Quarante-six concurrents répondirent à l'appel.

Sur la proposition de M. le Maire, un Jury dut être composé par M. Mistral qui, en conséquence, s'adjoignit six de ses amis : MM. Roumanille, Aubanel, Gaut, Crousillat, Legré et Mathieu.

Ainsi fut nommée, pour juger un concours en langue Provençale, une coterie qui s'est ostensiblement donné pour mission de bien et dûment enterrer cette même langue provençale. Aussi avec quel empressement accepta-t-elle les fonctions de juge !

Quoi qu'il en soit, ce Jury décerna les prix comme il suit :

1^o Strophes à Sainte-Anne.

- 1^{er} prix : M^{lle} Gras — M^{me} Roumanille ;
- 2^e prix : M. Émile Ranquet , de Villeneuve (Gard) ;
- 1^{re} mention d'honneur : M^{lle} Azalaïs (pseudonyme) ;
- 2^e mention d'honneur : M. Jules Caulet , de Sault (Vaucluse).

2^o Éloge de la Provence.

- 1^{er} prix : M. François Vidal , d'Aix ;
- 2^e prix : M. Marius Girard , de Saint-Rémy ;
- 1^{re} mention d'honneur : M. Emile Ranquet ;
- 2^e mention d'honneur : M. Alphonse Michel , de Pertuis ;
- Mention d'honneur supplémentaire : M. Octave Bringuier.

3^o Scène de mœurs provençales.

- 1^{er} prix : M. Louis Roumieux , de Nîmes ;
- 2^e prix : M. Thouron , de Toulon ;
- 1^{re} mention d'honneur : M. le D^r C. Bernard , de Saignon ,
Maire d'Apt ;
- 2^e mention d'honneur : M. A. Perrin , d'Apt ;
- 3^e mention d'honneur : M. Marcelin Giraud , d'Éguilles.

La proclamation des vainqueurs et la distribution des récompenses eurent lieu le 14 septembre 1862 dans une séance qualifiée de *cour d'amour* par M. Mistral , présidée par M. Mistral lui-même , ayant à sa droite Monseigneur l'Archevêque d'Avignon ; et à sa gauche , M. le Sous-Préfet d'Apt.

Un rapport en patois félibrique , lu par M. Mistral , parut vouloir expliquer au brillant et curieux auditoire accouru pour l'entendre , les motifs des décisions du Jury.

Mais ces explications , fort obscures , furent trouvées insuffisantes , et , quoique mis , depuis , en demeure de jeter sur elles

un plus grand jour, ni M. Mistral ni aucun des membres du Jury n'ont encore jugé à propos de répondre aux désirs du public, ni à nos interpellations à cet égard.

Et pourtant, bien que le Concours eût été annoncé comme un concours de POÉSIE PROVENÇALE, le Jury n'avait pas craint de couronner un Cantique en langue *comtadine*, une prétendue Comédie en idiome *languedocien* et une Méthode *en prose* de Tambourin et de Galoubet.

Le patois d'Avignon ou le *comtadin* n'est cependant pas le *provençal*, pas plus que le Comtat n'est la Provence, malgré les assertions contraires de M. Roumanille et de M. J. C. : ni Bouche, ni Rouchon-Guigues, ni M. Gimon, ni M. Achard, ni l'*Armana* lui-même, ce drapeau du félibrige, ne font cette confusion. Tous ont bien soigneusement et dans toutes les circonstances distingué ces deux provinces l'une de l'autre. Quant aux langues qui s'y parlent, nous avons vu si les différences qu'elles présentent, soit dans leur vocabulaire, soit dans leurs règles orthographiques et syntaxiques, permettent de les confondre.

Nous en dirons autant du *languedocien*, bien que cette langue ait conservé les mêmes règles prosodiques et syntaxiques que le français et le provençal. Son vocabulaire ne permet pas plus de le confondre avec cette dernière langue, qu'il n'est permis de confondre la Provence et le Languedoc, malgré le nouveau système géographique de M. Mistral, qui comprend aujourd'hui dans la Provence les départements de l'Ardèche, de l'Aude, du Gard, de l'Hérault, de la Haute-Loire, etc., etc.

Mais quoique la Ville d'Apt ait entendu faire appel seulement aux écrivains de la langue provençale, tout porte à croire que le Jury entendait la chose d'une tout autre façon et qu'il se résér-

vait *in petto*, malgré les termes les plus explicites du programme, le droit de couronner toute autre langue et surtout celle qu'il était en train de fabriquer. Aussi M. Mistral avait-il adroitement annoncé, dans sa lettre au Maire d'Apt du 15 février 1862, avoir composé le Jury des hommes les plus dévoués à l'œuvre de la *renaissance*.

Cette annonce trahissait, à nos yeux, tout le système du Jury; et nous avons dû appeler l'attention du lecteur sur le mot de *renaissance* qui la termine. Nous avons suivi les modifications successives de la langue provençale, du IX^e au XIX^e siècle; et il est ressorti de cette étude, nous en avons la conviction, la preuve que cette langue n'a pas besoin de *renaitre*, n'ayant jamais cessé d'être parlée, écrite et chantée.

Ce mot de *renaissance*, si habilement glissé dans la lettre au Maire d'Apt, devait donc avoir une autre signification que celle que lui reconnaissent tous les lexicographes français.

Les Français traités de *franchiman*, la langue française appelée le *franchiot*; la poésie française désignée par les mots *la jambougno franchimando*, et cela dans tous les *Armana* publiés par la coterie depuis 1855 jusqu'en 1863, excepté pourtant, et pour cause, dans celui de 1860; cette langue qualifiée de *desalenado*, *anequelido*, accusée de mourir de la *nebladuro* et de la *secarié*; la demande faite par M. Mistral que des chaires de langue provençale — il n'a pas osé dire félibrique — soient ouvertes dans nos Facultés des Lettres: tout cela semble assigner au mot *renaissance* sa véritable signification, c'est-à-dire la substitution du jargon félibrique à la langue française dans la moitié de l'Empire Français, et, en attendant et à fortiori, la substitution de ce jargon à la langue provençale.

Cette substitution , toute difficile qu'elle nous paraisse , n'a pourtant pas semblé à MM. Mistral et comp. , au-dessus de leurs forces et de leur habileté. Ils ont adroitement donné à ce jargon le nom de langue *provençale* ; ils ont intitulé leur publication annuelle , *armana prouvençau* ; ils ont qualifié *Mirèio* de poème *provençal* ; ils ont adroitement glissé le mot de *provençal* dans tous leurs contes , toutes leurs chansons , tous leurs écrits. Et après tout cela , ils ont pu se dire entr'eux : « qui se doutera maintenant que notre langue n'est pas la langue provençale , et comment les 40 immortels , tous *franchiman* , pourront-ils soupçonner le tour qui va leur faire avaler la muscade à eux-mêmes ? »

Et 'alors , il nous a fallu démontrer , par l'analyse , que la langue fabriquée par M. Mistral , employée par lui dans son poème de *Mirèio* , et adoptée par ses compères du Jury , n'est ni le Comtadin , ni le Provençal , ni le Languedocien , mais un mélange indigeste de toutes ces langues , saturé de mots empruntés aux idiomes catalan , auvergnat , gascon , etc. Et nous avons dû signaler ce fait , que M. Mistral avait tellement compris que sa langue serait inintelligible , même autour de lui , qu'il a jugé indispensable de l'accompagner d'une traduction en langue connue.

Nous n'avons pas dénié à M. Mistral le droit de se composer une langue à lui , une langue dont personne ne puisse lui contester ni la propriété ni l'usage ; mais nous ne lui avons pas reconnu le droit de l'appeler la langue provençale , d'admettre et de couronner , dans un Concours provençal , des pièces écrites dans un jargon qui n'a rien de provençal.

Le programme , bien évidemment , ne le permettait pas. Mais , diront les adeptes , qu'est-ce qu'un programme pour

l'auteur de *Mirèio* ? Et que sont , devant cette puissante personnalité , des conditions même solennellement arrêtées et publiées, quand il s'agit d'établir une base solide d'opérations, et que ces opérations ne tendent à rien de moins qu'à la conquête de la moitié de l'Empire français ?

Aussi , malgré les prescriptions les plus formelles et les plus explicites du programme , on a accepté et couronné comme Scène de mœurs *provençales* , une scène de mœurs *générales* n'ayant aucun rapport , aucune analogie avec le caractère provençal ; et malheureusement il s'est rencontré que M. Mistral était le parrain de la fille de M. Roumieux.

On a accepté et couronné comme Éloge *poétique* de la Provence , une Méthode de Tambourin et de Galoubet , écrit *en prose* par M. Vidal , typographe du *Mémorial* d'Aix , comme M. Gaut , rédacteur de ce journal , aurait pu nous l'apprendre.

On a accepté et couronné comme Scène *inédite* de mœurs *provençales* , une scène de mœurs *normandes* , une pièce *imprimée* dès 1824 ; et l'on s'est souvenu que M. Thouron avait introduit MM. Roumanille , Mistral et Aubanel , dans la Société des Sciences , Belles-lettres et Arts de Toulon , dont il était le Président.

On aurait enfin , si l'on doit ajouter foi à la déclaration du premier magistrat de la Cité , à celle d'un « témoin digne de foi » , et au Procès-verbal signé par M. le Maire , par tous les autres membres de la Commission et par ce témoin lui même , on aurait , disons-nous , toujours en vertu de cette haute personnalité qui se met au-dessus des lois , décacheté , avant la séance de la distribution des prix , les noms des concurrents qui n'ont pas été couronnés ; et l'on se serait ainsi permis une infraction aussi formelle qu'inconvenante aux conditions du Concours , sans tenir

compte de fâcheuses interprétations auxquelles il semble bien difficile que tout le monde puisse échapper aujourd'hui.

Mais, s'il était difficile de justifier tous ces faits aux yeux des esprits compétents, il le paraissait beaucoup moins de mystifier les masses et de dérouter même ceux que la polémique aurait pu éclairer au loin.

De là tous ces artifices dont nous n'avons voulu ne rapporter que quelques uns, et dont le peu de succès n'est pas de nature à encourager les auteurs.

Ainsi on a tenté de faire accroire à la population Aptésienne qu'elle avait ratifié les décisions du Jury; aux poètes provençaux, qu'ils s'étaient réunis pour déterminer d'ores et déjà l'époque des prochaines assises; et l'on a trouvé dans Apt, nous en sommes fâché pour l'honneur de la Cité, un ami assez dévoué et un journal assez complaisant pour endosser la responsabilité de pareille besogne.

Et, s'il avait suffi d'annoncer les Jeux Floraux de 1862 le 27 octobre 1861, c'est-à-dire 11 mois d'avance, ceux de 1863 seront annoncés dès le 11 janvier 1863, c'est-à-dire plus de deux ans et demi d'avance; et le pauvre petit brochurier saura qu'il existe dans le pays deux personnes au moins qui ne partagent pas ses opinions en fait de goût littéraire et de moralité.

Et, si cela ne suffit pas, on empêchera d'annoncer par affiches la *Réplique* malencontreuse à la *Réponse* de M. Roumanille, et l'on fera même enlever l'unique exemplaire de l'affiche qui appelait trop sur elle l'attention des paisibles mais intelligents habitants de la place du Postel.

On organisera même une manifestation publique, un banquet en l'honneur des vaincus, comme si un banquet pouvait, en telle

circonstance , avoir d'autre résultat que de constater le nombre et la force des machoires qui y prendraient part.

On projettera même d'offrir à M. Roumanille une plume d'argent , une plume d'honneur , celle dont il avait écrit sa *Réponse* paraissant trop manquer du caractère requis.

On ira enfin jusqu'à vouloir faire chanter de nouveau dans l'Église , à l'occasion de la fête de Sainte-Anne en 1863 , le si admirable cantique de Madame Roumanille; mais cette tentative ne sera pas plus heureuse que les précédentes ; et , au regret de voir échouer tous ces artifices , se joindra l'inévitable conséquence de les voir étalés dans tout leur jour.

Nous croyons en avoir fini avec nos Jeux Floraux de 1862. Si nous n'avons pu pénétrer encore jusqu'aux motifs qui ont dicté le choix d'un Jury si peu disposé en faveur de la langue provençale , nous avons déchiré le voile qui masquait bien des ficelles ; nous avons révélé les artifices par lesquels on avait tenté d'égarer l'opinion publique ; et nous avons démontré que le Jury a violé toutes les conditions du Concours , soit qu'il y ait été secrètement autorisé , soit qu'il l'ait cru utile au succès d'un système qui ne sera désormais plus un mystère pour personne.

Nous déposons donc la plume , prêt à la reprendre si de nouvelles intrigues ou de nouveaux faits venaient nous y forcer.

TABLE.

INTRODUCTION	v
CHAPITRE I. — L'HISTORIQUE	9
§ 1. L'Article de M. Gaut	9
§ 2. Le Rapport de M. Mistral	14
1 ^{er} Sujet. Cantique à Sainte Anne	18
2 ^e Sujet. Éloge de la Provence	24
3 ^e Sujet. Épisode de mœurs provençales	23
§ 3. Le Compte-rendu de M. Roumanille	28
CHAPITRE II. — LA LANGUE DU CONCOURS	33
§ 1. Le Programme	33
§ 2. La Provence et le Comtat	36
§ 3. Le Provençal et le Comtadin	40
§ 4. Le Provençal et le Languedocien	49
CHAPITRE III. — LA LANGUE PROVENÇALE	57
§ 1. Les Monuments	57
IX ^e Siècle. Serment de Louis-le-Germanique	58
X ^e Siècle. Titre de 960	60
XI ^e Siècle. Charte de 1064	61
Fragment du poème sur Boèce	62
XII ^e Siècle. Charte de 1190	64
Fragment du poème sur la vie de Saint Trophime	65
XIII ^e Siècle. Lettre des Consuls de Marseille à Bougie	67
Fragment de la vie de Saint Honorat	70
XIV ^e Siècle. Privilèges municipaux de la ville d'Apt	73
Fragment des <i>Planchs de Sant-Estève</i>	75
Chanson de Nicolas de Pignans	77
XV ^e Siècle. Testament d'un juif	79
Fragment de la <i>Cantilena</i>	81

XVI ^e Siècle. Lettre de Felyp de Cazaulx	82
Extrait des Registres de la Commune de Pourrières . .	84
Quatrain de Libertat	84
Chanson à la louange de quatre demoiselles d'Apt . .	85
XVII ^e Siècle. Extrait d'une Instruction du P. Allègre . .	87
Ode à la louange de la Provence, par Remerville . .	88
XVIII ^e Siècle. Oraison funèbre de Cardin Lebreton . . .	90
Lettre d'un paysan provençal à ses amis	91
Fragment d'un Cantique de Remerville	92
XIX ^e Siècle. <i>Roumavagi deis Troubaires. Invitation</i> .	93
<i>Leis doues Coumaires</i> , de Bellot	95
<i>Odo d'Horacio à Grosphus</i> , par M. V. Thouron . . .	96
§ 2. Coup-d'œil rétrospectif	97
§ 3. Le mot de l'Énigme	101
CHAPITRE IV. — LA LANGUE DE MIRÈIO	109
§ 1. L'Analyse	109
§ 2. Le Couronnement	143
CHAPITRE V. — LES VIOLATIONS	151
§ 1. La Comédie	151
§ 2. Le Tambourin	153
§ 3. La Pièce inédite	156
§ 4. Le Secret des Signatures	164
CHAPITRE VI. — LES ARTIFICES	169
§ 1. L'Annonce urgente	169
§ 2. L'affiche enlevée	172
§ 3. Le Banquet avorté	174
§ 4. La Plume d'honneur	176
§ 5. Le Cantique ajourné	177
RÉSUMÉ	179



